CALPURNIA

Le jugement des corbeaux

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Calpurnia

Le jugement des corbeaux

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2018

Sommaire

Celle qui venait des étoiles **7**

Première confrontation **15**

Chemins de sagesse **23**

La voix du vent **31**

La douceur d'une vestale **39**

Crucifiée ! **47**

Le passage **55**

Babylone l'insane **63**

L'embrasement de haine **75**

Sur le trône d'un roi **79**

Périple océanique **91**

Sur les ruines du monde **103**

Dans le nouveau temple **109**

La dernière prêtresse **115**

Les guerrières du désespoir **121**

Les fléaux technologiques **127**

La mort de Tanit **137**

La source inattendue **141**

Velléda impératrice **147**

Le départ de Velléda **153**

Sources des illustrations **159**

Nous sommes corps à corps nous sommes terre à terre
Nous naissons de partout nous sommes sans limites

Paul Éluard, *Et notre mouvement* (Derniers poèmes d'amour)

Préface

Mais qui donc est Velléda ? Elle-même ne le sait pas. Entité provenant d'au-delà notre univers, elle a été envoyée sur Terre pour y accomplir une mission qu'elle ignore encore mais qu'elle va découvrir au fil des millénaires en accompagnant l'espèce humaine pour la détourner de ses instincts autodestructeurs afin de lui éviter le pire.

Même si son héroïne n'est pas humaine – bien que, pas totalement femme, elle partage cependant toutes les douleurs de la féminité et se trouve confrontée à ses propres démons ainsi qu'à ses faiblesses qui sont pleinement humaines – l'auteure de cette éblouissante saga est pétrie d'un humanisme qui transparaît tout au long des chapitres : respect dû à toute forme de vie, engagement écologique, ésotérisme et réflexion politique de haut niveau sont sous-jacents à l'ampleur de cette épopée de l'Humanité.

Un seul regret, toutefois : que Velléda reste confinée dans l'œuvre de Calpurnia et ne puisse faire bénéficier notre monde de sa sagesse.

Comte Sergueï Andreïevitch Lioubov

Celle qui venait des étoiles

Elle émergea de l'océan par un après-midi d'équinoxe d'automne, à l'instant précis où la Terre franchissait le plan de l'écliptique. Grande, robuste, superlativement belle, elle marchait vers la rive, les pieds dans l'eau salée et la tête encore empreinte du ciel dont elle était issue. Quiconque l'aurait vue eût sans doute éprouvé en même temps émerveillement et frayeur devant cette extraordinaire apparition féminine, mais la plage de galets qu'elle foulait était déserte.

Née adulte à la vie terrestre – on lui aurait donné la trentaine, mais en réalité son âge se comptait en milliards d'années – elle connaissait, non pas tous, mais bien des secrets de l'univers ignorés des hommes de cette époque. Cependant, elle ne savait ni son nom, ni la raison de sa présence dans le monde, ni aucun détail de son existence d'avant, et si son espérance de vie était longue au-delà de tout ce qui est humainement imaginable, elle n'avait pas l'immortalité des dieux. En dépit de son origine céleste, biologiquement elle demeurait une humaine parmi tous les habitants du globe.

Lorsqu'elle éleva ses bras afin d'essorer son imposante crinière blonde, elle révéla au ciel et à la terre son immense féminité. Les seins se soulevèrent, durcis par la froidure de l'océan, veinés de bleu, pointus et altiers. Elle avançait ; les tendons des mollets saillaient et les muscles des cuisses se contractaient, et chaque pas laissait d'éphémères ronds concentriques dans l'eau. L'océan tout entier, qui la veille ressemblait à une bête mugissante de tempêtes détruisant les navires les mieux construits, à présent vaincu par la

grâce, se soumettait et lui léchait humblement les pieds au moment où elle le quittait. Mais l'innocente princesse des étoiles n'avait toujours pas pris conscience de sa force humaine, car la chair vivante qui la constituait restait pour elle un mystère à explorer.

Assise sur un rocher, elle s'examina elle-même dans le reflet d'une flaque que les flots avaient laissé en se retirant, de la pointe de ses cheveux à celle des orteils. Elle apprécia la douceur de son ventre et de ses cuisses, la rondeur de sa poitrine et la complexité des replis de son sexe, tout cela dans une grande sensualité involontaire, sans qu'il y eût qui que ce soit à séduire aux alentours. Elle admira son corps à la peau très blanche et au regard gris clair.

Elle souleva plusieurs pierres, petites et grandes, et en lança quelques-unes devant elle pour qu'elles s'écrasent sur le sable, afin d'évaluer ses capacités physiques, puis elle se mit à courir aussi vite que possible, à sauter aussi haut et aussi loin qu'elle put, à marcher sur ses mains et à réaliser intuitivement différentes acrobaties de gymnaste, jusqu'à l'essoufflement. Tant de possibilités, tant de liberté à se mouvoir selon son envie : ce jeu enfantin la fit rire aux éclats, et son rire se mêla à celui des mouettes qui chassaient, indifférentes. Elle comprit les potentialités et les limites de son corps avec lequel elle devrait composer tout au long de sa mission. Elle savait confusément qu'elle la découvrirait progressivement.

Une nuée d'une cinquantaine de corbeaux freux passa au-dessus d'elle, revint en arrière et tournoya à une vingtaine de mètres d'altitude, puis trois d'entre eux se posèrent et marchèrent vers elle tandis que les autres continuaient leurs cercles aériens. Elle leva la tête. Ils étaient les premiers animaux vivants à s'intéresser à elle. Elle les trouva stupides et inutilement bruyants, et s'étonna d'une telle concentration d'une même espèce. L'un d'eux, dans sa langue mystérieuse d'oiseau vêtu d'un costume de ténèbres, conclut leur discussion avant que la colonie partît au loin.

Elle émergea soudain des fosses océanes ;
Une beauté sublime apparut au soleil

En sortant de la mer en un simple appareil
En exposant son corps aux flamboiements insanes.

Telle s'ouvrit la fleur bien avant qu'elle fane ;
Le sable l'accueillait, tout frais à ses orteils.
Aucun être de chair n'eut un éclat pareil,
La lueur des étoiles à son regard diaphane.

Sa longue chevelure oscillait dans le vent
Qui portait ses odeurs jusqu'au loin s'effluvant ;
Les oiseaux migrateurs s'inclinaient au passage.

Elle ignorait tout d'elle et ne savait son nom,
Mais l'Étoile brillait, pure, à son clair visage ;
L'oiseau noir tournoyait en obscur compagnon.

Tandis que le jour déclinait, le vent de terre se leva puissamment, sifflant aux oreilles de la belle, et couvrit en partie le bruit du ressac des vagues. Un groupe d'hirondelles traversa le ciel, volant en direction du Sud ; elle les suivit du regard jusqu'à leur complète disparition derrière l'horizon. Il y eut dans l'air un changement qui annonçait la nuit, cette transition qui souvent effraye les tout-petits et fait naître une sourde inquiétude chez la plupart des humains.

Elle dut aussi apprendre à dominer sa peur instinctive, tout en s'émerveillant de la palette de couleurs que prenait le ciel au fur et à mesure que la luminosité baissait. Dans le clair-obscur où les ombres géantes recouvraient progressivement la terre et où la mer, bercée par le chant de la brise, elle adopta une nouvelle respiration et finit par trouver, venant du fond d'elle-même, dans le souffle de ses poumons et les battements de son cœur, un sentiment de paix.

Bientôt, le crépuscule arriva. Assise en tailleur, *Celle-qui-venait-des-étoiles* contempla longuement le coucher du soleil sur la mer puis s'allongea sur le dos pour admirer, dans les chants des vagues et du vent, la nuit s'installer progressivement, chaque astre s'allumer, l'un après l'autre. Mentalement, elle nommait dans sa langue maternelle chacun de ces points lumineux dont elle savait précisément quelle

température régnait en son cœur et quelles étaient les planètes qui gravitaient autour, et parmi celle-ci lesquelles se trouvaient habitées par une vie pensante ayant ou non fondé des civilisations, et lesquelles n'étaient constituées que de matière inerte.

Elle tenta d'interroger le ciel afin de connaître qui elle était vraiment et ce qu'elle avait à faire sur ce morceau de roche minuscule et bleuté aux paysages variés, mais la voûte céleste resta désespérément muette malgré une nuit entière de méditation. Plongée dans le silence, elle sentit chaque particule de son esprit vibrer en phase avec chacune de celles du cosmos. Elle consentit enfin à son enveloppe charnelle et habita vraiment son corps frémissant de femme, ainsi que la terre entière qui lui était donnée comme lieu de vie, et décida d'aller à la rencontre des humains, puisque ceux-ci lui ressemblaient.

À l'aurore, à l'issue d'une longue nuit de contemplation stellaire, couchée le dos sur le sable frais, elle fut invitée par le chant d'un rouge-gorge qui s'était approché d'elle à se relever pour marcher à travers la vaste forêt bordant l'océan. Comme elle était nue, par inexpérience elle s'écorcha aux ronces qui entravaient sa route et connut la douleur pour la première fois. Elle sut ainsi qu'elle aurait à préserver son corps de ce qui l'endommageait. Puis, après une journée de marche continue, elle eut soif pour la première fois et trouva un ru dont le murmure clair l'invita gaiement à s'abreuver. L'action de se désaltérer lui procura un plaisir qu'elle découvrit aussi. À la nuit tombée, elle se coucha de la même manière que la veille ; cependant, sous la ramure épaisse, il n'était pas possible de voir le ciel, sinon à travers de minuscules fenêtres entre les feuilles.

Elle eut froid et faim, se recroquevilla, et entendit des pas qui se rapprochaient. Le bruit lui était à peine perceptible, mais son intuition lui signala un danger imminent. Elle sut qu'il s'agissait d'un loup qui chassait en solitaire et se saisit d'une pierre afin de se préparer à l'imminente confrontation. Elle connut, transpirant et le cœur battant, les veines gorgées d'adrénaline, le sentiment qui

décuple les capacités physiques mais obscurcit les pensées, la peur atavique de tout être humain d'être dévoré par une bête sauvage. Trop tard pour fuir. Lorsque l'animal apparut, puissant sous son pelage blanc et gris, les regards se croisèrent et ils se défièrent sans bruit. Sans aucun mot, les deux esprits se mirent aussitôt à communiquer : le loup signifia en ces termes à la femme qu'il souhaitait se repaître d'elle :

L'instinct sauvage a mis mes pas sur ton chemin ;
J'ai faim, et il faut bien cette nuit que je chasse.
Ton animale odeur m'a guidé sur ta trace,
Femelle imprudente et sans arme dans la main.

L'un de nous deux n'aura jamais de lendemain.
Si mes crocs parviennent à transpercer la surface
Glabre de ta peau nue, tu paieras ton audace
De m'avoir défié : tel est l'orgueil humain.

Tu n'es pas telle ceux de ta cruelle espèce
Qui tuent pour leur plaisir : on massacre et dépèce ;
Mes frères pour la joie des tiens sont déjà morts.

Je lis en ton regard la peur et l'innocence.
Combat-moi, il le faut : c'est de la vie l'essence.
S'il faut m'occire ici, que ce soit sans remords.

Elle accepta le combat, jeta sa pierre au sol, et la lutte au corps-à-corps s'engagea aussitôt. Grâce à sa force physique supérieure, elle parvint à écarter les crocs qui la menaçaient, puis se saisit de la tête de son adversaire pour la forcer à pivoter autour du cou de plus d'un quart de tour, brisant net les vertèbres cervicales. La bête mourut sans souffrance, après une ultime pensée pour remercier celle qui avait pris sa vie d'avoir été loyale avec lui en renonçant à utiliser son arme improvisée.

Avec le respect dû aux morts, elle dépeça sa victime, alluma un feu, fit cuire la viande et eut son premier repas terrestre. Puis, à la

lueur de la lune qui se glissa à travers les feuillages, elle détacha soigneusement la peau du loup pour s'en confectionner une cape afin de se réchauffer et aussi de cacher sa nudité, car elle savait qu'elle finirait par croiser d'autres humains et que ceux-ci n'apprécierait pas que soient exposées certaines parties de son corps. Elle utilisa les tendons et une branche de bois vert qu'elle durcit au feu afin de se fabriquer un arc, puis se tailla des flèches à l'aide d'un morceau coupant de granit dont elle se servit en guise de couteau. Ces techniques lui venaient du fond de sa mémoire sans qu'elle puisse identifier où, quand et par qui elle avait acquis ce savoir-faire. Ainsi vêtue et armée, elle reprit sa route pour s'éloigner plus encore de l'océan alors que le soleil se levait. Bruyamment, se précipitant en une nuée obscure, les corbeaux s'invitèrent aussitôt au festin des restes du loup.

Elle marcha plusieurs jours, chassant avec son arc et cueillant des baies et des champignons pour se nourrir. Instinctivement, elle savait ce qui pouvait la nourrir et ce qui l'intoxiquerait. Elle accueillit avec joie la pluie d'automne bienfaisante sur son visage offert, progressa pieds nus dans une boue épaisse et constata qu'elle n'avançait pas aussi rapidement qu'elle l'aurait souhaité.

Croisant un troupeau de chevaux sauvages, elle parvint, en usant de ruse, à capturer une petite mais jeune et solide jument pour s'en faire une monture. Après avoir brièvement tenté de fuir, l'équidé se laissa aisément apprivoiser et monter à cru, sans aucune violence de la part de l'une ou de l'autre, se soumettant avec confiance et dévouement à sa cavalière.

Le voyage reprit avec une fatigue moindre et une vitesse accrue. Lorsque la lune fut gibbeuse, elle ressentit une douleur dans son bas-ventre et fut prise quelques jours plus tard d'un étrange saignement qu'aucune blessure ne justifiait. Étonnée, elle préleva un peu de ce sang carmin au bout de son doigt, et s'en servit pour dessiner sur une pierre lisse des signes qu'elle ne comprenait pas elle-même, mais qui lui étaient inspirés spontanément. L'astre nocturne éclairait

l'étrange message dont la signification restait enfouie dans les profondeurs de la mémoire de la vagabonde, sans qu'aucune bribe ne pût parvenir jusqu'à sa conscience. Découragée, elle haussa les épaules, jeta l'inutile caillou dans un fourré et poursuivit son chemin parmi les herbes hautes et les fleurs sauvages.

Première confrontation

Le soir du cinquante-cinquième jour, *Celle-qui-venait-des-étoiles* aperçut au flanc d'une colline une maison dont la cheminée fumait. C'était une habitation très modeste, à l'écart d'un village d'une cinquantaine de petites chaumières blotties près d'un méandre de rivière, au fond d'une vallée. Une femme habillée tout de noir se tenait debout près de la porte avec deux jeunes enfants dans son giron, apeurés par cette présence nouvelle. La cavalière la salua d'une main ouverte, l'arc hors de sa portée, attentive à ne montrer aucun signe qui puisse être interprété comme de l'hostilité. Celle en noir, instinctivement rassurée, lui souhaita la bienvenue dans son propre dialecte. D'une manière miraculeuse, les deux personnes se comprirent et constatèrent qu'elles pouvaient se parler sans aucune barrière linguistique, sans qu'on puisse expliquer comment cela était possible. Cela l'était, simplement, comme en tout ensemble de gens dont le cœur exprime la paix avec sincérité.

— Me permettrais-tu de passer la nuit dans ta maison ? L'hiver avance et je suis lasse de dormir dehors.

— Entre, tu es la bienvenue. Si tu le veux, nous partagerons notre repas, mais je préviens : ce n'est pas un festin, mais une soupe assez claire de quelques légumes de mon potager, avec un peu de pain.

— Je te remercie. J'ai là un lièvre que j'ai tué aujourd'hui.

— Cela fait bien longtemps que nous n'avons pas eu de viande. Mon mari chassait, mais il est parti faire la guerre voici plus de trois ans et je n'ai pas de nouvelles de lui. Les hommes du village

disent qu'il est certainement mort et me veulent à présent. Que me trouvent-ils de spécial ? Je ne sais pas, mais ils sont ainsi, je n'y peux rien.

Elle marqua une pause afin de prier son invitée de franchir la porte et de s'asseoir. Elle avait environ trente ans, était plutôt petite avec de longs cheveux bruns très foncés ; son visage rond était comme sculpté par le soleil et les soucis, mais ses yeux verts pétillaient d'intelligence et de vie, comme deux émeraudes enchâssées dans un roc. La vagabonde tomba immédiatement sous le charme de cette femme qui était le premier être humain qu'elle rencontrait, et sentit un frisson parcourir son ventre.

— Cependant, reprit l'hôtesse, je ne les crois pas lorsqu'ils affirment que mon mari est mort, et j'ai toujours l'espoir que mon homme, le seul que j'aime, revienne un jour. À cause de cela, les mères de mes prétendants ont répandu des propos venimeux à mon sujet. Des rumeurs abominables. Ce qui a fait que j'ai une mauvaise réputation : on me dit sorcière, magicienne, ou que sais-encore. Que j'enlève des bébés pour les dévorer. Que les nuits de pleine lune, comme ce soir, des succubes, des démons femelles, viennent chez moi célébrer des messes noires et qu'il se passe des choses obscènes. Inutile de te faire un dessin pour décrire ce qu'ils imaginent. Finalement, leurs fantasmes sont à l'image de leur âme qui doit être assez noire. Bientôt, je crois qu'ils viendront pour me brûler vive ; certains et certaines ont hâte d'assister à ce spectacle. Mais peu importe mon sort, après tout : ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais pour les enfants.

— Tu veux que j'aille au village pour leur parler, les convaincre de changer de comportement à ton égard ?

— Ils ne te connaissent pas ; méfie-toi. Certainement ils te tueraient aussi car ils n'aiment pas les étrangers. Peut-être avant même que tu n'aies ouvert la bouche. Ils ont peur des inconnus. C'est ainsi. Pour nous autres femmes qui devons mener seules notre vie, il y a un mystère contre lequel on ne peut rien.

Tout en parlant, les deux femmes préparèrent ensemble le repas qu'elles partagèrent avec les enfants. Ensuite, la nuit tombée, ceux-ci se couchèrent et s'endormirent très vite. L'hôtesse, qui avait lu à livre ouvert le désir dans les yeux de son invitée, la prit dans ses bras et la serra contre elle. Couchées sur le grabat de paille, toutes deux se dévêtirent mutuellement, et tendrement blotties sous l'unique couverture elles s'aimèrent charnellement. *Celle-qui-venait-des-étoiles*, jusqu'alors vierge de toute sexualité, connut cette nuit-là les plaisirs érotiques que les femmes peuvent échanger entre elles, les douces caresses et les baisers salés déposés sur la bouche, les frottements voluptueux et les frissons de désir. Candide, elle se laissait guider par sa partenaire, découvrant la sensualité, glissant ses doigts sur un corps frêle voire osseux, doux et souriant, souple et rayonnant de chaleur, gémissant discrètement sous l'effet du bien-être.

Sa compagne avait déjà subi beaucoup d'épreuves, dont celle d'accoucher solitairement au cours de nuits glacées, et celle de perdre au cours de son sommeil un petit être qu'elle venait de mettre au monde. Elle n'ignorait rien des souffrances tour à tour humaines et animales que la vie inflige à celles qui sont étrangement choisies pour être tourmentées. Elle accueillait tout événement que l'existence lui présentait avec humilité, en méditant silencieusement les rares bonheurs autant que les afflictions. La soudaine venue de cette étrangère la déconcertait, mais c'était pour elle une joie profonde et nouvelle que cette femme mystérieuse qui arrivait de nulle part.

L'étreinte leur donna chaud ; elles posèrent la couverture de côté. Leur ombre commune se projetait sur le mur en silhouettes mélangées et vibrait au rythme de la danse du feu qui s'éteignait progressivement. Le faible crépitement des braises mourantes se mêlait à leurs soupirs discrets. Elles se souriaient en silence, baignées d'une pâle lueur rouge, ne se parlant qu'avec leurs yeux. Longuement, les doigts glissaient sur les seins, le ventre, les épaules.

Les bouches s'embrassaient puis venaient chacune bécoter un sexe humide de désir. Les parfums féminins intimes s'exhalaient dans la petite habitation et participaient aux émotions des deux compagnes. Après l'extinction complète du foyer, lorsque vint l'obscurité complète, elles avaient enfin assouvi leur appétit charnel.

L'hôtesse chanta tout doucement, en un murmure à peine audible afin de ne pas réveiller ses enfants. C'était un long chant dans sa langue, gorgé de douceur et de mélancolie qui emplissait la nuit et que l'invitée écoutait en fermant les yeux et ouvrant son cœur, imprégnée de la chaleur du corps de celle qui chantait, pleinement réceptive aux mots et aux notes, jusqu'aux moindres inflexions de la voix qui était une infinie caresse prolongeant celles qu'elles venaient d'échanger. La chanson évoquait la peine de vivre et le bonheur d'aimer, la beauté du monde et la dureté des hommes, la peur d'un destin caché dans l'ombre, préparé par des dieux impitoyables et, malgré tout, l'espérance inaltérable en des lendemains plus beaux. Elle contenait toute la sagesse d'un peuple, toutes les promesses du savoir intuitif, ce que l'on ne peut acquérir qu'au cours d'une existence longue et bien remplie. Elle n'avait que trente ans mais savait déjà tout le poids et toute la légèreté de la vie.

Une fois le chant terminé, en chuchotant, la vagabonde raconta à son amie son étrange parcours, sa quête dont elle ignorait le but véritable. Elle lui parla des étoiles et lui dévoila des secrets que les humains ignoraient. Elle s'exprima pendant des heures et son hôtesse l'écouta attentivement, le regard profond sous la lune ronde qui venait de se lever et les visitait par la fenêtre, sans aucun étonnement.

— Que pourrais-je faire pour toi, demanda *Celle-qui-venait-des-étoiles* ?

— Nous nous connaissons à peine. Je ne sais même pas ton nom.

— Moi non plus. Je suis venue au monde sans mémoire il y a seulement quelques jours. Je ne connais même pas mon propre

nom. J'ai bien dû en avoir un pourtant, mais je ne m'en souviens pas. Si tu veux, tu peux m'en trouver un. Ce sera le mien.

— Je te propose Velléda. Cela veut dire « celle qui voit », ou bien « devineresse », dans notre langue gauloise. Tu connais tant de choses extraordinaires sur l'univers et rien sur toi-même...

— D'accord. Pour toi, et pour les autres gens, je serai Velléda, et...

Elle s'interrompit soudain pour regarder à la fenêtre.

— Il y a des gens dehors, reprit-elle. Assez nombreux. Surtout des hommes, avec quelques femmes. Ils tiennent des torches, des faux et des bâtons.

— Ils viennent sans doute me chercher pour me tuer. Sans doute t'ont-ils vue arriver, et pensent que tu participes à mes activités démoniaques.

— Alors, c'est de ma faute s'ils sont venus cette nuit. Nous allons nous défendre et vendre chèrement nos vies. J'ai mon arc et mes flèches, et je sais tirer.

— Non, ne fais surtout pas cela. Nous n'aurions aucune chance : pour ne pas prendre de risques, ils mettraient le feu à la maison et nous brûlerions tous, y compris les enfants. Je vais me rendre. Ils feront de moi ce qu'ils voudront. Tu n'es en rien responsable de cela : de toute manière, ils seraient venus tôt ou tard. Il vaut mieux que cela soit en ta présence, parce que je vais te demander quelque chose de difficile : t'occuper de mes enfants. Ils n'auront personne d'autre.

— Je te le promets. Ne te fais pas de souci à ce sujet. Et toi, quel est ton nom ?

— Xénia, dit l'hôtesse en enfilant hâtivement sa robe. Le garçon s'appelle Nob, et la fille Laa. Prends-en soin. Ils sont ma seule richesse.

— Je les aimerai comme s'ils étaient les miens. Tu as ma parole.

La femme en noir réveilla ses enfants pour les embrasser une dernière fois et sortit de la maison, marchant fièrement et sans

aucune illusion vers ceux qui la haïssaient pour simplement s'être tenue trop longtemps à l'écart. La foule eut une clameur de joie pour célébrer sa victoire sans combat, puis s'éloigna en direction du village. Velléda, alias *Celle-qui-venait-des-étoiles*, pris les deux enfants par la main, rassembla un sac de blé et quelques outils, et dételа sa jument qu'elle chargea rapidement avec les petits et les provisions. Ensemble ils prirent la route. La nuit les avala, large comme la gueule ouverte d'un loup.

Elle marchait à pied pour ne pas surcharger sa monture. Le groupe s'éloigna dans la direction opposée à celle des villageois, vers le sommet de la colline. Là, ils firent une pause, et aperçurent la lueur rougeâtre du bûcher qui consumait Xénia. Un long cri de femme, étouffé par la distance, déchira la nuit. Nob, qui avait cinq ans, comprit la tragédie qui se déroulait et pleura ; sa sœur l'imita aussitôt. Leur mère adoptive les serra dans ses bras et leur expliqua simplement qu'elle était leur nouvelle maman et qu'elle allait s'occuper d'eux jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour se débrouiller seuls. Hébétés, ils reprirent lentement leur route dans la nuit.

Perché sur une haute branche, un corbeau témoin de la scène commentait ainsi pour ses frères la scène qu'il voyait :

Velléda, dans la nuit de douleur et de doute,
Pensivement s'enfonce en fuyant les humains.
Les larmes de chagrin parsèment ses chemins ;
Dans les brumes amères elle cherche sa route.

Il n'est de certitude en un sanglot qui floute
La confiance qu'elle eut en de clairs lendemains.
Tombée, elle se relève, et le sang de ses mains
L'obscurcit de colère, un instinct qu'elle redoute.

Chargée de deux enfants qu'elle aime déjà fort
Elle se fera mère en veillant sur leur sort,
Respectant en cela une ultime promesse.

Cependant un village en un crime s'endort
Après avoir cédé à l'appel de la mort
Où chacun fit d'un cri de douleur son ivresse.

Chemins de sagesse

Ils voyagèrent plusieurs jours et plusieurs nuits, dormant à peine, blottis les uns contre les autres. Arrivés à une clairière, en un territoire où ils n'avaient croisé aucun humain durant tout un jour de marche, ils s'arrêtèrent. Velléda décida de s'installer à cet endroit où la forêt leur fournirait suffisamment de ressources pour vivre. Elle se mit au travail pour bâtir un abri en mesure de les héberger. Seule, il lui fallut déployer une énergie considérable, mais elle était déterminée et semblait ignorer la fatigue. Les deux orphelins la regardaient travailler sans dire un mot.

Elle possédait un grand respect pour toute vie, sous toutes ses formes. Avant d'abattre chaque arbre dont son projet avait besoin, elle apposait une main sur le tronc, fermait les yeux et demandait silencieusement à l'être végétal l'autorisation de prendre sa vie, lui expliquant ses motivations. À une exception près, l'arbre donnait toujours son accord, ce qui mettait un terme à une existence de plusieurs siècles parfois. Celui qui refusa le don de sa matière ne fut pas abattu et resta debout près de l'habitation. En chassant, elle procédait de même pour les animaux qu'elle tuait afin de les manger. Peu d'êtres s'y opposaient. La plupart ne voulaient pas faire obstacle à la chaîne qui les reliait les uns aux autres.

Velléda ne dormait presque pas mais elle méditait souvent, seule et silencieuse face au ciel de la nuit, pendant le sommeil des enfants. Elle était hantée par le souvenir de son amie marchant seule dans la nuit vers ses bourreaux, à la lueur des torches, calme, docile et sans espoir d'en réchapper. Elle voyait son regard dans la ramure

des peupliers, dans le dessin des nuages, sur le visage du disque lunaire. Innocente, Xénia s'était laissé capturer sans un cri, sans un geste d'opposition, offrant sa vie pour ne pas ajouter de la violence à celle des hommes.

Un sentiment de révolte submergea le cœur de *Celle-qui-venait-des-étoiles* ; elle éprouva le sombre désir de voir une nuée de milliers de corbeaux fondre sur le village dont les habitants avaient exécuté celle qu'elle avait aimée, pour les déchirer un à un et ne laisser derrière eux que de sanglantes charognes privées de sépulture. Elle n'éprouvait aucune compassion pour ces gens que l'ignorance avait poussés à commettre une atrocité. Ce ressentiment était pour elle une souffrance, une amertume plus cruelle que les épines des buissons de ronces. Il lui fallut lutter longtemps avant d'extirper de son cœur le poison du désir de vengeance, en approfondissant au fond de ces pensées afin de les chasser d'elle. Lorsqu'à force de nuits de méditation elle y parvint, elle se sentit soulagée et finalement heureuse, même si cela n'évacua pas sa tristesse d'avoir perdu plus qu'une amie ou l'amante d'un soir : une partie d'elle-même.

À la fin des travaux, elle emménagea avec Nob et Laa qu'elle éduqua à sa façon pendant dix ans. Elle fut tendre et attentive, souriante et maternelle, consolant les chagrins et rassurant les peurs, ce qui n'excluait pas quelquefois de sévères remontrances lorsque ses protégés gaspillaient une tranche de pain ou s'amusaient à torturer une fourmi, une araignée, juste pour voir la réaction de l'animal pris au piège. Ils vivaient en complète autarcie, d'une manière frugale, ne prélevant sur leur environnement que ce dont ils avaient réellement besoin pour vivre. Cependant, ils ne manquaient jamais de rien car ils n'étaient pas tourmentés par des désirs hors de leur portée.

Elle leur apprit à cultiver la terre afin d'en tirer leur nourriture, à lire la trajectoire des nuages et à s'émerveiller de leurs étonnants dessins, à méditer en observant et contemplant les étoiles, à savoir reconnaître celles-ci. Dans la langue de leur mère dont

elle connaissait d'une manière intuitive toutes les intonations, elle leur enseigna de nombreux secrets : ceux qu'elle avait révélés à celle qui leur avait donné le jour, et puis d'autres encore puisqu'ils avaient le temps, le soir, lorsqu'ils veillaient près de leur feu alors que la nuit les enveloppait. Ils surent ainsi pourquoi les humains doivent souffrir et finalement mourir, pourquoi il faut en toutes circonstances respecter la vie animale et végétale, et ce qu'il advient après la mort. Elle leur récita d'immenses et mystérieux poèmes qu'ils apprirent par cœur après leur en avoir révélé la signification, leur enseigna le pouvoir des nombres et une science qu'aucun autre humain ne possédait, ainsi que plusieurs langues. Ses deux élèves montraient une intelligence vive et un appétit insatiable de savoir.

Les saisons se succédèrent, et tandis que Velléda ne semblait pas vieillir, les enfants acquirent force physique et compétence utilitaire autant qu'une profonde sagesse. Lorsqu'ils eurent respectivement quinze et treize ans, elle les quitta, non sans s'être assurée qu'ils possédaient les connaissances requises pour faire fonctionner leur petite ferme. Sa vieille jument, qui vivait encore, lui servit à nouveau de monture lorsqu'elle s'enfonça seule dans l'immense forêt.

Elle retourna habiter la maison de Xénia. Au vu du désordre qui y régnait, elle comprit que l'habitation avait été pillée, peut-être brièvement habitée, puis abandonnée. Il n'y avait pourtant que bien peu à dérober d'un lieu de vie de misère. En balayant dix années de poussière, elle trouva dissimulées deux pièces d'argent que les voleurs n'avaient pas trouvées : c'était là les économies de son amie. Après avoir dormi sur place, le lendemain matin elle enfourcha sa jument afin d'aller au village.

Les habitants devaient l'avoir vue arriver de loin. Chacun se tenait sur le côté de la rue principale, silencieusement, et la regardait passer. Dix ans après, personne n'avait oublié. La peur se lisait sur tous les visages, dans chaque regard. Chacun portait sur lui une part de la culpabilité du crime qui avait été collectivement commis, même les enfants qui n'étaient pas encore nés cette nuit-là, et tous

craignaient la vengeance d'une sorcière cette fois trop redoutable pour qu'on ose s'en prendre à elle.

Velléda, impassible, entra dans la boulangerie et acheta du pain. Puis, remontée sur sa jument, elle reprit sa traversée du village. Quelqu'un lui décocha une flèche, mais l'agresseur, trop pressé de tirer pour ajuster correctement son tir, échoua à transpercer le cœur : le projectile se planta dans le bras. Imperturbablement, elle ôta la pointe qu'elle jeta au sol et poursuivit calmement son chemin, ignorant la douleur, sans même demander à sa jument d'accélérer. Elle sembla ignorer cette agression. Elle ne pouvait de toute manière pas riposter, ayant laissé son arc à la maison afin de n'effrayer personne. Cet incident eut pourtant pour effet d'amplifier la frayeur des villageois, impressionnés par la placidité de cette femme qu'ils se mirent à croire pour de bon invulnérable. Comme on redoutait de probables pouvoirs magiques, plus personne ne se risqua à s'en prendre à elle. Elle donna la moitié de son pain à des enfants qui mendiaient, fit demi-tour puis repartit comme elle était venue.

Le lendemain, une délégation menée par le chef du village monta jusqu'à la chaumière afin de soumettre une proposition à l'étrangère : une bourse remplie de pièces d'or en échange de son départ définitif.

— Non. Votre or ne m'intéresse pas. Il ne me rendrait pas mon amie.

— Alors que voulez-vous ? Nos enfants peut-être, afin de les sacrifier à vos rites diaboliques ?

— Vous êtes complètement fous, vous tous, autant vous êtes. Je n'ai jamais fait de mal à personne, pas plus que Xénia d'ailleurs : vous le savez bien. Ça vous a bien excités, lorsque vous l'avez brûlée ? Vous deviez bander très fort, non, en vous emplissant les yeux de son agonie et les oreilles de ses cris de douleur ? En avez-vous fait profiter vos épouses une fois rentrés sous vos toits ?

Peut-être même avez-vous ressenti un orgasme sadique ? C'était bien ?

Elle parlait calmement, mais il y avait un feu noir de colère dans ses yeux brillants. Et ce calme impitoyable impressionnait ces hommes bien plus que tout éclat de voix.

— Nous regrettons tous ce nous avons fait il y a dix ans. Ce passé, c'est notre malédiction qui nous poursuivra toujours, sur plusieurs générations ; personne ne sait combien. Rien ne pourra nous en délivrer.

— Si : moi. Rassemblez-vous tous ce soir sur la place de votre village. Tous les habitants, sans exception, y compris les femmes et les enfants. J'aurai à vous parler. Vous assumerez vos actes.

Les émissaires s'en retournèrent avec leur or, perplexes autant qu'inquiets. Lorsqu'ils rapportèrent les paroles de Velléda, certains cédèrent à la panique et fuirent dans les bois, emportant les biens qu'ils pouvaient dans leur charrette, pour ceux qui en possédaient une ; ils abandonnèrent leur champ en plein labour et ne revinrent jamais. D'autres eurent le courage d'affronter leur crime collectif et se rassemblèrent au coucher du soleil, persuadés que la sorcière allait tous les tuer de quelque obscur maléfice afin de venger Xénia, ou bien les emporter dans son enfer. Ils se résignaient à expier cette faute.

Lorsqu'elle arriva sur le dos de sa jument, les conversations s'éteignirent et un silence pesant s'abattit sur l'assemblée. Un homme, accompagné d'une femme et de quatre jeunes enfants, prit la parole :

— Tout cela est de ma faute. J'étais le mari de Xénia. Au cours du pillage d'une ville que nous avions conquise par les armes, j'ai rencontré une autre femme, abandonnant celle que j'avais épousée. Lorsque j'ai entendu parler d'elle et de ce qui lui était advenu, je suis venu ici avec ma nouvelle famille. Mais c'était trop tard. Je regrette tout cela. S'il vous faut une vengeance, vous pouvez vous en prendre à moi.

— Je ne suis pas venue avec l'idée de me venger, mais au contraire de vous parler, et si possible, vous pardonner, à condition que vous soyez capable d'accueillir ce pardon et de l'apprécier à sa vraie valeur. Comment, vous tous, avez-vous été capables de perpétrer une chose aussi monstrueuse ?

— C'est l'instinct du groupe, avança le chef du village. Ensemble, il est possible de commettre le pire, ce qu'aucun d'entre nous n'aurait pu faire individuellement. Pour calmer ses remords, chacun s'abrite comme il peut avec l'idée selon laquelle sa responsabilité est parcellaire, diluée dans l'action collective. Comme vous l'avez dit hier, nous sommes tous devenus fous, cette nuit-là. Dites-nous ce que nous avons à faire, et nous le ferons.

— Affrontez seulement la vérité, sans aucune complaisance. Prenez conscience que celle que vous avez tuée était un être humain, tout comme vous. En acceptant de m'écouter, malgré les fariboles que vous croyez sur moi, vous avez déjà fait un pas important dans cette direction. Et cessez donc d'avoir peur des étrangers. Contrairement à ce que vous croyez, je n'ai aucun pouvoir magique, pas plus que n'en avait Xénia. Ne vous laissez plus manipuler par des beaux parleurs ou de belles parleuses qui ne cherchent qu'à prendre le pouvoir sur les gens en flattant leurs pulsions et en les empêchant de réfléchir. Si vous y parvenez, elle ne sera pas morte pour rien.

Chacune et chacun baissait la tête, comme alourdie sous le poids du passé.

— Je ne vous juge pas, reprit-elle. Vous pouvez trouver votre joie en commettant le mal, dans les souffrances que vous répandez. Mais ensuite vous récoltez les graines de noirceur que vous avez semées. Vous avez aussi la possibilité de chercher à être heureux et à ne plus souffrir. À vous de décider pour vous-mêmes : je ne peux pas le faire à votre place.

— Qu'avez-vous fait de mes enfants ? demanda l'ex-mari de Xénia.

— Contrairement à ce que vous croyez, je ne les ai pas dévorés. Ils vivent dans une ferme que nous avons bâtie ensemble, à quelques jours de marche d'ici. Vous pourrez leur rendre visite si vous voulez, mais je doute que même l'aîné se souvienne de vous. Cependant, bien qu'ils sachent toute la vérité, ils vous accueilleront bien : je les ai éduqués pour cela.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demanda le chef du village.

— Repartir. Ma vie n'est pas ici. C'est bien ce que vous attendiez de moi, non ?

Un brouhaha de soulagement salua cette nouvelle, puis chacun rentra chez soi et le silence retomba sur le village. Velléda enfourcha sa jument et prit la direction opposée à celle de l'océan, ignorant toujours qui elle était et quelle était sa mission sur la Terre. Elle eut soudain l'idée que sa présence n'avait peut-être tout simplement pas de but, voire qu'elle vivait un rêve, endormie quelque part au-delà des étoiles visibles.

Lorsque le village fut sur le point de disparaître derrière l'horizon, elle dit à sa jument qui ralentissait un peu :

— Allons, viens, petite sœur d'errance ; ce n'est pas le jour pour se reposer : il est grand temps aujourd'hui de construire notre chemin.

Un corbeau tournait au-dessus de sa tête en disant d'une voix aiguë que personne n'entendit :

Velléda, il te faut suivre ta longue route,
Découvrir cet humain dont l'instinct est obscur,
Te frotter à son cœur, quand le tien est si pur
Dans le questionnement, le mystère et le doute.

Tandis que ta jument se repose et qu'elle broute
Tu médites les cieux, car pour toi rien n'est sûr.
En cherchant par-delà la voûte de l'azur
Tu découvriras ce qui t'impliquera toute.

Voici devant tes pas de tout nouveaux dangers,
Expériences nouvelles à vivre et engranger,
Qui mettront rudement ton courage à l'épreuve.

Tu vois la vérité au-delà des brouillards
Avec plus d'acuité que les sages vieillards ;
Mais du discernement tu dois faire la preuve.

La voix du vent

Velléda, autrement nommée *Celle-qui-venait-des-étoiles*, progressa de nombreux jours et de nombreuses nuits avec pour unique compagne sa vieille haquenée grise, ne s'arrêtant que pour laisser celle-ci se restaurer et dormir, mais ne dormant presque pas elle-même. Des heures durant, elle s'allongeait sur le dos pour méditer tout en écoutant le bruit de son cœur et le souffle de sa respiration,

et plongeait son esprit dans la voûte céleste d'où elle était issue, s'unissant d'une manière intime avec l'univers immense.

Au cours de ces fusions cosmiques qui gagnaient en intensité au fur et à mesure que sa concentration progressait, son corps s'élevait d'un mètre au-dessus du sol, flottant, avec pour seul témoin son fidèle animal tourmenté par les mouches, au regard impassible, et que rien n'étonnait. Lorsqu'elle revenait de son long voyage se poser sur le sol, elle était emplie d'une force mystérieuse et reprenait tranquillement son chemin, toujours surveillée de loin par une nuée de corbeaux attentifs et entre eux fort bavards. Ils disaient :

Le silence avant tout, principal viatique
Permettant d'accéder à son monde intérieur,
Mystère connecté au cosmos supérieur,
Ressourcement dans la méditation mystique.

Les paupières fermées, des sphères fantastiques
Donnaient à son esprit un souffle créateur ;
Sa conscience embrassait le plan ordonnateur
Du big-bang au plus fin des aléas quantiques.

Elle entendait son cœur en chaque battement
Et percevait son âme en tout palpitement,
Vibrant en phase avec les profondes structures.

Elle sut fusionner avec l'immensité
En embrassant le Tout dans sa complexité,
Cependant ignorant sa propre et vraie nature.

Alors qu'elle se trouvait au milieu d'une lande couverte de bruyères aux fleurs roses, une tempête se leva brusquement. La violence de vent l'obligea à descendre de sa jument pour ne pas être renversée. Elle leva la tête vers le ciel, offrant son visage à l'ondée dense et fraîche ; l'eau ruisselait le long de son corps, sous sa peau de loup qui était son seul vêtement depuis le jour où elle était arrivée sur la Terre. Les deux pieds fermement ancrés dans la

boue, elle inspirait l'air humide à pleins poumons, heureuse de se trouver là, seule humaine parmi les éléments qui se déchaînaient autour d'elle.

Lorsque les nuages se dissipèrent, elle retira son habit afin de le faire sécher sur une branche. Après une courte accalmie, le bruit du vent se fit à nouveau hurlement ; quelques arbres furent déracinés et dangereusement projetés vers Velléda qui dut s'écarter vivement pour éviter de se trouver sur leur trajectoire. Il lui fallut aussi, par quelques caresses sur l'encolure, rassurer sa jument épouvantée par les intempéries et toute prête à s'enfuir au galop. Au cours d'une bourrasque, il lui sembla confusément entendre un message, quelques mots prononcés venant de l'infini, mais d'une manière déformée, inintelligible. Elle tendit l'oreille dans le but de percevoir au moins une bribe du message mais les sons étaient changeants, tantôt semblables à une voix humaine, tantôt proches d'un rire ou bien d'un pleur, effrayants ou sublimes selon le moment.

Après avoir attendu que la tempête s'éloigne, elle se défit de son vêtement alourdi par la pluie pour le faire sécher sur une branche d'un grand cèdre. Nue, elle s'allongea dans l'herbe afin de se reposer quelques heures après s'être lavée dans un ruisseau gonflé par les précipitations. Les papillons confiants venaient en nombre se poser sur son corps, fleur d'été qui s'épanouissait sous les rayons du soleil retrouvé. Puis elle reprit sa route, reposée, toute remplie de joie.

Ainsi se déroulait son voyage solitaire, rempli d'émerveillements devant les grâces changeantes de la Nature. Se sentant entrer en communion intime avec le moindre brin d'herbe, elle se mit à aimer vraiment sa vie terrestre malgré ses questions demeurées sans réponses, et ses pas, quand elle marchait à côté de sa jument afin de moins la fatiguer, à cause de l'âge de l'animal, se firent légers, confiants dans l'avenir.

Un matin, juste avant le lever du soleil, alors qu'elle avait marché toute la nuit afin de profiter de la clarté de la pleine lune, elle découvrit des centaines de corbeaux freux regroupés en un

large cercle. Un seul d'entre eux se trouvait au centre, isolé. Elle se demanda s'il s'agissait d'une pause au cours de leur migration, mais il lui suffit, pour se détromper, d'écouter quelques minutes ce qu'ils se disaient entre eux – car elle avait le pouvoir de comprendre leur langage.

La colonie croassait bruyamment. Malgré le nombre, chacun put s'exprimer librement, et dans l'apparente cacophonie la spectatrice du procès comprit que l'un d'eux, appelé « Gwyxx », si tant est qu'on puisse transcrire son nom, était jugé pour avoir approché d'un peu trop près une femelle appartenant à un clan rival. Un accouplement ayant eu lieu finalement, le crime était si grave que toute la communauté devait décider de la suite à donner à cette affaire. Il n'y avait que deux possibilités : bannissement définitif, ou mort. Après de courtes délibérations au cours desquelles il fut mis en lumière le manque de loyauté de l'individu envers les siens, il fut choisi de procéder à la seconde alternative. Comme l'exigeait leur loi, la sentence devait s'appliquer sans délai.

Dès lors les corvidés se turent, et simultanément – à l'exception du condamné qui ne tenta pas de fuir – tous prirent leur envol ; certains s'élevèrent à plusieurs centaines de mètres d'altitude. L'un d'eux donna le signal ; chacun, en commençant par les plus proches, se jeta en piqué, ailes repliées, sur celui qui devait mourir, pour donner un coup de bec. Après une poignée de minutes, il ne resta plus du supplicié qu'une bouillie sanglante, puis les corbeaux partirent en une nuée sonore vers le soleil levant, comme un orage obscur laissant le lourd silence derrière lui.

Celle qui fut témoin de la scène s'approcha du cadavre qu'elle voulut épargner des charognards. Pour cela, elle creusa, d'un pied, un petit trou dans la terre rendue meuble par la pluie, pour y placer la dépouille l'animal avant de recouvrir celui-ci d'une pierre. C'était un jugement de corbeaux, comme il s'en produit quelquefois dans leur communauté, depuis toujours. Rares sont les humains ayant eu l'occasion d'y assister.

Velléda reprit sa route et chevaucha encore plusieurs jours et plusieurs nuits sans croiser un seul être humain, traversant successivement landes et forêts. Sa jument se mit à boiter ; l'animal, trop âgé pour continuer à servir, demanda à sa maîtresse de la laisser là car il se trouvait à cet endroit suffisamment d'herbe pour s'y restaurer, malgré le risque d'être à tout moment dévorée par un loup ou un autre prédateur.

La femme et sa monture se dirent adieu et se séparèrent.

Après encore une lune entière de marche, les pas de *Celle-qui-venait-des-étoiles* la menèrent à un désert de terres infertiles et de poussière rouge qui, sous un soleil de plomb, piquait les yeux et brûlait la gorge. Il y avait encore de rares points d'eau, restes d'orages anciens, mares croupies et saumâtres qui ne désaltéraient pas, ou rus presque à sec. Elle se nourrissait de sauterelles et de grillons, parfois d'un serpent venimeux que, motivée par la faim, elle capturait au risque d'être mordue. Cela finit par se produire : son adresse étant altérée par la soif, elle n'était pas parvenue à anticiper les réflexes de la bête dont les deux crocs se plantèrent furtivement dans son bras avant de s'enfuir. Rapidement, elle sentit la fièvre monter et ne fut plus capable de marcher. Transpirant à flots et grelottant, elle se recroquevilla à même le sol puis s'étendit sur le dos, membres en croix, haletant sous le ciel immense et bleu. Malgré sa gorge asséchée, elle trouva dans les profondeurs de sa volonté l'énergie de crier encore et encore, les yeux épuisés de trop de lumière et luisants de colère :

— Qui suis-je ? Quelle est ma mission ? Que dois-je faire ?

Seul le murmure de la brise lui répondit, mais à l'instar de la tempête, d'une manière impossible à comprendre. De grands oiseaux noirs qui semblaient l'observer traversaient l'azur d'un horizon à l'autre puis revenaient encore et encore. *« Sans doute attendent-ils leur heure pour procéder au festin... »* pensa-t-elle. Mais ce qu'elle craignait, ce n'était pas la mort en tant que telle, mais de mourir sans avoir obtenu les réponses à ses questions.

Ensuite, même le vent se tut. Il y eu un silence si intense que Velléda fut assourdie par les battements de son cœur et le son de sa respiration. Elle hurla encore ses questions à un ciel vide, sinon sourd ou muet. Les oiseaux noirs se transformèrent en harpies et vinrent la harceler de leurs becs pointus. Ses gestes de défense étaient dérisoires, comme si l'on pouvait chasser le malheur de quelques moulinets ; les furies revenaient, toujours plus nombreuses et plus agressives, avec d'effroyables cris aigus qui transperçaient les tympans ; elles avaient des yeux orangés, luisants de haine, plus brillants que le soleil, éblouissants de cruauté. Elle était devenue le corbeau aux ailes brisées, condamné par ses semblables. Elle savait pourtant que ces apparitions fantastiques, bien que parfaitement réalistes, n'étaient que démence et hallucinations, qu'elle délirait à cause des effets conjugués de la soif, de la fièvre et du venin. Elle renonça à combattre ses adversaires chimériques et désira que la mort vînt rapidement la délivrer de son corps trop pesant, mais elle resta vivante. Bien d'autres humains, ne possédant pas sa force immense, n'auraient pas résisté bien longtemps avant de sombrer dans la folie, mais elle eut à souffrir de longues heures sans répit.

Le serpent qui l'avait piquée revint vers elle, non pas pour l'achever en la mordant une seconde fois, mais pour lui parler d'une voix dont le timbre étrange de mêlait au vent qui soufflait à nouveau :

Tu as posé ici de nombreuses questions
Auxquelles il faut trouver toi-même la réponse ;
Explore, réfléchis, et jamais ne renonce,
Toi qui posas les pieds, hardie, dans mon bastion.

Je m'en vais cependant oser la suggestion
Qui te sera peut-être un tantinet absconse
Mais qui en quelques mots rapides se prononce :
Cherche un lieu où présent et futur font jonction...

Au revoir, chère amie ; tes chemins seront vastes.
Je te souhaite des pas fertiles autant que fastes ;
Moi, je m'en vais traîner plus loin mon corps oblong.

Tu n'échapperas pas aux désirs qui t'animent,
Aux profondeurs cachées sous ton crâne au poil blond,
Toi qui cherches la voie des vérités ultimes.

Trop robuste pour mourir, elle survécut, perdit conscience, sombra dans des rêves fantastiques et terrifiants, et se réveilla la nuit venue, accueillie par une lune ronde et sereine. Se devinant prophétesse d'un ciel sans dieu, elle se releva et continua sa marche au prix d'efforts surhumains.

Elle eut la chance de trouver un puits naturel et put s'abreuver d'une eau saumâtre et tiède. Il lui fallut décider de ralentir sa progression pour ne pas s'épuiser en longues marches forcées qui auraient fini par la tuer d'épuisement. Durant son trajet, la lune disparut puis redevint pleine. La végétation devint plus dense.

Il avait fallu à Velléda quarante jours et quarante nuits d'efforts et de souffrances pour traverser un désert que nul homme, nulle femme n'avait jusque-là franchi de part en part. Au cours de sa traversée, elle avait brûlé en elle toute illusion sur sa nature divine, mais malgré cela elle était devenue plus forte que jamais.

La douceur d'une vestale

Au fur et à mesure de sa progression elle commença à croiser des gens, paysans cultivant leur champ et colonnes de soldats en uniforme, et elle parvint à une ville entourée de remparts de pierre.

Au pied des murailles, elle entendit des gémissements derrière un bosquet. Trois croix étaient plantées là, sur lesquelles se trouvaient des gens. Deux hommes et une femme, le visage déformé par la douleur, avaient les poignets et pieds fixés par des clous sur des rondins de bois. Velléda fut d'abord étonnée, puis horrifiée par la cruauté de ce châtiment.

— Voulez-vous que je vous fasse descendre de là ? demanda-t-elle.

— Non, répondit péniblement la femme. C'est trop tard. Achevez-moi, je vous en supplie.

— Vraiment ? Je pourrais essayer de vous soigner.

— S'ils vous repèrent, ils vont vous tuer, dit l'un des hommes. Faites attention à vous.

— Qui ?

— Les soldats... Pour nous, c'est fini. J'ai trop mal. S'il vous plaît, finissez-en.

De trois flèches décochées en plein cœur, la vagabonde acheva les trois condamnés. Ce faisant, elle ne vit pas arriver derrière elle deux légionnaires qui tentèrent de la saisir par surprise, mais elle parvint, à coups de poings et de pieds, à se défaire des deux hommes et s'enfuit ; à cause de leur équipement trop lourd, ils ne parvinrent pas à la rattraper.

Le lendemain, se mêlant à un groupe de paysans, elle prit le risque d'entrer dans la ville. Les soldats pouvaient avoir communiqué son signalement, d'autant que son physique et sa chevelure n'avaient rien de banal.

En franchissant les portes, elle ne fut pourtant pas inquiétée. Elle découvrit la foule des gens se pressant au marché, les odeurs d'épices et de denrées alimentaires présentes en abondance sur les étals des marchands. Tout cela était nouveau pour elle et source d'étonnement, car elle n'avait jamais rencontré une telle concentration humaine. En marchant encore, elle fut prise dans le tourbillon festif d'une noce où l'on chantait et dansait dans la rue en se tenant par la main. Elle se laissa entraîner, tenue par la main par une fillette, sa laissa prendre par le jeu et le rythme entraînant de la musique de l'orchestre, et même si elle ne comprenait rien à cette danse aux pas compliqués elle s'abandonna à la joie partagée de ces deux familles s'unissant, oubliant un moment tout ce qui la tourmentait. Puis, s'éloignant, comme enivrée sans pourtant avoir rien bu, et la tête remplie de chansons, elle découvrit un temple aux immenses colonnes ; à l'intérieur se trouvait un vaste péristyle au centre duquel un feu brûlait dans une vasque. Tout y était calme, net, bien rangé.

Une femme vêtue d'une toge ample et impeccablement propre jetait du bois sec dans le foyer afin de l'entretenir. C'était une jeune vestale, vierge consacrée à la déesse Vesta, choisie dès son plus jeune âge pour servir sa communauté durant trente ans dans l'obéissance et la virginité. Lorsque Velléda croisa son regard, elle fut immédiatement ramenée des années en arrière, tant ces yeux lui rappelaient Xénia qu'elle avait tant aimée. Troublée, elle ne sut que dire, de sorte ce que fut la jeune vierge qui l'aborda :

— Tu viens de loin, dirait-on.

Hypnotisée par un visage qui n'exprimait que de la douceur, la vagabonde ne répondit pas.

— Tu as sans doute de parcouru un long chemin, je crois, et tu dois avoir soif. Veux-tu un peu d'eau, étrangère ? proposa-t-elle en souriant. Attends, je vais t'en tirer du puits.

Elles burent ensemble dans des gobelets de cuivre sculpté. Les prêtresses de Vesta vivaient dans un certain confort, voire un luxe enviable.

— Si tu n'as pas d'endroit pour dormir, tu peux partager ma chambre pour la nuit. Tu sembles perdue. Tu veux visiter le temple ? Je peux te présenter aux autres...

— Non, je préfère rester discrète. Par contre, je veux bien passer la nuit avec toi, comme tu le proposes. On m'appelle Velléda. Je suis... enfin, c'est compliqué. En fait, je ne sais pas très bien qui je suis ; j'ai perdu la mémoire.

— Le monde est rempli de gens qui se cherchent eux-mêmes, mais au moins ont-ils souvent une partie de la réponse. Toi, tu n'as rien, même pas une identité dont tu sois certaine, à laquelle te raccrocher dans tes moments de doute. Rien, sinon un corps de guerrière que bien des hommes envieraient. Et pas que des hommes, d'ailleurs... Laisse-moi t'approcher, je t'en prie. Ton odeur de fauve m'attire terriblement. Je devine sous ta pelisse des muscles de panthère. C'est plus fort que moi... As-tu déjà tué à mains nues, par la seule force de tes bras ? Chut, ne réponds pas, nous parlerons plus tard. Laisse-moi seulement fantasmer sur toi...

Après s'être assurée d'un coup d'œil alentour que personne ne les observaient, elle déposa un baiser léger comme une aile de papillon sur les lèvres de la vagabonde, qui fut surprise mais se laissa faire et porter par les événements.

Tout le jour, Velléda resta dissimulée dans une petite réserve avant de rejoindre, à la tombée de nuit, la jeune vestale dans sa chambre, qui laissa s'exprimer son désir inassouvi. Elle était tenue à la plus stricte chasteté, toute liaison étant considérée comme incestueuse et criminelle. Pour cela, la peine prévue était d'être

fouettée puis emmurée vivante – une fin que certaines avaient déjà subie.

Avant le lever du jour, elles s'enfuirent loin de la ville, traversant les marécages où personne ne se risquait, de peur de s'enliser. C'était un labyrinthe de roseaux, de hautes herbes et d'étangs ; il leur fallut progresser avec la plus grande prudence. Lorsqu'elles estimèrent avoir parcouru suffisamment de distance pour ne plus risquer d'être découvertes, elles s'allongèrent dans l'herbe humide de rosée afin de se plonger à nouveau dans l'étreinte.

— Ma douce Velléda, comme je t'aime ! Tu as l'odeur de l'écorce des arbres de la forêt, des fleurs de jasmin blanc que l'on offre aux pays d'Orient pour dire son amour – je voudrais t'en cueillir par brassées –, de la mer que je n'ai jamais vue mais qui est si souvent dans mes rêves, et des chevaux sauvages que tu sais dompter comme tu as su dompter mon cœur servile afin de me libérer.

— Tu ne pourras plus rentrer chez les tiens. Ce que j'ai fait est sans doute criminel, mais tu es si belle et tes yeux sont si brillants d'intelligence et de douceur que ne j'ai pas pu m'empêcher de céder à tes avances.

— Ne te sens pas coupable. Entre une longue vie de servitude et une seule journée de liberté, j'ai choisi. Cela fait longtemps que j'attendais ce moment. Prends-moi, apprends-moi les choses du corps dont on n'ose pas parler autour du feu sacré qui s'éteindra peut-être à cause de ma faute, ce qui provoquera le courroux des dieux que j'avais pour tâche d'honorer. J'ai failli et mérite d'être punie. Peu importe : j'ai suivi simplement mon cœur et me voilà à tes côtés. Je suis heureuse. L'amour physique, qui m'est interdit, m'est aussi totalement inconnu : apprends-moi. Je veux apprendre cette chose avec toi : tu me troubles, je veux m'enivrer de ton corps et céder à ma faim dévorante pour ta chair de femme.

Elle retira son vêtement blanc, offrant à sa compagne une vision sublime et suscitant un désir ardent. Elles s'accouplèrent dans l'union saphique en commençant par de tendres caresses. Velléda

mélangea ses fragrances sauvages et rudes avec celles, urbaines et raffinées, de la jeunes vestale, et chacune s'extasiait silencieusement des charmes et des odeurs de sa partenaire. Elles s'emboîtaient naturellement, seins contre seins et bouche contre bouche, complémentaires, complices et impudiques, jouissant, innocentes et sans aucune retenue, se déflorant mutuellement avec leurs doigts et riaient de constater qu'elles saignaient à cause de cela, comme des mariées en une nuit de noce consommant leur union sur un lit de verdure, tout en découvrant des sensations nouvelles grâce à des parties inexplorées de leurs anatomies.

Désormais, la fuite était sans retour, car la preuve de la concupiscence était gravée dans la chair intime de la jeune vestale : l'hymen déchiré, qui ne pourrait pas passer inaperçu, était la marque d'un crime inexpiable promettant la peine capitale aux prêtresses consacrées qui s'en rendaient coupables. Rassasiées de caresses et repues par leurs chairs parfumées, les deux tribades sombrèrent dans une étrange et irrésistible torpeur, s'endormant ensemble, nues et accouplées, entourées par des moineaux qui commentaient ainsi la scène d'amour saphique dont ils étaient les témoins :

S'abandonnant à de pures joies érotiques,
Parcourant de leurs mains l'épiderme brûlant,
Découvrant le plaisir aux doigts, la peau frôlant,
Elles s'offrent longtemps en baisers frénétiques.

Au milieu des roseaux, demoiselles et dytiques
Connectées à la terre, elles vont nues, s'accouplant.
L'extase les surprend dans un orgasme lent
Au contact merveilleux des sexes identiques.

L'amour coule en leur corps comme un miel délicieux
Quand l'une et l'autre croient avoir touché les cieux,
Alors de la fusion naît un amour sincère.

Qu'importe la durée, qu'importent les malheurs
Qu'il leur faudra payer ces instants cajoleurs,
La lame du destin que leur passion acère.

Velléda rêva d'un mariage. Elle ne pouvait voir le visage de la personne avec laquelle elle s'engageait car sa tête était recouverte d'un voile sombre. Son conjoint était à la fois et homme et femme, du moins elle ne sut découvrir son genre au travers du brouillard onirique. Il ou elle lui promettait de rester fidèle tout le restant de sa vie. Lorsque la dormeuse s'éveilla – jamais elle n'avait dormi si longtemps – la jeune vestale avait disparu. Elle partit à sa recherche. Il lui fallut chercher longtemps, décrivant avec méthode des cercles s'élargissant progressivement, manquant plusieurs fois de périr enlisée dans des sables mouvants. Cela dura plusieurs jours et plusieurs nuits, sans repos.

Lorsqu'enfin elle trouva, ses yeux s'écarquillèrent d'horreur : le corps de celle qu'elle aimait flottait sans vie à la surface d'un bras mort de rivière, sous les branches d'un saule pleureur. Auparavant, la vestale s'était tranché les veines à l'aide d'un couteau laissé près d'un rocher sur lequel était écrit en lettres de sang « Je t'aime. Merci pour tout. » Son vêtement blanc, dont le haut déchiré laissait apparaître un sein, était comme décoré d'une rose écarlate, fleur sanglante d'un amour déclaré par-delà la mort. Le cadavre flottait parmi des brindilles et des feuilles jaunes et rouges que l'automne avait oubliées là, dans l'eau croupie. Dans sa lividité, le visage était serein, et derrière ses yeux fermés elle accédait aux secrets dissimulés aux humains.

En guise d'oraison funèbre, un merle perché sur une branche en hauteur chantait juste à côté quand le soleil transperça brutalement les nuages. Sous un nouvel éclairage, gerris, libellules et abeilles d'eau lui tournaient autour, la couronnant de leurs cercles concentriques sur la surface stagnante et verte. Toute la Nature semblait célébrer de joyeuses funérailles, comme pour dire au revoir à une amie.

La douleur fit surgir les larmes des yeux de la vagabonde, qui creusa rapidement de ses mains une tombe afin d'enterrer le corps déjà rigide de la jeune femme. Sur place, elle resta un long moment en méditation et pensa à son rêve. La mort les avait déjà séparées, mais leur liaison avait été si intense que toute une vie commune ne leur aurait rien apporté de plus : elles avaient vécu des années condensées en quelques heures seulement.

La jeune vestale portait à son doigt une bague aux motifs complexes. Un bijou de famille, semblait-il, en or massif. Velléda décida, au mépris du risque, de restituer cet objet au temple. Elle se mit en route mais fut arrêtée aux portes de la ville, reconnue d'après son signalement comme celle qui avait achevé des condamnés à la croix et enlevé une vestale.

Crucifiée !

Elle fut saisie ; on lui confisqua son arc et ses flèches, et fut jetée dans un cachot. Une femme s'y trouvait déjà, depuis probablement assez longtemps à en juger par l'état de ses vêtements. Les deux compagnes de cellule se racontèrent leur parcours. Rita était une prostituée qui avait eu un différend avec un client, ce qui l'avait amenée à tuer celui-ci avec son couteau. Elle était en attente de son jugement, et ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ce qui l'attendait : elle pensait vivre ses derniers jours avant une prochaine exécution capitale.

Des gardes vinrent se saisir de la nouvelle détenue afin de l'emmener vers un officier, devant lequel ils voulurent l'obliger à s'agenouiller. Mais elle refusa, malgré les coups qu'elle reçut à cette occasion, et celui qui semblait représenter l'autorité n'insista pas.

— Eh bien, cette fois-ci, je crois avoir affaire à une sacrée rebelle. Passons sur ta liaison avec une vestale – ce qui est certes un crime – mais que je comprends très bien, tant elle était jolie. Mais pourquoi as-tu achevé les condamnés à la croix ? Tu ne savais pas que pour cela je peux te faire crucifier à ton tour ?

— Je ne crois pas avoir de comptes à te rendre. J'ai fait ce qu'il me semblait juste. Ce que tu leur as fait subir est un châtiment cruel et inhumain.

— Tiens ! Pas de comptes à me rendre dans la ville que je gouverne, étrangère ? Tu as beau être d'une rare insolence, tu es... belle ! Je dirais même : troublante, envoûtante ! Tu ressembles à une cariatide qui serait descendue de sa corniche sur le fronton

d'un temple de Vénus, et dont la pierre se serait magiquement transformée en chair. Oui, vraiment, ta vénusté me donne des frissons, et pourtant, les dieux m'en sont témoins : j'ai déjà connu bien des femmes, et des plus remarquables ! Mais dis-moi, quel est ton nom ?

— On m'appelle Velléda.

— Velléda ? Tu es une devineresse gauloise ? Vraiment ?

— On le dit. En réalité, je ne sais pas qui je suis.

— Tu prétends lire l'avenir alors que tu ne sais même pas qui tu es toi-même ? Alors, quel est-il pour moi ? Parle, étrangère !

— Que veux-tu entendre ? Que tu auras encore des victoires sur les champs de bataille, et de la gloire et des femmes à satiété ?

— Oui ! Mais dis-tu la vérité ou cherches-tu à me séduire par tes prédictions ? La ville est infestée de faux oracles !

— Puisque tu y tiens, je vais te dire : ce n'est pas la vérité. Ou bien si cela l'est, ce n'est pas cela qui est important. Tu mourras, comme les autres, comme ceux que j'ai achevés tout à l'heure.

— Peux-tu être plus précise ?

« Tu as la cruauté des hommes de pouvoir ;
Tu règnes sur les gens par le feu et le fer
Dans l'unique but de nourrir et satisfaire
Ton ego. Mais les cœurs, tu ne peux plus les voir.

Je te dis cela car je ressens ce devoir.
Tout autour de toi tu as construit un enfer ;
Tant d'humains par tes choix sont morts ou ont souffert :
De cela il est temps pour toi de l'entrevoir.

Regarde ! Car je suis à tes pieds, livrée nue ;
Je deviens vulnérable, enchaînée, détenue,
Mais tu n'obtiendras pas de moi la soumission.

Tu peux facilement percer ma peau charnue,
Me livrer aux tourments qui usent et diminuent :
On ne me dompte pas par la coercition. »

— Nous verrons bien si ton courage est aussi grand que ta beauté et ta fierté. Sache cependant qu'il t'est encore temps de sauver ta vie et de t'épargner bien des souffrances. Il te suffit pour cela d'être un peu accommodante...

Ce faisant il lui montra son sexe en érection, qui en disait plus long sur son désir que tout discours. Mais Velléda fit de la tête un signe de refus et se détourna.

— Comme tu veux ; il n'est pas dans mon habitude de forcer les femmes. Emmenez-la et crucifiez-la ! Dommage, car tu ne manques pas de charme.

Au milieu de la nuit qui suivit, alors qu'elle était encore enlacée avec sa voisine d'infortune, elle fut emmenée, mains enchaînées derrière le dos, dans une grande pièce éclairée de flambeaux. L'officier était là, accompagné de personnages aux grands manteaux noirs ; chacun avait le visage recouvert d'une ample capuche dissimulant leur regard. *« On dirait des corbeaux... Sans doute sont-ils là pour me juger. »* pensa Velléda.

— Approche, étrangère ! ordonna l'homme en uniforme. Tu as achevé des condamnés à la croix et enlevé une jeune vestale afin de la pousser à la faute. Pour tout cela, tu mérites la mort ; et puisque tu n'es pas des nôtres, ce sera par la croix, afin de dissuader quiconque de t'imiter. Qu'as-tu à répondre à cela ?

Elle s'avança, fière et droite malgré sa nudité, et impressionna ses juges par sa haute stature et son regard dans lequel se reflétaient les flambeaux. Elle ne montrait, contrairement à ce que voulaient ceux qui l'avaient traînée là, aucun signe de crainte, aucun début de soumission. Elle n'offrait aucune prise à leur entreprise de destruction mentale, ce qui était normalement la première étape de l'anéantissement psychique autant que physique promis à tous ceux et celles qui osaient défier l'autorité. Ce calme, qui fut interprété comme un signe de défi, les offusqua.

Sans aucune résistance, elle se laissa attacher au patibulum, partie horizontale de la croix destinée à humilier les condamnés

en les forçant à se courber en marchant. Encadrée de gardes, elle traversa la ville sous les huées des passants hurlant comme des loups avec leur meute, rassemblés par le seul plaisir de voir souffrir celle qui refusait obstinément de se soumettre. Parmi la foule, elle reconnut les mariés dont elle avait participé à la noce ; ils n'étaient pas les derniers à lui cracher dessus. Accompagné par de nombreux badauds, le groupe sortit de la ville par la grande porte pour s'arrêter dans le champ des condamnés.

Elle fut clouée avec la plus grande des brutalités ; les soldats riaient de ses gémissements de douleur. Lorsque la croix fut élevée, les vibrations lui causèrent de grandes souffrances, mais bientôt elle se rendit compte que le pire était devant elle : obligée d'exécuter une sorte de danse afin de pouvoir respirer, elle était observée par un groupe de badauds qui semblaient apprécier grandement le spectacle macabre de son exécution. On prenait des paris sur le temps que cela prendrait avant de la voir succomber. L'avilissement s'ajoutait à la douleur.

Cela dura des heures et des heures. Lorsque la nuit tomba, elle était toujours vivante, et les spectateurs lassés et découragés par la pluie glaciale rentrèrent chez eux. Il ne restait que deux gardes, chargés de veiller à la poursuite de l'exécution.

Vers minuit, un corbeau se posa sur le patibulum. Sa silhouette noire se fondait dans la nuit ; seul le bec jaune et les yeux orange se détachaient du ciel étoilé. Il agita légèrement les ailes afin d'attirer l'attention, avant de parler :

Les hommes ont bien souvent une humeur prédatrice ;
Nulle espèce mieux qu'eux ne tue avec ardeur
Comme ils le font entre eux, avec joie ou froideur :
La violence est pour eux la force inspiratrice.

Avant même de naître, au creux de la matrice,
On leur rêve un destin glorieux de gladiateur
Tant ils aiment du sang la couleur et l'odeur ;
Ils disparaîtront dans la folie destructrice.

Toi qui viens des étoiles, ingénue au cœur pur,
Tu seras le témoin de leur destin futur
Car tu fus choisie pour vivre leur existence.

Un autre homme viendra partager cette croix ;
Son message prendra bientôt quelque importance.
Quant à toi, il te faut poursuivre encore... Crôa !

Sentant une présence humaine, l'oiseau s'envola brusquement. L'instant suivant, Velléda entendit un bruit dans les buissons. Les gardes, qui somnolaient, n'avaient, eux, rien perçu, ni du discours du corbeau, ni de l'homme qui s'approchait. Une ombre se glissa, silencieuse. La lame d'un couteau brilla au clair de lune. Ceux qui étaient chargés de la surveillance n'avaient rien vu venir, et leur vie s'arrêta net au pied d'une croix lorsqu'ils s'effondrèrent au moment où l'arme blanche s'abattit sur eux. L'inconnu abaissa la capuche de son manteau, dévoilant le visage d'un jeune homme.

— Tenez bon, chuchota-t-il, je vais vous descendre de là. Ça va aller ?

— Oui, je crois. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Lucius. Vous ne me connaissez pas. Je suis un déserteur ; maintenant, je n'ai plus rien à perdre, dit-il en soulevant péniblement le mât de croix afin de poser celle-ci à plat. Serrez les dents : je vais vous enlever les clous ; vous risquez de trouver cela très pénible. Après, vous en aurez fini avec cet instrument de malheur.

— Pourquoi vous faites cela ? S'ils vous prennent, ils vous tueront.

— Je sais, mais je vous ai croisée, et j'ai choisi ma voie. Vous êtes si belle, et votre regard est si pur... Qu'importe mon destin : il faut qu'il se mêle au vôtre, inexorablement, quel qu'en soit le prix. Une nuit avec vous vaut bien une longue vie sur les champs de bataille à obéir sans cesse à des ordres imbéciles pour finir transpercé d'une lance comme les moutons qu'on embroche.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vous suivrai ? demanda Velléda en grimaçant alors que le déserteur arrachait les clous avec une pince qu'il avait dérobée.

— Rien. Vous pouvez partir de votre côté si vous voulez : j'irai du mien, au hasard. De toute manière, ils ne tarderont pas à me reprendre, mais je ne me laisserai pas faire sans combattre, et j'ai l'intention de leur vendre ma vie chèrement. À deux, nous serions plus forts pour survivre.

— Si vous n'avez pas l'habitude de marcher en solitaire, vous n'avez aucune chance. Venez avec moi ; je vous dois bien cela, puisque vous m'avez sauvée d'une mort horrible.

— Tenez : j'ai discrètement récupéré votre habit et aussi votre arc. C'est une drôle d'arme que vous avez là : je n'en avais jamais vue de pareille, et pourtant j'ai de l'expérience puisque je suis archer dans la légion. J'ai essayé de le bander mais je n'y suis pas parvenu. Vous l'avez construit vous-même ?

— En effet. Si vous voulez, je vous fabriquerai le même et je vous apprendrai à vous en servir. Il faut de la force, mais vous me paraissez robuste.

Il haussa les épaules.

— Pas autant que vous : vous étiez même capable de parler pendant que je vous enlevais les clous ; vous supportez la douleur d'une manière sidérante. Vous ne ressemblez pas aux femmes d'ici : vous êtes aussi belle et fière qu'elles sont discrètes et soumises. Il y a en vous quelque chose... comme... une souveraine déchue, tombée de son trône. D'où venez-vous ?

— Je n'en ai aucune idée. Aussi surprenant que cela puisse paraître, mes souvenirs débutent au moment où j'ai émergé de l'océan, il y a quelques années. Pour ce qui s'est passé avant, c'est le trou noir. Pas d'enfance, pas de jeunesse. Je suis née telle que vous me voyez là. Il y a beaucoup de choses qui demeurent un mystère pour moi. Par exemple, je parle votre langue sans difficulté

alors que je ne me souviens absolument pas l'avoir apprise. Et c'est vrai avec tous les gens que j'ai rencontrés au cours de mon voyage.

— Votre regard est... mystérieux ! Vous êtes une femme sublime. Je crois que notre commandant a voulu vous faire tuer par dépit, lorsque vous vous êtes refusée à lui. En acceptant ses avances, vous auriez pu vivre comme une reine, avec une armée de serviteurs à vos pieds. Mais on ne vous achète pas, et le destin a voulu que ce soit moi, un soldat misérable, qui marche à vos côtés ! Peu m'importe qui vous êtes en réalité ; je ne fais que suivre mon intuition en venant à votre rencontre. Venez, partons ensemble.

— Si vous connaissez la région, je vous suis.

— J'ai pris un âne pour vous porter, parce qu'avec vos pieds troués... Désolé, j'aurais préféré un cheval que nous aurions pu monter à deux, mais dans l'urgence je n'ai pas trouvé mieux.

— Décidément, vous êtes plein de ressources, murmura Velléda en enfourchant l'animal. Ne vous inquiétez pas pour moi : j'en ai vu d'autres.

Alors que l'aurore commençait à éclairer l'horizon, ils partirent dans le vent glacé, s'éloignant des hommes et de leur cruauté.

Le passage

Seize ans plus tard, Lucius, aux cheveux blanchis, aux mains noueuses et rudes d'un soldat déserteur devenu paysan, mourut dans le lit de la petite ferme qu'il avait construite avec sa compagne Velléda. Ensemble, il avait élevé deux enfants, deux garçons au regard clair et au cœur intrépide, formés par leurs parents au maniement des armes comme aux mystères de la Nature.

Les deux fuyards, en marchant main dans la main, étaient parvenus à prendre de la distance sur leurs poursuivants qui ne parvinrent pas à retrouver leur trace. Ils se demandèrent longtemps comment ils avaient réussi l'exploit d'échapper à la discipline impitoyable du commandant de la garnison.

Privilège mystérieux de celle qui venait des étoiles, Velléda n'avait pas vieilli et restait robuste comme au jour où elle avait émergé de l'océan. Seules les marques des clous qui avaient troué ses poignets et ses pieds témoignaient de ses épreuves passées. En compagnie de ses enfants, elle resta un an de plus après la mort leur père.

Par un matin de printemps, prévenue par un corbeau au cours d'une de ses nuits de méditation en forêt, elle sut qu'il était temps pour elle de repartir. Les deux frères étaient à présent capables de gérer le petit lopin de terre que leurs parents s'étaient octroyé, et dont la production était tout juste suffisante pour quatre personnes. Lorsque leur mère les quitta, ils la regardèrent partir sans un mot, tous deux pensifs et fiers, avant de retourner au travail de leur champ.

Elle n'emporta aucun bagage, sinon son arc et quelques flèches, et marcha à pied vers le Sud, comme le lui avait indiqué l'oiseau noir. Durant ces années, la famille avait vécu en complète autarcie et n'avait croisé personne ; elle avait tout ignoré des soubresauts du monde pendant tout ce temps ; cela ne l'intéressait guère. La vagabonde marchait à bonne allure, chassant et cueillant pour se nourrir, buvant l'eau des rivières, et dormant seulement lorsque son corps l'y obligeait, sous les étoiles, mais passait l'essentiel des nuits à méditer, souvent entourée d'oiseaux nocturnes qui partageaient ses pensées.

Un désert de sable se présenta sous ses pas, un endroit minéral presque totalement dénué de vie. Elle avait appris à se méfier du désert, et au lieu de s'y enfoncer directement elle chercha à le contourner afin de s'assurer de disposer quotidiennement d'un point d'eau, source, étang ou rivière, mais elle se heurta à une chaîne de montagnes trop abrupte pour l'escalader seule, faute de connaître le chemin.

Velléda s'apprêtait à rebrousser chemin lorsqu'elle aperçut une ferme isolée juste en bas d'un piton rocheux, près d'une rivière. En s'approchant, elle ne vit personne et se demanda si l'endroit n'était pas abandonné. Elle frappa à la porte afin de demander du travail. Le fermier finit par lui ouvrir, un vieil homme assez massif. Il regarda avec méfiance son regard étrange, son manteau de loup sous lequel elle n'avait rien d'autre, et surtout ses marques aux mains et aux pieds témoignant de son passé trouble. Il craignait d'avoir des ennuis s'il accueillait une fugitive, mais après une courte hésitation il lui proposa néanmoins de rester. Elle ne demandait pas d'argent, mais seulement, en échange de son travail, une soupe quotidienne et un endroit pour dormir à l'abri. Pour accepter sa demande, il fit seulement un signe de la tête, comme si les mots étaient superflus.

Il s'appelait Nonus, neuvième et dernier enfant d'une famille décimée il y avait longtemps par une maladie contagieuse, dont il

était le seul survivant. Lui-même n'avait jamais quitté sa ferme, ne s'était jamais marié et n'avait même jamais connu de femme. Les années passant, il s'était habitué à la solitude jusqu'à oublier ce qu'était la conversation, de sorte qu'il ne parlait qu'avec difficulté. Mais il avait la force d'un bœuf et travaillait de l'aube au crépuscule, sans relâche et sans desserrer sa mâchoire, une terre ingrate couverte d'une poussière rouge et sèche. Puis, le soir venu, il mangeait en silence avec un appétit démentiel.

Velléda ne craignait pas la fatigue et l'accompagna dans son labeur, de sorte qu'elle gagna progressivement la confiance du fermier solitaire. Au début, elle dormait sur la paille d'une grange, puis il l'invita à s'installer dans sa maison, où les nuits étaient moins froides et les courants d'air moins glaciaux. Il finit par partager avec elle ses copieux repas, et lorsqu'elle était rassasiée, elle le voyait continuer à manger. Elle regardait aussi l'intérieur de cette habitation que rien ne décorait – il n'avait pas le temps ni l'envie d'accrocher quoi que ce soit aux murs. Même la lumière était parcimonieuse à travers les fenêtres minuscules. En hiver, il fallait à Velléda s'accommoder de la pénombre quasi continuelle pour repriser les vêtements. Pour lui, elle broda un mouchoir à son nom, et lorsqu'elle le lui offrit, elle le vit ému pour la première fois.

Quand vint le printemps, la pluie se mit à tomber continuellement pendant des jours et des jours, et le ruissellement venu de la fonte des neiges, dans la montagne, provoqua une inondation des champs et de la ferme. Rien d'inhabituel : c'était chaque année la même chose. Lorsque la rivière sortait de son lit et envahissait le rez-de-chaussée, il fallait se réfugier dans l'étage de la maison et attendre le retrait des eaux.

Après le premier jour d'oisiveté forcée, le comportement de Nonus changea. Son regard sévère disparut. Il se mit à regarder son employée avec les yeux du désir et en perdit l'appétit, mais il n'osait pas lui déclarer sa flamme. Elle se rendit compte de son trouble, bien sûr, mais elle lui laissa le temps de prendre l'initiative de lui

dire ce qu'il ressentait. Velléda éprouvait de la tendresse pour cette homme taiseux et bourru qui s'était au fil des années accommodé de la perte de sa famille. Elle lui sourit. Il osa enfin lui caresser la main. Sans un mot, puisque les mots étaient pour lui si difficiles, elle l'accompagna jusque sur son lit et laissa tomber devant lui, d'un seul geste, son vêtement de loup. Derrière la fenêtre, deux corbeaux les regardaient, semblant indifférents.

Alors le regard de l'homme s'illumina comme jamais il n'avait brillé. Elle lui offrit avec lenteur ses grâces caressantes dans un silence troublé seulement par le battement continu de la pluie sur les tuiles. Puis il s'endormit si paisiblement, le sourire aux lèvres, et Velléda préféra retourner dans sa chambre pour ne pas risquer de l'éveiller. Elle remarqua que deux oiseaux noirs qui s'étaient posés sur le rebord de la fenêtre pour regarder les amants pendant qu'ils s'étreignaient étaient toujours là pour l'observer avec une insistance qui l'agaça ; elle les chassa avec le balai.

Elle médita toute la nuit, à l'écoute du cri d'un harfang des neiges descendu de la montagne pour chasser, du chant de la rivière en crue qui charriait des arbres arrachés, du vent dans les branches des pins, des craquements familiers de la maison. Toutes ces voix qui lui chuchotaient en chœur qu'une parenthèse devait bientôt se refermer pour elle.

À l'aurore, Nonus n'avait pas bougé. Elle découvrit que sa peau était livide et son corps froid, le visage figé dans une sorte d'extase éternelle, exactement le même sourire que la veille éclairant son visage. Velléda le recouvrit avec la couverture de laine. Avant de l'enterrer, elle dut attendre une semaine entière, le temps que les eaux se retirent et qu'elle puisse creuser la terre à proximité des tombes de ses frères, sœurs et parents. Elle le recommanda à l'assemblée des dieux de toutes les religions de la Terre, ignorant ceux qu'il vénérait de son vivant, car il n'avait jamais évoqué la question devant elle et elle ne l'avait jamais vu pratiquer.

Puis Velléda récupéra son arc et ses flèches, ferma la porte de la ferme désormais abandonnée, et partit sans se retourner. Pour traverser le désert, elle emporta une outre remplie d'eau et un sac de provisions qu'elle jeta sur son dos, prenant résolument la direction de centre de la zone aride, là où il n'existait aucun chemin car nul n'était assez fou pour s'aventurer en pareil endroit. Aucune ombre où s'abriter, aucun repère pour se guider. Peu à peu, l'air devenait brûlant et le ciel aveuglant produisait des mirages, tandis que les nuits glaciales dévoilaient des étoiles en nul endroit semblables par leur nette clarté. Ce fut la voûte céleste qui servit de guide à Velléda, de sorte qu'elle ne dévia pas de sa route sur laquelle le vent nocturne effaçait les traces de ses pas. Dans sa marche, elle méditait ainsi :

> « Je t'exalte en marchant, ô forge de mon âme,
> Étoile de mystère aux lointaines lueurs.
> Avec mon pauvre corps de peine et de sueur,
> Mon esprit dans la nuit te rend gloire et t'acclame.
>
> De la voûte étoilée dont j'admire la trame,
> Tu me vois hésitante et en proie à la peur,
> Mais portée par le vent dont j'entends la rumeur
> J'ai trouvé l'énergie que mon destin réclame.
>
> Viens me réconforter, lumière de toujours !
> Car je sens des menaces ici et alentour,
> Des forces de malheur une sombre puissance.
>
> Mais tu brilles pour moi, qui dans ma pauvreté
> Te voue depuis la Terre une pleine confiance,
> Pour que jamais mon cœur ne perde en pureté. »

Après plusieurs jours de progression solitaire, elle arriva devant un trou dans le sable. Une sorte de puits, mais sans margelle ni rien pour y ramener de l'eau. L'orifice était étroit et le soleil, même au zénith, n'en éclairait jamais le fond. Après un temps d'observation,

mue par un instinct qui lui dictait mystérieusement ce qu'elle devait faire, elle abandonna son arme trop encombrante pour passer et s'apprêta à sauter dans le gouffre de ténèbres, mais elle manqua de courage.

L'obscurité qu'elle y voyait était de celles qui effrayent et repoussent, au contraire du vaste ciel nocturne lorsque celui-ci est d'encre et sans lune : tout aussi empreinte de mystère, verticale également, mais descendante, et non ascendante. Quel que fût l'étrange enfer qui s'y trouvait, quels que fussent les anges sombres qui pourraient l'y accueillir, elle savait que son chemin passait par ce trou aussi étroit qu'immensément profond. Elle s'assit en tailleur afin de méditer au seuil de la gueule noire de ce puits, pour rester ainsi plusieurs heures, parfaitement immobile. Mais aucune de ses pensées, pourtant connectées avec l'ensemble du cosmos, ne parvint à sonder l'abyssal trou qu'elle avait devant elle. Porte d'accès à un mystérieux pandémonium gardé par de monstrueux cerbères, où elle sera, telle Eurydice, recluse éternellement sans nul Orphée pour oser tenter de l'en extraire ? Astre occlus, puits gravitationnel d'où la lumière ne peut s'échapper et à l'intérieur duquel le temps est aboli ? Immense vagin de la Terre-mère conduisant vers un ventre fécond, dans l'attente d'une semence nouvelle pour enfanter une autre vie ?

Elle se remémora le chant murmuré de Xénia et l'entonna à pleine voix pour se donner du courage. Dans les derniers rayons du soleil couchant, des corneilles noires et des otocyons, renards aux longues oreilles attentives, s'approchèrent pour l'écouter. Puis, lorsque les ténèbres descendues sur la Terre fusionnèrent avec celle de la cavité, mue par une force étrange qui la poussait malgré elle, il lui fallut se résoudre à sauter dans l'inconnu à pieds joints.

La chute dura plusieurs siècles, peut-être des millénaires. Baignant dans une rivière étincelante d'étoiles, Velléda glissait dans un grand vide qui progressivement s'élargissait autour d'elle. C'était comme le flux d'une rivière d'eau tiède qui s'écoulait autour de

son corps. Elle retrouva des visages aimés, ceux de Xénia et de ses enfants, ceux qu'elle avait elle-même portés, de la jeune vestale dont elle avait goûté à la tendresse charnelle, du loup qu'elle avait combattu et dont elle avait longtemps revêtu la peau, du courageux Lucius qui avait risqué sa vie pour elle, et aussi de Nonus, le paysan taiseux qui, juste avant de s'éteindre, avait enfin trouvé la paix dans ses bras.

Babylone l'insane

Velléda s'éveilla devant les murailles d'une ville qui lui sembla gigantesque. Le soleil venait de se lever, et déjà la chaleur lui sembla étouffante, sous un ciel d'un bleu implacable. Aucun nuage à l'horizon, aucune végétation autour d'elle. Seul un mur de pierre ocre se dressait devant elle, comme un défi. Elle s'aperçut qu'elle dormait à découvert sur le bord d'une route empruntée par un flot de charrettes de marchands tirées par des bœufs, de cavaliers solitaires et de piétons parfois accompagnés de chargements à dos de mulet. Soudain, dans le grondement régulier d'hommes marchant au pas, une colonne de soldats lourdement casqués et aux étranges uniformes noirs, menée par un officier à cheval. Personne ne prêtait attention à elle.

Au loin, un vol de corbeaux apparut à l'horizon, la survola avant de passer au-dessus de la cité, juste à l'aplomb de la porte. Elle n'eut pas droit à un message de leur part, mais ce signe lui parut suffisant : elle sut qu'elle devait entrer, ce qu'elle fit sans difficulté malgré la garde.

Les rues étaient pleines de gens au point que, même à pied, il était difficile de progresser. Son manteau en peau de loup lui tenait chaud ; elle aurait préféré aller vêtue d'une simple tunique blanche ou bleu clair comme la plupart des femmes qu'elle croisait, portant sur leur tête des paniers de linge ou de nourriture, le plus souvent accompagnées de ribambelles d'enfants. Elle surprit des conversations, au hasard, et comme elle avait le don de comprendre toutes les langues humaines, elle supposa que les habitants de

cette ville n'avaient qu'une seule préoccupation : le commerce. Elle apprit aussi que la cité dans laquelle elle se trouvait se nommait Babylone, sur le bord du fleuve Euphrate, en Mésopotamie, sous le règne du roi Nabuchodonosor II.

Elle marcha toute la journée, saisissant au hasard de sa progression, dans chaque ruelle, quelques bribes d'informations, comme le fait qu'on se trouvait en été et que la moisson avait été décevante cette année à cause de l'exceptionnelle sècheresse du printemps. Pour cette raison, les cours du blé et de l'orge atteignaient des sommets, et beaucoup de gens se plaignaient de ne plus pouvoir manger à leur faim. De fait, de nombreux mendiants étaient assis à l'ombre des murs, impassibles dans leur misère, comme anesthésiés par la chaleur ; mais les mains tendues, trop nombreuses, ne recevaient que très peu d'oboles. Même les puits étaient gardés par des hommes armés de bâtons qui prélevaient un péage pour un peu d'eau. Velléda leur demanda à boire, mais comme elle n'avait pas d'argent, elle fut repoussée avec brutalité et n'insista pas.

À la tombée du jour, après avoir marché continuellement sans être parvenue à explorer complètement l'immense cité, elle n'avait toujours rien mangé ni bu. La soif l'obligea à s'asseoir pour se reposer. Elle demanda un peu d'eau à un homme grand et barbu qui transportait une outre, mais il s'éloigna en pressant le pas. D'autres firent de même, voire se moquèrent d'elle ou l'injurièrent à cause de son étrange accent, ou peut-être de la blondeur de ses cheveux qui montrait qu'elle était une étrangère. L'un tenta même de la violer en pleine rue, mais elle sut se défendre et se défaire de son agresseur en le frappant d'un coup de pied entre ses jambes, puis prit la fuite. Ruisselante de transpiration sous son manteau, elle accueillit la fraîcheur du crépuscule, pourtant très relative en l'absence de tout souffle d'air dans la ruelle étroite.

Cette ville maudite n'avait pourtant pas encore montré le sommet de son horreur.

Alors que les premières étoiles s'allumaient, Velléda s'avisa que les gens se dirigeaient vers la ville haute ; elle décida de les suivre. Au fur et à mesure qu'elle montait péniblement les marches de la cité, celle-ci lui révéla sa splendeur d'or et de lumière. Les hommes portaient des capes fermées par de lourdes broches en métal précieux ; les femmes aux longues robes claires arboraient à leur cou, à leurs oreilles et à leurs poignets tout ce que la joaillerie orientale savait forger de plus brillant. Les bâtiments eux-mêmes possédaient, sur de multiples balcons superposés, des jardins suspendus débordants de rosiers, de glycines, d'akébias pourpres et de suzannes aux yeux noirs qui fleurissaient en gerbes et descendaient le long des murs. Toute cette floraison jaillissant à chaque rue répandait des parfums qui enivrèrent l'étrangère et lui firent un instant oublier sa soif.

L'endroit où convergeait la foule était le temple de Moloch, où un éphèbe portant une couronne de fleurs sur la tête gravissait nu les marches vers un autel dans le but d'être offert en sacrifice au dieu qu'acclamaient ses fidèles attroupés, tenus à distance par des soldats. Le sommet du temple était occupé par une haute statue de pierre noire à la forme vaguement humaine, monstrueuse, avec de tout petits bras et une tête énorme et creuse pourvue à son sommet de longues cornes recourbées se terminant verticalement et aux pointes aiguisées. Trois orifices y était constitués par la bouche grande ouverte, affamée, et deux orbites creuses à l'intérieur desquelles brûlaient des flambeaux écarlates. L'aspect de la bête de pierre était sinistre aux yeux de Velléda qui ne put s'empêcher de frémir, mais pas à ceux de la foule qui adorait son dieu macabre par des chants de louanges, entre autres bruyantes manifestations de joie. Autour de Velléda, des gens parlaient d'offrandes nécessaires pour que tombe enfin la pluie et que reviennent les récoltes abondantes d'avant. Parmi eux se trouvaient les parents du jeune sacrifié, dont la mère pleurait et se tordait les bras.

Le garçon s'avança sans hésiter. Le couteau du prêtre transperça sa poitrine ; il mourut sans un cri, puis son corps fut jeté dans la bouche de Moloch où il disparut de la vue des spectateurs. Le sang à l'odeur âcre ruissela sur les marches blanches du temple, degré après degré, et coula jusqu'au peuple dont l'excitation semblait avoir atteint son paroxysme. Mais il n'en était rien, car une seconde victime s'avança : une jeune fille cette fois, également parée d'une coiffe de fleurs pour unique vêtement. Elle semblait si calme, et son regard paraissait si joyeux que Velléda se dit qu'elle devait avoir été droguée ou bien hypnotisée. Sur une impulsion, elle voulut se proposer pour mourir à sa place, tant cette situation lui paraissait insoutenable ; elle décida d'y remédier au prix de sa vie. L'estomac noué par la peur, elle fit un pas en avant, puis un autre. Les gens la regardaient, étonnés par le comportement de cette étrangère qui ne comprenait rien à leur sacrement. Deux servants d'autel se précipitèrent pour l'empoigner et la jeter sans ménagement loin du temple. Retournant dans sa ruelle, croyant avoir épuisé toutes les ressources de son errance, elle décida d'attendre, quitte à se laisser mourir de soif sur place sous les regards indifférents des passants.

Pour elle, le spectacle de la férocité de cette ville ne connut pas de répit. Elle fut témoin d'un meurtre, juste sous ses yeux. Les tueurs avaient longuement guetté leur proie à un croisement qu'ils savaient le bon, puis sortirent discrètement de longs couteaux des replis de leurs tuniques avant de les planter, vifs comme des cobras, dans la poitrine de celui auquel ils ne laissèrent aucune chance. Puis ils s'enfuirent en courant, abandonnant l'homme en train de répandre abondamment son sang qui s'écoulait sur la terre, fluide épais, obscur, pénétrant les craquelures assoiffées du sol sec.

Le fait qu'il y ait eu un témoin ne paraissait pas inquiéter les assassins. De nouveau, Velléda fut impuissante à intervenir, tant l'action avait été rapide, la laissant sidérée, incapable de croire à un tel déferlement de rage meurtrière. Elle parvint néanmoins à croiser le regard de l'un des assassins : froid, sans la moindre émotion,

pas même la peur d'être surpris. Les passants détournèrent les yeux, regardant ostensiblement du côté opposé, craignant plus que tout d'être mêlés à une sale histoire, blasés de cette violence qui se révélait omniprésente. Puis des soldats, prévenus on ne sait comment, vinrent enlever le corps sans nulle enquête ni cérémonie, goguenards, lâchant même, en transportant le cadavre sur un brancard de bois, quelques plaisanteries grasses et empreintes d'humour noir.

Au moment d'être tuée, la victime avait laissé choir un objet auquel les assassins n'avaient pas prêté attention ; Velléda le récupéra : c'était un bijou noir, une bague d'obsidienne sur laquelle était gravé un motif mystérieux. Elle se promit d'essayer de retrouver la famille de cet homme afin de leur restituer l'objet.

Enveloppée par la nuit, elle demeura immobile alors que les heures passaient, tendant la main aux passants se raréfiant, mais en vain. Une jeune femme s'approcha d'elle. Elle ne souriait pas ; elle semblait triste. Elle s'assit à côté d'elle et lui demanda d'où elle venait. Velléda lui raconta son histoire. Peu lui importait qu'on la crût ou non : elle n'était pas là pour plaire. L'extraordinaire texture de son manteau ainsi que ses plaies aux mains et aux pieds confirmaient son discours. Le supplice de la croix n'étant pas pratiqué à Babylone, la crucifiée dut, pour l'expliquer, dessiner cela avec ses doigts sur la poussière de la rue.

Cette jeune personne se nommait Tanya. Elle offrit à l'assoiffée quelques précieuses gorgées de sa gourde. Sa peau était garnie de tatouages colorés aux dessins compliqués d'animaux fantastiques et de symboles mystiques autant destinés à lui être favorables qu'à effrayer ses ennemis. C'était une prostituée, inféodée à certain général Holopherne, un homme influent, cupide et violent, néanmoins en mesure d'assurer la survie d'une étrangère sans aucune attache dans la ville. Faute de solution alternative, Velléda accepta de se soumettre à cet homme, et Tanya lui promit de lui montrer comment il fallait faire pour vendre ses charmes.

Des flambeaux s'allumèrent de toutes parts, de sorte qu'on y voyait presque comme le jour malgré la nouvelle lune ; sous ces lueurs carmines se découvraient progressivement les peaux luisantes de sueur des péripatéticiennes à demi nues sous leurs lourdes chevelures noires, pour la plupart esclaves acquises dans ce but auprès de féroces marchands de chair humaine, ou bien directement exploitées par eux.

Pour racoler, certaines s'allongeait à même le sol, prenant la pose, nonchalantes et sensuelles comme des odalisques, parfois dévêtues à l'exception d'un pagne, lorsqu'il y en avait un ; quelquefois un simple voile presque transparent, qui semblait avoir pour fonction de cacher la nudité, dissimulait en fait le moignon hideux et mal pansé d'un membre amputé gagné par la gangrène, à l'odeur insoutenable, harcelé par les mouches ; et les yeux qui paraissaient briller du plaisir de séduire au brasillement des torches ne flamboyaient en réalité que sous l'effet de la fièvre qui, par le délire qu'elle leur causait, leur inspirait des chansons aux paroles obscènes qu'elles chantaient à pleine voix, ou des poèmes érotiques aux accents provocants.

Elles étaient lourdement maquillées au khôl et à la cochenille, les seins décorés au henné de motifs savamment dessinés, oiseaux, dragons et fleurs bizarres, et les bijoux arrogants – faux or et faux diamants mais véritable verroterie de bazar – suffisants pour faire illusion dans les zones de pénombre renvoyaient chaque rayon de la lumière des étoiles dans des sons clairs de verre et de métal. Le désir des hommes se nourrissait de cela, disponible en abondance. À l'abri des alcôves, il se chuchotait que le roi lui-même ne dédaignait pas quelquefois s'offrir sur sa couche ces charmes partagés.

Toutes usaient et abusaient de parfums variés aux fragrances capiteuses se mêlant à leur sueur, de sorte que certaines rues ruisselaient de senteurs puissantes afin de conquérir le chaland par le nez. Certaines audacieuses allaient jusqu'à s'embaumer tout le corps de myrrhe, comme des mortes avant d'aller au tombeau.

D'autres ornaient leur chevelure de fleurs coupées, composant ainsi de magnifiques bouquets qui étonnaient Velléda par leur créativité. L'une même, qui se faisait appeler Ishtar la Voluptueuse, se tressait quotidiennement une couronne de roses écarlates sans ôter les épines des tiges, si bien que son front de reine aux poses lascives saignait sur son visage comme une préfiguration du Christ ; cela lui permettait de louer ses charmes à grand prix, l'essentiel étant, par son originalité, de se démarquer de ses concurrentes.

Chaque nuit, le commerce frénétique des corps remplaçait celui des denrées et matériaux. Tout le peuple de Babylone semblait s'être donné rendez-vous dans les bas-quartiers populaires afin de laisser libre cours à sa frénétique inclination pour la luxure. Certains ouvriers y dépensaient le salaire de leur journée, quitte à jeûner ensuite et à laisser se débrouiller leur famille, tant ils ressentaient ardemment le besoin de s'enivrer de stupre au milieu de leurs compagnons de travail.

Certaines prostituées étaient des filles de Babylone n'ayant jamais franchi les portes de la cité qui avait trop d'enfants et ne savait qu'en faire ; parfois leur famille avait contracté une dette dont elles étaient chargées de s'acquitter. À son apogée, l'empire néo-babylonien s'étendait à l'Ouest sur tout le rivage oriental de la Méditerranée, et à l'Est jusqu'aux portes des terres perses [1]. Les expéditions militaires fournissaient généreusement le commerce des esclaves, dont les plus belles – et aussi les plus rebelles dont il fallait briser l'insolence – finissaient ainsi, comme asservies sous l'anathème d'un dieu pervers, et semblaient accepter l'âpreté de leur sort avec un fatalisme qui révolta Velléda.

Égyptiennes aux lourds anneaux brillants de cuivre entourant leur cou, captives israélites éduquées dans la vertu et déportées de Jérusalem, épouvantées dans leur innocence par tant de sauvagerie, Ciliciennes au regard de biche, Mèdes sensuelles aux chevelures

1. Cela se passe vers 563 avant J.-C., date de la fin du règne de Nabuchodonosor II.

plus noires que le ciel de minuit loin des feux de cette ville de tous les excès, emmenées enchaînées entre elles au cours d'épuisantes marches au soleil sous lequel les plus fragiles mouraient, toutes se mélangeaient dans l'épaisse poussière des ruelles où le désir charnel dictait son implacable loi.

La clameur des appels au plaisir montait par vagues de toutes parts et dans tous les dialectes de l'empire, mêlée aux voix des marchandages quant au prix de la passe ; et lorsqu'une querelle éclatait au sujet du tarif après que la prestation avait eu lieu, parfois les couteaux aiguisés sortaient de sous les tuniques, et le différend se réglait dans le sang, pour rançon de quelques minutes de volupté.

Pour mieux se vendre, il fallait adopter une posture particulière et s'abstenir de sourire – cela aurait été de la dernière vulgarité – afin d'aguicher le client en quête de chair féminine à étreindre. Comme principal atout commercial, Tanya possédait un tatouage particulier, gravé en lettres écarlates et stylisées qui formaient un arc-de-cercle sur le bas de son ventre que son vêtement laissait découvert aux regards des passants. Il était écrit, en langue babylonienne, le mot MYSTÈRE dont les première et dernière lettres se refermaient sur sa vulve inaccessible aux yeux des curieux, sauf à délier sa bourse pour s'offrir ses charmes. Ce genre de publicité, associée à quelques bijoux scintillants de lumière décorant ses oreilles et l'aréole des seins, connaissait un certain succès qui réservait la péripatéticienne sinon aux plus aisés, du moins aux épargnés par l'indigence. Pour beaucoup d'autres filles, la prostitution s'exerçait le plus souvent dans des conditions absolument sordides, au fond d'arrière-cours de misère, voire, pour les moins pudiques des clients, en pleine rue ; et ceux qui ne pouvaient pas payer, mendiants et miséreux, se contentaient de regarder ce spectacle de débauche tout en se soulageant eux-mêmes.

Parmi la clientèle, les femmes n'étaient pas en reste et participaient aussi, comme clientes, à cette immense orgie quotidienne ;

sitôt leurs enfants endormis, des couples mariés se séparaient afin de vivre chacun de leur côté l'aventure érotique d'une nuit pour mieux se retrouver au petit matin. Les solides ménagères ne s'en laissaient pas conter et négociaient rudement le prix de leur plaisir dans les endroits où officiaient les prostitués masculins qui n'avaient guère le temps de flâner.

Il y avait, un peu plus haut dans la ville, un lupanar qui occupait toute une bâtisse, et quelle bâtisse ! Ses colonnes étaient de somptueuses cariatides, d'immenses femmes de pierre dénudées qui soutenaient, dans une pose lascive, un fronton sculpté de bas-reliefs obscènes. Au-dessus de la porte d'entrée, un immense phallus sculpté, recouvert de feuilles d'or, se dressait vers le ciel et saluait les clients qui cherchaient des luxures spéciales, celles que l'on ne trouvait pas ailleurs, car ses filles étaient sélectionnées parmi les plus belles et les plus expertes dans l'art de charmer. On disait que dans les chambres du haut, les hôtes de ce lieu pouvaient admirer le désert alentour dans ses couleurs changeantes à la tombée de la nuit tout en fourrant leur instrument de la manière qui leur convenait dans des corps de jeunes déesses humaines. Cet établissement n'accueillait que les notables, des hommes uniquement, de sorte que Velléda ne put y entrer pour satisfaire sa curiosité.

Plus bas, dans les quartiers populaires, se cachait toute une faune constituée de quantités d'escrocs et autres margoulins, forbans des mers en rupture de bateau, truqueurs et magouilleurs ayant, par un trop grand appétit d'or, trahis leurs complices et devant se cacher pour échapper à un probable règlement de compte : recéleurs d'or, de pierres précieuses et d'objets d'art ayant du butin à écouler discrètement, trafiquants d'influences douteuses, stellionataires professionnels à l'affût de biens imaginaires à vendre à leurs victimes, toute une galaxie obligée de vivre en retrait pour éviter la galère à vie ou la potence, voire pire – horriblement pire – pour ceux ayant commis l'imprudence de voler leur roi.

Dans ce milieu, moyennant une bourse bien remplie, on pouvait leur demander n'importe quel service, y compris, bien sûr, de tuer quelqu'un. Souvent, une fois le forfait rémunéré, cette petite fortune changeait de mains sur un coup de dés, car les jeux de hasard étaient omniprésents dans la rue ; et malheur aux naïfs que les tricheurs expérimentés dépouillaient sans peine ! Mais dans leur existence en marge de la cité, ils n'étaient bien sûr pas les derniers à consommer les luxures féminines que proposaient en abondance les sirènes de joie.

Velléda n'avait pas besoin de bijoux, de fleurs ni de tatouages : son physique robuste et ses étonnants cheveux blonds, qui tranchaient avec la physionomie des autres professionnelles du sexe tarifé, attiraient puissamment les hommes, excités par l'exotisme mystérieux qui émanait d'elle. Le regard étrange de la nouvelle venue fit le reste. Un capitaine de la garde du roi, celui-là même qu'elle avait croisé au matin en tête de sa colonne de soldats et qui l'avait remarquée à cette occasion, loua ses charmes pour la nuit entière, l'emmenant dans son luxueux appartement aux tapis profonds.

Elle jeta son manteau au sol, se coucha dessus et se donna à lui sans demi-mesure ni simulation d'orgasme. Il n'était pas très grand mais il était fort ; ses muscles étaient vifs et secs et sa peau sentait, sur toute sa surface, la terreur des combats et le sang des batailles sans prisonniers. Dans son regard fuyant semblait durablement imprimé cet effroi. Il devinait l'aptitude de cette femme à lire au travers de ses failles, ce qu'il refusait dans son orgueil d'officier du roi. Mais il fut comblé de caresses et de luxure, et donna même un généreux supplément par rapport au tarif convenu, établi par Tanya. Il promit de revenir le soir même.

Au lever du soleil, Velléda alla s'acheter sur un marché une tenue plus adaptée au climat de Babylone que son manteau de loup qui lui tenait trop chaud. Elle acquit également un concombre et du fromage de chèvre qu'elle partagea avec Tanya. Celle-ci lui plaisait ;

elle le lui dit franchement, sans détours. Mais la Babylonienne lui rappela qu'elle était elle-même une prostituée et que ses charmes étaient payants. Alors l'étrangère paya au moyen de la bague d'obsidienne qui semblait être pourvue d'une grande valeur, et les deux femmes s'accouplèrent dans le galetas qui servait de logement à son amie.

Velléda avait cru reconnaître en Tanya les parfums de Xénia, mais malgré la ressemblance physique entre les deux femmes, elle dut admettre qu'elle s'était trompée. Il y avait d'un côté la gravité sombre de la paysanne gauloise, son innocence limpide et son acceptation du destin, et l'autre la frivolité de la Babylonienne, si fière de ses bijoux et de son tatouage, et dont le corps souple ondulait comme celui d'un serpent en train d'entourer sa proie. L'étreinte fut douce mais rapide. L'éclair de joie que Velléda espérait de ne produisit pas.

Alors que l'aurore commençait à éteindre les premières étoiles, les deux femmes épuisées s'endormirent dans les bras l'une de l'autre.

L'embrasement de haine

Lorsque Velléda s'éveilla, Tanya avait disparu. Des soldats en armes l'attendaient à la sortie. Ils étaient nombreux et menaçants quand ils l'empoignèrent, mais elle ne leur opposa aucune résistance et se laissa couvrir de lourdes entraves de métal qui comprimaient ses bras le long du corps. Les fers qu'ils lui passèrent aux chevilles étaient reliés par une chaîne épaisse et courte qui ne lui permettait de marcher que difficilement, à petits pas. Ils l'emmenèrent ainsi dans la citadelle, et elle gravit péniblement les marches de pierre sous les regards de passants amusés par sa démarche contrainte. Mais dès qu'elle relevait la tête et les regardait, altière malgré ses liens, tous fuyaient par crainte de quelque malédiction prononcée par une détenue possiblement innocente.

Elle fut présentée au général Holopherne qui lui reprocha de ne pas lui avoir reversé l'argent de sa prostitution. Pour la punir, il la flagella dans une cave de sa demeure, à demi nue, suspendue au plafond par les poignets.

Une fois qu'elle eut le dos strié de zébrures sanglantes, il finit de la déshabiller et abusa sexuellement d'elle sans dire un mot, alors que ses liens serrés aux poignets l'empêchaient de se débattre. Elle entendit derrière elle le souffle de son bourreau s'accélérer tandis qu'il poussait des grognements d'animal sauvage. Elle fut alors tentée de fuir par l'imagination afin de permettre au moins à sa conscience d'échapper au viol, puisque son corps prisonnier ne pouvait s'y dérober. Mais même cela, elle ne put y parvenir, comme retenue par une puissance plus obscure encore que cette

cave et qui l'agrippait mentalement pour la forcer à percevoir les moindres détails de ses tourments.

L'homme fut impressionné par la résistance dont Velléda faisait preuve : il n'entendit aucun sanglot ni gémissement. Elle serrait seulement les poings, muette de rage devant l'ignominie du traitement qu'elle subissait.

D'une manière étrange, alors que la pièce était fermée, un corbeau surgi de nulle part se posa sur les cheveux blonds de la suppliciée qui, inspirée par cette présence inattendue, murmura dans un état second :

> « Je te maudis trois fois, général Holopherne ;
> Une première fois pour ces coups de fouet
> Dont mon corps douloureux est déjà tatoué,
> Mais je ne serai pas celle qui se prosterne.
>
> Je te condamne aussi pour ce qui me consterne :
> Mon corps brisé de femme au destin bafoué.
> Mais regarde mes mains et vois mon pied troué :
> La cruauté toujours sur les esprits gouverne.
>
> Je te voue de la sorte à une étrange mort
> Car tu ne seras pas constamment le plus fort :
> Une autre femme aura le trophée de ta tête !
>
> Mon cœur est ravagé par la haine au venin
> Qui me torture plus que le cuir qui me fouette,
> Mais je serai vengée par un bras féminin. »

Ce qu'il entendit le mit dans une fureur telle que même les rudes soldats, qui assistaient à la scène, prirent peur. C'était comme si ses yeux avaient pris feu, et ses mains tremblaient. Il s'apprêtait à la fouetter à mort quand une femme entra. Celle-ci semblait dépositaire d'une telle autorité qu'à son arrivée, les gardes rectifièrent aussitôt leur position. C'était Yssana, une intendante du palais, qui exigea qu'on lui remette la prisonnière.

— Si le roi te fait demander, il n'y aucun doute : c'est qu'il te désire, admit Holopherne en serrant le poing en signe de dépit. Je ne puis que m'incliner devant l'ordre. Tu tiens donc ta vengeance, étrangère ! Nabuchodonosor accorde à celles qui lui plaisent ce qu'elles leur demandent ; et si c'est de ma tête qu'il s'agit pour satisfaire ta soif de représailles à mon encontre, tu l'obtiendras aisément.

Malgré ses blessures, Velléda fut en mesure de suivre, jusque dans un appartement du palais, l'intendante qui la soigna au moyen d'un onguent puis la laissa dormir quelques heures afin de reprendre des forces avant d'être présentée au roi. Yssana était très douce et parlait d'une voix calme du souverain que son invitée allait rencontrer. Elle se vit offrir un bain parfumé de pétales de roses dans une baignoire qui avait la forme d'un coquillage, puis elle s'endormit, pour la première fois, sur un véritable lit au matelas de plumes et aux draps de soie, presque aussi doux que la peau d'une femme.

Mais Velléda n'attachait pas d'importance au confort et ne parvint pas à s'endormir car elle pleurait continuellement. Son cœur était ravagé par la haine contre Holopherne, qui, pour elle, rassemblait en lui toute la noirceur de l'humanité. Elle avait compris que Tanya l'avait trahie en la dénonçant, sans doute moins par appât du gain que victime d'un odieux chantage de la part de leur souteneur. D'ailleurs, quand elle se trouvait dans la sinistre cave, elle avait aperçu au majeur de son bourreau la bague d'obsidienne, signe que le meurtre dont elle avait été témoin la veille était commandité par lui. Tout en elle s'embrasait de fureur. Jamais, même contre les villageois bourreaux de Xénia, elle n'avait éprouvé une colère si vive.

Au réveil, on lui servit un petit déjeuner de fruits frais puis, quand vint le soir, elle fut épilée, parfumée, élégamment habillée d'une longue et légère robe de soie noire, un vêtement sophistiqué qu'elle n'aurait pu enfiler seule, mais Yssana l'aida.

Après avoir franchi seule deux lourdes portes à battants ouvertes par des huissiers en livrée, Velléda s'avança vers le roi Nabuchodonosor II qui l'attendait, assis sur son trône. Ils n'étaient qu'eux deux, l'ensemble des courtisans ayant été éloignés pour l'occasion.

Sur le trône d'un roi

Contrairement aux usages, elle ne s'inclina pas, ni ne baissa les yeux. Le monarque n'en fut pas surpris. Au contraire, il descendit de son trône et pria son invitée de s'asseoir à sa place, ce qu'elle accepta. Il se mit à genoux et baisa humblement les pieds troués.

— Tu n'es pas comme les autres femmes, dit-il. Je sens en toi une force qui me dépasse. Devant toi, je ne suis plus digne de régner sur ce peuple. D'ailleurs, si d'aventure quelqu'un me surprenait ainsi, à genoux devant une étrangère, mon autorité en serait compromise.

Une araignée s'avança avec rapidité, puis s'arrêta juste aux pieds de Velléda. Elle avait le diamètre d'une assiette et la couleur du sable, avec des pattes épaisses. Une bête que l'on trouvait habituellement dans les déserts, cachée entre les rochers ; mais celle-ci s'était égarée dans ce palais. Les yeux un instant écarquillés, le roi eut un léger mouvement de recul.

— Veux-tu que je la tue ?

— Non, dit-elle en attrapant adroitement l'arachnide par son abdomen, d'une main vive comme l'éclair, en prenant garde à tenir ses doigts loin des dangereuses chélicères dispensatrices de venin avant de la jeter par la fenêtre ouverte. Cette bestiole aura sa chance dehors. J'ai vu assez de morts pour aujourd'hui, beaucoup trop, jusqu'à la nausée : cela me suffit, assez de sang ! Par contre, je voudrais bien que tu me débarrasses d'Holopherne. Je t'en prie. De n'importe quelle façon, pourvu qu'il disparaisse.

— Il est mon meilleur général. Un homme impitoyable, certes, comme le sont toujours les bons soldats. Impitoyable comme l'aurait été cette bête si elle avait pu te mordre. Mais toi ! Qui es-tu donc, Velléda ? Pythonisse, sybille, prophétesse, demi-déesse venue du Septentrion égarée parmi les mortels ? En général, les femmes ont une peur bleue de ces araignées si rapides et silencieuses qui se faufilent dans l'ombre des maisons.

— Tu as fait ton possible pour me dissimuler ta peur, ou bien ton dégoût, ou les deux en même temps, pour cet animal qui n'a pourtant fait de mal à personne. Tu me fais rire, puissant souverain au masque de grandeur ! Mais en vérité, sais-tu pourquoi tu crains les araignées ? Je vais te le dire : parce que leur toile si fine te rappelle le voile d'illusion qui recouvre ta vie et ton pouvoir. Tout ce que j'ai vu ici est dérisoire ! Demain tombera en poussières ta gloire d'aujourd'hui, dont il ne restera que des ruines sur lesquelles devront survivre tes descendants.

— Dans tout homme, il y a une part féminine, admit-il un peu vexé d'avoir laissé transparaître sa peur instinctive de l'araignée, et déstabilisé par ces propos. Mais tu as raison : je ne mérite plus d'être roi. Plus d'un complote contre moi dans l'ombre de ce palais, et je suis déjà un vieil homme que guette la maladie. Je crains fort que mon fils aîné, Amel-Marduk, qui est destiné à me succéder, manque de poigne face à cette cité si facile à séduire par de belles paroles et cet empire trop grand pour être gouvernable, pendant que dans l'ombre, tapi comme l'était cette araignée, mon gendre Nériglissar n'attend que le moment favorable pour renverser notre dynastie et prendre le pouvoir.

Il fit une pause afin de boire quelques gorgées d'une coupe d'un vin sirupeux que Velléda partagea avec lui. Il lui présenta aussi un somptueux plateau de fruits de mer, avec des huîtres à profusion qu'il appréciait pour leur ressemblance avec la vulve, humides et salées à l'image du sexe féminin, et tout comme cette fleur délicate, frémissantes au premier contact de la langue. Ce mets constituait

un luxe inouï car il nécessitait une organisation sans faille afin de garantir la fraîcheur des coquillages ; il était réservé au monarque et à ses charmantes invitées.

— Tu devrais régner à ma place sur ce peuple turbulent assoiffé d'or et de luxure, reprit-il. Toi seule possèdes la sagesse nécessaire pour cela. Quoi qu'il en soit, sois sans crainte : je ferai en sorte qu'Holopherne soit tué à la guerre : je vais l'envoyer combattre un ennemi contre lequel je crois bien qu'il perdra la vie. Un petit peuple, du moins numériquement, mais qui, d'une manière bizarre, adore un dieu unique qui lui a permis de faire des choses extraordinaires comme de traverser la mer à pied sec et faire tomber une nuée de sauterelles sur les récoltes de son ennemi. J'ai lu des textes qui parlaient de cela et m'ont laissé fasciné. Holopherne périra contre eux, mais je serai finalement vainqueur : je détruirai tout par le feu et l'épée, y compris leur dieu et leur foi qui me font ombrage, et j'appellerai cela la paix.

— Que veux-tu en échange ?

— Que tu deviennes ma femme. Épouse-moi, Velléda, ma chérie, mon amour ! Tu vivras près de moi dans le luxe et le confort, sans avoir de souci à te faire. Je te chérirai sans fin et couvrirai ton corps de merveilles étincelantes, des bijoux extraordinaires que seuls savent forger mes plus talentueux joaillers ; parée de la sorte, tu seras l'égale de nos dieux, et même plus glorieuse encore, vénérée à genoux par chacune et chacun, moi y compris, comme je le fais à présent !

— Comment ton peuple prendra-t-il ce mariage ? Je ne suis qu'une vagabonde, une étrangère, et les mœurs et les dieux sanguinaires de cette cité me font frémir ! Et puis, tu sais bien que je suis une prostituée. Le pouvoir n'est pas pour moi, car sache que j'en ai peur, bien plus que des araignées. Prends mon corps autant qu'il te plaira, mais je ne peux pas t'offrir l'amour que je ne ressens pas pour toi, et je ne veux pas faire semblant. Tu verras, je suis très douce.

— Je t'en supplie ! Aime-moi avec tendresse ou bien avec effroi, comme il te plaira, mais aime-moi ! C'est pour la reine Amytis que j'ai fait construire ces merveilleux jardins suspendus qui répandent à longueur d'été leur fraîcheur sur ce palais. Dès aujourd'hui si tu le veux, je la répudierai, et pour toi seule j'en bâtirai d'encore plus grands, d'encore plus beaux, d'encore plus parfumés ! Si tu l'ordonnes, il te suffit d'un mot : j'interdirai les sacrifices à Moloch et je ferai trancher sous tes yeux la tête des prêtres de son temple, jusqu'au dernier, jusqu'au plus fidèle d'entre eux. Ou bien je ferai brûler notre statue sacrée en même temps que ses servants, et il ne restera rien de ce culte inhumain qui dévore les trop nombreux enfants de Babylone. Mon peuple tout entier sera soumis à la seule loi, et il adorera les dieux que tu lui imposeras, même les plus bizarres ! Toute ma cour sera à genoux devant toi pour te vénérer.

Il parlait en pleurant et en bécotant les pieds de Velléda, et elle vit que ses larmes étaient sincères.

— Puisque tu sembles aimer aussi les femmes, dit-il encore, tu auras à ta disposition les plus belles hétaïres de mon palais. Leur douceur est infinie, leur corps possède des grâces et des parfums incomparables, et leur seule présence suffit à rendre fou quiconque les regarde ; c'est pourquoi j'ai fait de leurs serviteurs des eunuques. Et si les hommes t'attirent aussi, tu auras pour toi seule mes esclaves du Nord dont les muscles saillants, huilés d'argan et oins de musc de cerf te raviront sur ta couche jusqu'à n'en plus finir, nuit et jour si tu le veux. Et si cela ne te suffit pas, j'en ferai venir d'autres du fin fond de mon empire, voire de plus loin encore, de l'Orient, de Perse, d'Inde et jusqu'à Cipango dont les mystères te troubleront. Je n'exige même pas de toi que tu sois fidèle, et ce soir je ne suis plus roi, mais le dernier des mendiants, un mendiant d'amour !

Ses yeux hallucinés la dévoraient du regard. Il poursuivit :

« Je ferai transpercer tes beaux seins de joyaux
Étincelants au point que le soleil lui-même

Pâlira ses rayons sous le pouvoir suprême
Des bijoux ruisselants pour tes charmes royaux.

Tu es belle déjà et je veux t'embellir
Pour que tu sois encore plus couverte de charmes.
Les femmes ont ce pouvoir : terribles sont leurs armes
Dont succombe mon cœur qui va pour toi faiblir.

Je possède en mes coffres un trésor fantastique,
Fruit de guerres et combats de sang, de politique,
Dont le seul but pour moi reste d'orner ton corps.

Car je ferai de toi la déesse vivante,
Adulée comme telle et recouverte d'or ;
Tu garderas de moi l'adoration fervente. »

À genoux, tout en parlant, Nabuchodonosor embrassait les jambes de Velléda, doucement, des chevilles jusqu'aux cuisses. Il tremblait. Par moments, il rampait et ressemblait, d'une manière un peu ridicule, à un serpent se lovant aux pieds d'une femme, se voulant fascinateur mais lui-même fasciné par la beauté féminine, subjugué par ce regard duquel il ne pouvait pas se détacher. Mais elle ne le regardait pas, non qu'elle fût indifférente aux sentiments du roi, mais elle ne voulait rien faire pour lui laisser croire qu'elle était attirée par lui. Elle ne le trouvait pas repoussant non plus et appréciait même son odeur masculine, mais elle craignait de briser le cœur d'un homme dont elle avait absolument besoin pour assouvir son désir de vengeance. Constatant qu'elle refusait de lui octroyer son regard ne serait-ce qu'un instant, Nabuchodonosor se concentra de nouveau sur les pieds et bécota les orteils avec dévotion, un à un, s'estimant déjà heureux qu'elle lui permît cela sans protester.

Pendant ce temps elle se regardait dans la psyché qui se trouvait près du trône, et découvrit que ses yeux étaient devenus orange comme ceux des harpies qu'elle avait combattues dans le désert. Alors elle sut que son cœur était profondément imbibé du poison

qui ravage les humains, la haine, et qu'elle était contaminée par cette ville qui rend fou. Elle savait qu'elle seule voyait ses propres yeux de cette manière. Elle frissonna et pleura silencieusement. En se relevant, le roi vit une larme couler sur la joue de son aimée et ne sut que dire. Il crut qu'elle était amoureuse de lui et en fut tout joyeux. Il demanda :

— Toi qui sais tant de choses, d'après ce que l'on m'a raconté car une légende venue du fond des temps court à ton sujet, tu dois savoir cela : la Terre est-elle suffisamment ronde pour qu'on puisse en faire le tour à pied ?

— On pourrait en faire le tour, moyennant quatre-vingt mille pas, s'il n'y avait de si vastes océans qu'aucun chemin ne permettrait de s'y frayer un passage. Avec un bateau, si l'on sait s'orienter, c'est possible. Mais il faudrait affronter des tempêtes d'une violence dont tu n'as pas idée, de sorte que le voyage serait terriblement dangereux.

— Cela ne me fait pas peur. Je voudrais m'embarquer avec toi, juste nous deux, tout abandonner derrière moi : ce trône, cet empire dont la construction a été entamée par mon père Nabopolassar et poursuivie par moi, bâti sur la poussière et le sang, pour affronter ensemble les tempêtes effroyables que tu dis et découvrir des terres nouvelles, inexplorées, afin de nous y aimer, combattre des monstres marins et mordre à pleines dents dans des fruits inconnus.

— Seulement, je ne veux pas faire ce voyage avec toi. Mais toi, si tu m'aimes, me donnerais-tu ce bateau pour que je parte seule à la rencontre de ces territoires inconnus afin de poursuivre ma quête ?

Pour la première fois de sa vie, le grand monarque abaissa son regard dans la défaite, atrocement déçu. Ce fut comme si elle avait planté un poignard dans sa poitrine. Comprenant que rien ne serait jamais possible avec cette femme, il dit d'une voix lasse, tout doucement, « oui ». Même les puissants peuvent avoir le cœur brisé.

Alors qu'il se tenait toujours à genoux, Nabuchodonosor releva un pan de la robe légère et sa bouche progressa lentement le long des cuisses jusqu'à la vulve entrouverte. Il emplit ses poumons et fut stupéfait par ces parfums féminins intimes ; il en devint fou de désir et ne retrouva plus jamais sa raison. La langue balaya méthodiquement le sexe en chaque endroit puis se focalisa sur le monticule érigé tandis qu'il écartait les grandes lèvres à deux doigts, autour du fourreau. Elle tressaillit, surprise par tant d'adresse de la part d'un homme dans la stimulation, puis se cambra en se mordant la main car elle ne voulait pas attirer l'attention en criant. Elle hésita un instant, puis accepta de lui offrir son corps, se positionnant au mieux pour lui faciliter l'accès à ses charmes.

Le roi saisit la croupe à deux mains comme un calice qu'il buvait, animé par une soif intense pour les sucs salés de la volupté féminine. Il lui sembla qu'il se désaltérait pour la première fois, que les dieux lui laissaient enfin accéder au nectar suprême qui rend immortel, et qu'aucune boisson terrestre ne lui serait plus jamais digne d'être bue après avoir connu cela. Elle gémit, refusa de s'abandonner, tenta de résister aux vagues de plaisir afin de rester lucide mais n'y parvint pas ; puis, vaincue, elle se laissa emporter par le déferlement de sa jouissance. Des souvenirs défilèrent devant ses yeux fermés : elle revit les harpies aux yeux orange et ne put se défaire de cette image.

Puis ils eurent dans un silence lourd une étreinte qui dura jusqu'à l'aube. Infatigable, il fut pris d'une puissante fureur érotique à la hauteur de sa déception de n'être pas parvenu à conquérir le cœur de la belle Velléda qu'il n'eut de cesse de prendre dans toutes les positions imaginables, sans jamais trouver l'apaisement. Elle découvrit à quel point l'exercice du pouvoir stimule la libido des hommes. Une fois qu'il eût ôté ses vêtements royaux, elle vit qu'il avait, sous un pubis épilé avec soin, les génitoires embijoutées d'anneaux d'or, dont deux petits traversant chacune de ses bourses, reliés par une chaînette, et un autre, plus grand, perforant la

verge à la base du gland et ressortant par l'urètre[2]. L'orgueil des métaux précieux magnifiait le long sexe dressé indiquant résolument minuit, et humide de rosée. Ces joyaux lourds tintaient à chacun de ses mouvements sous la lueur des nombreux candélabres qui entouraient le couple.

Dans la chaleur des nuits de Babylone, on l'entendit de loin feuler comme un chat, en même temps étourdi de volupté et désespéré dans son cœur, et tous les fastes et toutes les dorures de sa cour royale lui parurent soudain à leur juste valeur, c'est-à-dire insignifiants devant les charmes de celle, la seule, qu'il ne pouvait pas garder.

Au matin, afin de se forcer à penser à autre chose qu'à son amour déçu, le roi fit rassembler son armée afin de partir en guerre contre les Israélites coupables d'avoir refusé de s'allier à lui lors d'un précédent conflit. Holopherne fut convoqué d'urgence au palais pour recevoir ses ordres et prit sans délai la tête des colonnes de soldats. Au cours de ce conflit, il mourut décapité sous les murs de Bethalie assiégée, sous sa tente et avec son propre sabre, des mains d'une jeune et pieuse veuve aux charmes fascinants nommée Judith, décidée à prendre tous les risques afin de sauver son peuple du pillage et de l'esclavage. Après la mort de son général dont la tête fut exhibée à l'extrémité d'une lance en haut des murailles de la ville, l'armée babylonienne fut mise en déroute, et peu d'hommes de ce camp survécurent au désastre[3].

2. De nos jours, on appelle cela un piercing de type « Prince Albert » (bien que l'époux de la reine Victoria n'ait rien eu à voir avec cette pratique).

3. Cette histoire se trouve relatée dans l'Ancien Testament, le livre le Judith :

Judith, la jeune veuve, a brandi triomphante
La tête d'Holopherne : elle a vaincu ainsi
Celui que son regard dans la nuit séduisit ;
Il avait vu en elle une proie succulente.

Voici que se finit la carrière violente
Du fougueux général livré à la merci

Derrière une fenêtre de sa chambre royale, en regardant s'éloigner son armée dans un nuage de poussière sous un soleil implacable, Nabuchodonosor pleurait amèrement, en se mordant le poing fermé, de son désir frustré d'étreindre encore la belle Velléda. Dans sa langueur d'aimer, les ors de son palais, le luxe de ses jardins suspendus comme les charmes de ses nombreuses courtisanes, expertes en séduction et surchargées de maquillage, lui parurent dérisoires. En s'avisant qu'il ne reverrait jamais celle au regard de feu, il fut soudain pris d'une rage extrême qu'il tourna contre lui-même en arrachant d'un seul coup les bijoux qui ornaient son sexe, lequel se mit à saigner abondamment d'une hémorragie aggravée par l'érection maximale qui le tenait lorsqu'il pensait à elle, c'est à dire constamment. Juste avant de le quitter, après avoir récupéré son manteau de loup, elle s'était retournée une dernière fois vers lui pour lui dire :

— Adieu, grand roi : nous ne nous verrons plus. Je te remercie pour ce somptueux bateau, mais je ne serai jamais ta reine. Tu es un enfant gâté qui pleures de ne pouvoir étreindre la seule femme qui se refuse à toi, car je suis le seul désir que tu ne puisses pas satisfaire. Même si je t'avais accordé ma présence, tu te serais lassé de moi. De la sorte, tu ne peux pas être heureux.

Il avait alors eu la tentation de la garder comme prisonnière, pour lui seul, afin d'abuser d'elle aussi longtemps qu'il lui plairait. Mais alors, une fois qu'elle serait enchaînée, comment croiser son

---

D'une femme aux yeux noirs qu'un destin conduisit
À décapiter l'homme enivré sous sa tente.

Ses parfums féminins ont fait battre le cœur
Du guerrier qu'on croyait certainement vainqueur,
Si faible, cependant, devant la grâce exquise !

On a vu abattu le prestige brutal
De celui qui croyait une belle conquise,
Leurre de ses pulsions qui s'avéra fatal.

regard de feu au plus fort de l'étreinte ? Car en supplément à l'amour, elle exerçait sur lui la fascination d'une serpente, une crainte obscure, celle de croiser sa propre âme dans le miroir de ces yeux clairs qui comprenaient tout immédiatement, plus aiguisés que la lame du glaive le mieux affûté. Oui, elle avait raison ; il était obligé d'admettre ce qu'il savait depuis longtemps : il était un enfant gâté pour qui tout désir, à peine formulé, était aussitôt accordé, et sous l'effet de ce lent poison de la facilité, son cœur s'était desséché. Dans sa vie, elle fut la seule femme qu'il n'avait pas regardée comme un bel objet de séduction et de plaisir.

Les images des joies érotiques qu'il avait eues avec Velléda envahissaient son esprit sans rémission. Il revivait ce scénario sans fin, une histoire qui démarrait l'instant où il l'avait découverte par hasard en se promenant la nuit parmi la foule des bas quartiers où régnait la prostitution, ce qu'il faisait souvent, car ce spectacle le distrayait. Négligeant la protection de sa garde personnelle, il se cachait toujours sous une grande cape sombre pour ne pas être reconnu. Aussitôt qu'il avait croisé la belle prophétesse, il fut séduit par cette femme qui ne ressemblait à aucune autre et, tombant sous le charme, il l'avait suivie discrètement, sans être remarqué, l'espionnant dans ses étreintes avec l'un de ses officiers et avec Tanya, puis avait laissé Holopherne procéder à son arrestation.

S'emportant contre le destin qui le privait de cette femme, rendu plus furieux encore par la douleur et l'ivresse de son vin, Nabuchodonosor déchira ses vêtements et se dévêtit complètement. Il lança par la fenêtre de toutes ses forces les bijoux dont il était auparavant si fier. Les anneaux et la chaînette sanguinolents, après une longue trajectoire parabolique au cours de laquelle l'or pur scintilla une dernière fois au soleil matinal, plongèrent dans l'Euphrate, se mêlant au limon du fleuve. Il s'écoulera plusieurs siècles avant qu'un pêcheur les remonte par hasard dans ses filets. Puis il s'allongea au milieu sur son lit immense et contempla ses plaies

génitales par lesquelles se vidait lentement son sang, car l'alcool fluidifiait sa sève vitale qui s'échappait de lui, inexorablement.

Une heure plus tard, il s'endormit définitivement, le sourire aux lèvres, car dans son agonie il revivait encore et encore chaque instant de sa rencontre avec Velléda. Une servante qui venait comme habituellement faire le ménage le découvrit sans vie, baignant dans son sang, les yeux restés ouverts, pétillants de joie, comme pour fixer une chose merveilleuse.

Le trône revint à son fils Amel-Marduk, qui ne régna que deux ans avant d'être renversé par le perfide Nériglissar.

Périple océanique

Le lendemain de sa rencontre avec Nabuchodonosor, Velléda avait obtenu le bateau qu'elle demandait, une petite mais solide embarcation munie d'une unique voile triangulaire, et plusieurs mois de vivres pour une personne.

Elle prit possession des cadeaux que le roi, dans son amour à sens unique, lui avait préparés : non seulement ce bateau fabriqué par un artisan de renom, sortant à peine de l'atelier et que le monarque destinait initialement à son usage personnel, mais aussi, dans la cale, posés parmi les provisions et la réserve d'eau douce, un

glaive magnifique, un arc et des flèches réunies dans un carquois de bronze sculpté, sans doute dans le but, pensa-t-elle, de se défendre des attaques de pirates. Elle demanda au capitaine du port de remercier vivement le roi pour tous ces luxueux présents.

Refusant l'assistance de tout équipage, elle embarqua seule et quitta Babylone en glissant dans le soir sur l'Euphrate, accompagnée par les acclamations provenant du temple de Moloch où se déroulait un nouvel holocauste humain ; cependant cette clameur s'étouffait progressivement à mesure qu'elle s'éloignait, avant de rejoindre la mer quelques jours plus tard. Elle fut soulagée de quitter cette ville maudite où son cœur s'était égaré dans la haine contre un homme, et comprit enfin que par sa faute, bien d'autres, des innocents arrachés à leurs proches, enrôlés de force ou par la séduction fallacieuse des armes, mourraient dans les combats à venir.

Solitaire au milieu des eaux, elle eut le temps de méditer sur la fragilité de son cœur qu'elle avait imprudemment cru hors de portée du mal. Il lui fallut affronter sa faiblesse lors de cruelles introspections, ce qu'elle fit inlassablement, nuit après nuit, connectée au mystère des étoiles. Par un matin clair, elle vit à nouveau son reflet à la surface de l'eau et constata que ses yeux avaient perdu la teinte orangée causée par le mal qui avait ravagé son cœur. Elle fut alors apaisée.

Alors qu'elle était éloignée de toute terre, elle constata que les nausées qu'elle ressentait n'étaient pas seulement dues au mal de mer, car qu'elle n'avait plus ses règles ; puis son ventre commença à s'arrondir alors qu'elle venait de franchir l'équateur.

Elle navigua plusieurs mois sans rencontrer personne, sinon quelques pêcheurs ou marchands qui la saluaient au loin de grands gestes de leurs bras, et auxquels elle répondait de la même manière. Au large de Madagascar, elle fut poursuivie par des pirates qu'elle parvint à distancer en manœuvrant son bateau mieux qu'eux. Elle contourna le continent africain par le sud, affrontant les tempêtes

qu'elle avait annoncées. Aucun homme de son époque n'aurait pu triompher des éléments déchaînés comme des immensités océaniques, seul, sans boussole et avec une embarcation aussi frêle, mais elle possédait en elle à la fois une force physique et une science mystérieuse qui lui permirent cet exploit.

Elle accoucha par une nuit de tempête, secouée en tous sens, alors qu'elle avait été obligée d'affaler la voile pour ne pas chavirer. Et alors que le vent rugissait à ses oreilles et que la pluie l'arrosait par trombes, elle coupa le cordon ombilical avec le glaive que lui avait donné Nabuchodonosor. La Croix du Sud semblait contempler l'enfant, et lorsque celui-ci poussa son premier cri, le grain s'éloignait et l'aurore embrasait l'immensité océanique. C'était une fille aux grands yeux gris d'une pâleur de Lune que Velléda, pour cette raison, l'appela Nanna, en lui murmurant son prénom tout en la portant jusqu'à son sein, en se demandant quel pourrait être le destin de l'enfant d'un roi et d'une prophétesse née en marge du monde.

Au matin, épuisée par sa nuit de travail solitaire, elle accosta sur un rivage qui lui parut accueillant et décida de s'offrir une pause dans son voyage afin de reprendre des forces. Il s'agissait de la Terre de Feu que l'été austral recouvrait d'une prairie d'un vert profond qui était inconnu des contrées méditerranéennes d'où venait Velléda.

Un groupe de femmes l'attendaient sur la plage. Il n'y avait pas d'hommes dans cette petite communauté d'Amazones qui vivait en autarcie complète, sinon, de temps à autre, quelques voyageurs égarés qui ne restaient que peu de temps avant de repartir après avoir fécondé leurs hôtesses. Velléda fut bien accueillie et prit toute sa part aux travaux des champs, suant comme les autres pour que la récolte soit belle, avant le repas pris en commun et la veillée autour d'un feu sous les étoiles. Pour l'occasion, elle se fabriqua un instrument à cordes dont elle jouait en chantant des poèmes et des histoires du monde qui était de l'autre côté des eaux. Elle

chantait inlassablement, parfois toute la nuit, sans s'arrêter, dans une langue que les Amazones comprenaient. Chacune l'écoutait et pleurait avec elle des misères humaines, et riait aussi des travers de leurs semblables.

Quand les Amazones découvrirent le glaive et l'arc que Velléda transportait dans son bateau, elles en furent contrariées car aucune arme ni aucune sorte d'instrument de violence n'étaient tolérés dans leur communauté. Ensemble, elles gravirent une falaise au bord de l'océan pour y jeter les objets proscrits, fracassés sur les rochers, engloutis par les flots. Ainsi remplies de leur sagesse millénaire qu'elles se transmettaient de mère en fille, ces femmes ne tuaient jamais ni humain ni animal, se contentant des produits végétaux que la nature leur prodiguait. Les conflits se réglaient toujours par le dialogue et l'arbitrage de personnes impartiales.

Velléda resta une année entière parmi les Amazones, un an d'insouciance et de bonheur sans nuage, même lorsqu'il fallut enterrer certaines d'entre elles au cœur de l'hiver, lorsque la prairie se recouvrait d'un voile blanc et qu'elle grelottait sous son manteau de loup, les pieds nus dans la neige, en allant ramasser du bois. Les Amazones partageaient tout ce qu'elles possédaient et s'aimaient en ignorant la cupidité des hommes. Certains parmi ceux ayant approché ce peuple, par jalousie inventèrent une légende qui prétendait ces femmes d'une violence encore supérieure à la leur, et cette aberration court toujours.

Elles partageaient le goût de l'effort en commun ; leurs joies comme leurs fêtes étaient simples, mais n'oubliaient personne. Elles haïssaient le mensonge, l'égoïsme et la frivolité. Elles parlaient peu, et lorsqu'elles le faisaient, c'était afin d'exprimer sincèrement ce que disait leur cœur, jamais pour se mettre en valeur ou pour prendre un ascendant sur les autres. Celles qui, dans un moment de faiblesse, s'adonnaient à ces travers sous le regard des autres en éprouvaient une telle honte qu'elles ne recommençaient jamais. Telle était la société des Amazones, dont la vie n'était pourtant

pas toujours facile en cette extrémité sud du continent américain particulièrement exposée aux intempéries océaniques.

La petite Nanna était choyée par le peuple tout entier des Amazones qu'extasiait son fascinant regard de Lune et ses progrès rapides. Elle fut élevée par la communauté toute entière, comme l'ensemble des enfants. Vers l'âge de quinze ans, les garçons étaient invités à partir par petits groupes découvrir d'autres horizons, forts de l'éducation complète qu'ils avaient reçue et qui les rendait aptes à affronter cet exil, tandis que les filles prenaient de plus en plus de responsabilités, à la mesure de leurs talents, dans un domaine qu'elles choisissaient librement.

Au printemps, Velléda n'aimait rien tant que courir sur la falaise aux premiers rayons de l'aurore, alors que ses compagnes dormaient encore, à perdre haleine, les pieds nus sur la rosée fraîche, puis se rouler dans l'herbe, se relever et ainsi de suite, avec pour compagnon l'océan à perte de vue, encore gris des cendres de la nuit finissante, mais changeant de couleur à chaque minute. Parfois passait au loin un groupe de baleines qu'elle saluait, auxquelles elle demandait si leur route maritime était belle ; elles lui répondaient en lui souhaitant également une bonne journée. Alors Velléda savait que le jour commençant serait un jour de joie et que le travail des champs jusqu'au soleil couchant lui serait léger en compagnie de ses sœurs d'adoption. Elle avait l'habitude de méditer juste avant d'aller les rejoindre.

Un matin, une jeune fille de vingt ans nommée Sîn la trouva là, légèrement au-dessus du sol, et lui demanda de lui apprendre à méditer. Elle était forgeronne, et son atelier se situait au centre du village. Sa force impressionnante lui permettait de frapper au marteau, à longueur de journée, des morceaux de fer portés au rouge qu'elle tenait de l'autre main avec une pince, inlassablement, pour fabriquer avec adresse les outils dont les cultivatrices avaient besoin. On la voyait toujours de bonne humeur et elle aimait beaucoup rire et chanter, mais n'en possédait pas moins une intériorité

qui la poussait à rechercher des expériences mystiques. Elle avait deviné que Velléda en savait bien plus que les autres dans ce domaine, aussi recherchait-elle sa compagnie. Elles se tinrent la main dans le vent matinal et Sîn prit conscience de sa respiration, des battements de son cœur, de la Terre sous elle et du ciel au-dessus, et ensuite de l'interconnexion universelle de tout avec tout, et de bien d'autres choses encore que Velléda lui expliqua patiemment et qu'elle entendit résonner en elle dans sa langue maternelle.

Elles se retrouvèrent au même endroit plusieurs jours de rang, et Sîn, aidée par son amie, progressa rapidement dans sa manière d'approfondir sa relation avec le monde. Un matin, elles s'accouplèrent ; cela vint naturellement, sans un mot de l'une ou de l'autre, parce que le désir s'exprimait par le regard et non pas la voix, par le tendre toucher et non pas la parole, par la posture du corps et non pas les mots. Nues sur le bord de la falaise, en se roulant dans l'herbe et les coquelicots, l'une comme l'autre avait l'impression de voler ; peut-être était-ce réel alors que la peau était soudée contre la peau, tétons contre tétons, sexe contre sexe. Mais elles n'auraient pas pu s'en rendre compte car le ciel et l'océan et la terre avaient disparus pour elles, car plus rien n'existait pour chacune que son aimée aux baisers de feu et au ventre blanc d'hirondelle.

À compter de ce matin-là, elles ne se quittèrent plus. Velléda déménagea afin de partager, avec la petite Nanna, la chambre de Sîn dont le cœur était chaque jour plus brûlant encore d'amour et de désir, jusqu'à en allumer un brasier permanent dans ses yeux. La jeune forgeronne fut une seconde maman pour l'enfant, comme si celui-ci était issu de sa propre chair, veilla sur ses nuits et sur ses fièvres. Elle lui offrit, pour son premier anniversaire, un médaillon d'airain qu'elle avait forgé en secret dans son atelier, mêlant le cuivre et l'étain en forme de boule creuse afin de donner au bijou une sonorité joyeuse destinée à apporter à Nanna la paix et la joie durant toute son existence. Velléda fut très touchée par ce cadeau

mais, d'une manière qui surprit son aimée, dut ensuite aller se cacher pour pleurer.

C'était dans les jours précédant ceux où l'été, de retour, embrasait l'horizon et annonçait la moisson. Debout au crépuscule sur le bord de la falaise occidentale, Velléda contemplait l'océan sous lequel le soleil disparaissait peu à peu. En bas, sur la plage, son bateau reposait en cale sèche, hissé péniblement un an plus tôt avec l'aide de ses compagnes afin de le protéger des terribles tempêtes hivernales qui sévissaient dans la région. Son cœur était transpercé de mélancolie et de doutes car elle sentait que la route l'appelait à nouveau d'une manière irrésistible, et pourtant elle était pleinement heureuse sur cette terre loin des hommes, auprès de sa fille et de sa compagne.

Elle savait qu'elle pourrait demeurer là presque éternellement, sans vieillir ou si peu alors que les milliers d'années glisseraient sur elle, en souriant à ses sœurs, en regardant s'écouler les saisons dans la paix, en regardant grandir puis vieillir son enfant, et blanchir les cheveux de son aimée. La terre des Amazones était son paradis, et jamais elle n'eut à affronter d'épreuve plus grande que celle d'avoir à le quitter. Mais elle savait ce mal nécessaire car son cœur le lui murmurait en permanence et elle ne parvenait pas à faire taire cette petite voix, même durant ses fougueuses étreintes avec Sîn.

Une nuée de corbeaux vint tournoyer au-dessus de sa tête. Elle n'avait pas encore rencontré leur silhouette obscure dans ce pays ruisselant de lait et de miel. Elle tendit son bras en avant et fut déséquilibrée, au risque de basculer dans le vide, lorsque l'un de ces oiseaux se posa sur sa main. Il lui dit :

Velléda, il est temps de reprendre ta route.
Vois que la mer est calme et le vent régulier ;
C'est l'heure de quitter ton monde familier :
L'aventure est au loin, bien que cela te coûte.

Tu as fait du chemin dans l'errance et le doute ;
Sache que ce destin à ton nom est lié.

Oui : ton nom mystérieux, que tu as oublié,
Tu le retrouveras si tu restes à l'écoute.

Ce qu'il t'est demandé : renoncer au bonheur !
Tu as su partager, c'est tout à ton honneur,
Des moments de douceur, la vie en plénitude.

Pleure si tu le veux, mais fais-leur tes adieux.
Ta générosité est aussi servitude
Dans le but d'affronter des lendemains odieux.

Velléda hocha la tête, le cœur gros de quitter celles qui l'avaient accueillie comme une sœur égarée dans des pays de violence et d'infortune. Le vent s'était levé au soir, puissant et régulier ; le moment était favorable.

Lorsque la nuit fut tout à fait installée, elle prit le petit chemin côtier qu'elle suivit à tâtons et descendit jusque sur la plage, puis hissa son embarcation dans l'océan, seule, en tirant sur la même corde que celle qui avait servi un an plus tôt. Sans aucune aide, elle espérait ne pas y parvenir, mais sa force physique l'étonna de nouveau, comme au jour de son émergence. Elle sauta à bord, déploya sa voile et partit sans un adieu : elle n'en aurait pas été capable autrement, tant l'amour qui la liait à celles qui lui avaient ouvert leurs bras l'année précédente était puissant.

Elle entendit, venu de sa mémoire, les paroles que Sîn avait prononcées trois mois plus tôt, lorsque Velléda avait évoqué la possibilité de partir :

— Pourquoi nous fuir ? Pourquoi quitter ton enfant chéri ? Ne suis-je pas capable de te donner chaque jour tout l'amour que ton cœur réclame ? Pourquoi faut-il toujours que l'horizon t'appelle et que les vents de l'aventure te murmurent à l'oreille des mots qui te séduisent ? Je t'ai observée quand tu regardais l'océan, te croyant seule, et ton regard était si clair et s'est porté si loin que j'ai compris que, quoi que je fasse, je ne pourrai pas te retenir bien longtemps. Tu n'as pas besoin de parler pour m'avouer cela : mon

intuition l'a déjà perçu. Te faut-il vraiment le pouvoir et la gloire, tout ce qu'aiment les hommes jusqu'à basculer dans leurs folies guerrières, tous ces sentiments que nous haïssons toutes, pour que tu sois satisfaite ? Ou bien est-ce la vaine recherche de ta véritable identité ? Une fois que tu auras obtenu tout ce que tu cherches, tu sentiras dans ta bouche un goût de cendre à cause de tout l'amour que tu auras perdu dans ta quête insensée. Que feras-tu ensuite ?

Finissant dans un sanglot, sa voix était chargée de colère et de tristesse mélangée.

— Rassure-toi, je ne vais pas partir tout de suite, avait répondu Velléda en prenant sa compagne dans ses bras. L'hiver n'a pas encore craché ses dernières tempêtes. Je ne te promets rien, et je n'ai pas encore pris ma décision. Profite de ma présence tant que je suis à tes côtés, vis au jour le jour, sachons apprécier notre bonheur sans penser au lendemain. Prends ma main, viens si tu veux puisqu'il est encore temps ; courons nous aimer dans la lande déserte, allons respirer ensemble les parfums du printemps qui s'approche pendant que les autres dorment encore.

En se souvenant de ces paroles alors que sa voile se gonflait et la rive s'éloignait derrière elle dans la nuit, Velléda en eut le cœur brisé, au point qu'elle vomit par-dessus le bastingage le dernier repas qu'elle avait pris parmi les Amazones.

Elle mit cap au Nord-Ouest, fixa les étoiles afin de s'orienter, et y distingua nettement les sourires de Nanna et de Sîn. Lorsque vint l'aurore, elle s'autorisa enfin à se retourner ; elle ne voyait déjà plus la terre des Amazones. Ses larmes se mêlèrent aux embruns et le navire traça son sillage vers le grand large, vers le Pacifique immense qui lui était encore inconnu.

Après quelques jours de navigation au cours desquels elle dut pêcher pour se nourrir, le vent tomba. Dans son bateau immobile, elle vint à manquer d'eau douce et fut obligée de boire son urine. Comme ce n'était pas suffisant, elle essaya de consommer de l'eau de mer, mais elle s'aperçut rapidement que cela ne faisait que la

déshydrater plus encore. Le ciel était désespérément bleu profond, sans nulle trace d'un nuage ; elle pensa à la pluie bienfaisante qui ruisselait sur elle et s'abrita sous sa voile flasque afin d'avoir un peu d'ombre.

Elle vit à l'horizon une nuée d'oiseaux noirs voler vers elle et frissonna, craignant de finir dévorée sous leur bec, car trop faible pour se défendre. C'étaient des corbeaux qui tournèrent autour de sa tête sans la toucher. L'un d'eux se posa près d'elle et dit :

Nous t'avons en chemin longuement fait escorte ;
Tu as été fermière, errante, et puis putain.
Il est temps maintenant d'activer ton destin,
Franchir de nos futurs l'impressionnante porte.

Nous t'avons préparée ; à présent tu es forte
Après avoir connu guenilles et puis satin.
Tu as su méditer du soir jusqu'au matin ;
Tu sauras affronter leur espérance morte.

Regarde devant toi, lis les regards, les cœurs
Que la folie humaine a pétris de malheurs
Afin de découvrir une issue radieuse.

Va sans te retourner malgré toutes tes peurs,
Va vers ta destinée que l'on sait prodigieuse,
Mais sache te garder des sentiments trompeurs...

À peine eût-il prononcé ce dernier mot avec sa voix suraigüe que Velléda l'attrapa par le cou, d'un bras qui fut si vif qu'il n'eut pas te temps de s'envoler. Aussitôt, elle l'ouvrit en deux avec ses dents pour étancher sa soif avec le sang épais de l'oiseau qui lui coulait le long de la gorge. Les autres s'enfuirent sans manifester de rancune à celle qui avait pris la vie de l'un des leurs. Peut-être avait-il été désigné pour cette tâche par sa communauté, condamné à subir ce sort après un jugement.

Dans la soirée, le vent se leva et la voile se gonfla de nouveau. Puis des nuages noirs recouvrirent le ciel entièrement, et la tempête

se déchaîna. Elle affala hâtivement sa voile, puis fut obligée de peser sur le gouvernail afin de ne pas chavirer sous l'effet des vagues de plus en plus menaçantes. Elle lutta toute la nuit.

À l'aurore, elle rencontra un immense tourbillon qui, sans qu'elle parvienne à l'éviter, avala sa fragile embarcation jusque dans les profondeurs océanes. Sa chute dura si longtemps qu'elle vit, au-dessus de sa tête, les constellations changer de forme – il faut des millénaires pour cela. Les mêmes images que celles du puits à l'intérieur duquel elle avait chuté dans le désert revinrent à elle, additionnées de celles de Babylone et de la Terre de Feu. Le bateau se fracassa finalement dans les remous ; Velléda perdit connaissance et crut se noyer. Finalement elle s'éveilla, flottant inerte sur le dos, et découvrit qu'elle était proche d'un rivage vers lequel elle nagea. En s'approchant, elle vit que cette terre ne ressemblait en rien à celle qu'elle venait de quitter.

Sur les ruines du monde

Lorsque Velléda émergea pour la seconde fois, elle prit pied sur une immense plage. Elle sortit de l'eau ; l'écume noire de l'océan agonisant lécha ses pieds, comme pour retenir l'ultime créature vivante qu'il avait accueillie. Le sol qu'elle foulait n'était pas du sable ni des galets, mais une épaisse couche de détritus de toutes sortes, déjections d'une société d'abondance et de gaspillage, mélange gluant et inhomogène d'emballages de plastique, de papier, de carton, de métaux oxydés aux formes bizarres, de verre brisé et de puces de silicium. Ici, point d'animal sauvage pour lui fournir un vêtement : elle dut faire sécher son manteau de loup comme elle put, avant de repartir explorer cette terre de désolation.

Politiquement, le monde avait changé tant de fois que tous les régimes imaginables avaient été explorés. L'empire romain s'était effondré autant à cause de ses excès que sous la pression des guerriers venus de l'Est. De même, d'autres civilisations lui avaient succédé, avait prospéré puis s'étaient écroulées sous leur propre entropie. Mues par d'étranges idéologies, doctrines baroques et utopies généreuses mais vite démenties par la cupidité humaine, les nations se dressaient les unes contre les autres au cours de compétitions féroces pour lesquelles des peuples entiers disparaissaient dans des génocides.

Les guerres employaient des technologies de plus en plus sophistiquées, transformant ce qui n'était au départ que combats individuels plus ou moins codifiés en tueries organisées et systématiques, optimisées pour n'épargner personne. Ici et là, des

villes et des villages avaient été pillés et brûlés, des cités avaient été rasées en un instant par des bombes atomiques, laissant les rares survivants désemparés. Un vent brûlant transportait l'odeur âcre des cendres des maisons et des corps consumés, et l'écho des cris de gens désespérés. L'humanité s'était presque complètement évanouie dans un déferlement inouï de violence au cours duquel la quasi-totalité des individus de sexe masculin, enrôlés de force sous différents uniformes, avaient été tués ou avaient étrangement disparu.

Seules avaient survécu, par miracle, quelques femmes sagement cachés au fond d'abris, accompagnées de très rares déserteurs. Les radiations issues des explosions thermonucléaires finirent par tuer celles et ceux qui se risquaient à l'extérieur, sur la surface désolée de la Terre. Pendant plusieurs années, personne ne vit la lumière du jour, et l'on ne survivait que grâce à une agriculture particulière, à la source d'énergie issue des profondeurs de la Terre. Et encore, même là, alors qu'il ne restait qu'une poignée d'hommes suffisamment jeunes pour aimer les femmes et laisser une descendance, on continua à s'entretuer de toutes les façons possibles, avec une incroyable et constante obstination, de sorte que les seuls survivants, finalement, furent de sexe féminin.

La première équipe de celles qui se hasardèrent à l'extérieur constata qu'il pleuvait, non pas l'eau fraîche et bienfaisante que Velléda avait si souvent accueillie avec délices sur son visage, mais un liquide chaud, acide et gluant qui piquait les yeux et brûlait la peau. La vagabonde, devinant que le contact avec ce fluide aurait tôt fait de lui prendre la vie, apprit à s'en protéger par des vêtements de fortune qu'elle avait fabriqués à partir de déchets. En permanence, le ciel était obscurci par une espèce de suie grise, de sorte que même en plein midi on y voyait à peine. En dépit de la faible luminosité, il faisait chaud, ce que l'humidité ambiante rendait difficile à supporter.

Son errance lui fit découvrir différentes constructions qu'elle trouva extraordinaires par leurs formes ou leurs dimensions, bien que d'une esthétique parfois déstabilisante. Elle resta bouche bée devant une statue géante, dix mètres de haut environ, surmontée d'un immense écran publicitaire qui miraculeusement fonctionnait toujours grâce à une source d'énergie nucléaire autonome. C'était un personnage animé aux cheveux blonds et aux joues roses, qui devait avoir eu un aspect sympathique à l'origine, grâce à un grand sourire de contentement et un petit ventre rond et dodu qui dépassait sous sa chemise trop courte. Mais le souffle des explosions avait ravagé le visage, arraché l'un des yeux, et imprimé au personnage une étonnante grimace qui le rendait effrayant.

Au début, Velléda crut se trouver devant un édifice religieux ou la statue d'une divinité qui, par son aspect et en particulier la forme de sa tête, lui rappelait d'une manière troublante le Moloch de Babylone ; et si la déité n'exigeait pas – faute de prêtres pour la servir – le sang immédiat de ses victimes, ses exigences et son emprise n'en semblaient pas moins malfaisantes. À cause de cette ressemblance, Velléda eut tout d'abord un réflexe de recul et de méfiance, craignant de tomber dans un piège mortel laissé autrefois par de pervers gardiens d'autel à destination des curieux. Elle resta sur ses gardes, n'avançant qu'avec précaution, prête bondir de côté au moindre mouvement suspect de cette étrange construction.

Mais après un temps d'observation prudente, elle se rendit compte qu'il s'agissait seulement de vendre un produit alimentaire pour le petit-déjeuner à base de céréales et d'autres ingrédients bizarres qu'elle ne connaissait pas. Pour cela, le robot promotionnel était animé d'un mouvement qu'il répétait inlassablement, portant une cuiller à sa bouche et avalant, avec une délectation mécanique confinant à l'extase, le produit vanté. Cependant, après plusieurs années d'activité sans entretien, le dispositif s'était détraqué et fonctionnait à l'envers : il vomissait des ordures, principalement constituées de petits morceaux de plastique déchiquetés, qu'il

aspirait continuellement par une sorte d'anus en métal. La voix qui sortait de l'écran rabâchait infatigablement, des millions de fois avec une inébranlable conviction « Miam, j'en veux encore. Maman, donne-loi du Chocomiam. Miam, j'en veux encore... ». Puis différentes images, plus lénifiantes les unes que les autres avec des paysages de montagnes, girafes et lions entre autres animaux sauvages, évoluant en liberté, à une époque où il n'en restait plus un seul en dehors des zoos, et des mers bleu turquoise vierges de tout outrage complétaient en boucle cet absurde propos.

Telle était devenue la civilisation juste avant sa destruction : les gens ne voulaient plus sortir de l'enfance, ou bien, s'il le fallait absolument parce la vie l'exigeait, ils se dépêchaient de régresser. Ils mangeaient, s'habillaient, jouaient, riaient, se divertissaient, se comportaient en permanence comme des enfants par peur de vieillir, par peur de mourir. Tous les aspects de la société devenaient ludiques, ou devaient faire semblant de l'être ; tout ce qui leur paraissait trop sérieux les faisait fuir. Il fallait être jeune et le rester en apparence, coûte que coûte. Les cimetières furent progressivement relégués aux confins des cités, puis abandonnés, oubliés, dévorés par la végétation, noyés sous des montagnes d'ordures, bétonnés par des immeubles de bureaux, la crémation prenant le pas sur l'ensevelissement des morts. À défaut de parvenir à l'immortalité, tout un peuple constitué de l'ensemble des humains rassemblés en une seule société uniformisée finit par se croire des dieux, puissants certes grâce à leur technologie, mais des dieux frappés d'une irrémédiable folie, avinés de distractions et de jeux télévisés imbéciles autant qu'avilissants.

Nier obstinément la nature profonde du vivant n'était pourtant pas une tâche facile, la vérité s'imposant parfois d'une manière brutale, comme lors des catastrophes « naturelles » de plus en plus fréquentes que ne manquait pas de provoquer ce comportement. À cette civilisation de l'éphémère et de la légèreté, il fallait se trouver un dérivatif sous forme d'une mère de substitution : des entreprises

commerciales se faisaient un plaisir de les satisfaire d'illusions en leur prenant, en échange, leur argent. Par moments, la voix publicitaire était couverte par le bruit du vent qui s'engouffrait entre les bâtiments délabrés, mais elle poursuivait sa rengaine au rythme des régurgitations de l'automate. Cette nourriture devait certainement être absolument succulente, mais la spectatrice comprenait mal l'intérêt d'un pareil édifice destiné à convaincre les gens de manger tant et plus d'un aliment particulier. Peut-être une œuvre d'art correspondant aux canons esthétiques d'une époque ? Pourquoi tout ce cérémonial, simplement pour de la nourriture ? Elle se dit que, dans ce cas, les goûts artistiques des gens de cette époque étaient décidément bien étranges.

Elle marcha longuement à travers la ville en ruines, s'extasiant devant la hauteur de certains immeubles restés debout, car tous n'avaient pas été détruits. Tout recouverts de verre, ils semblaient défier le ciel. Elle entra dans l'un d'eux dont la porte vitrée était cassée. Personne ne semblait avoir habité là : c'était un lieu de travail uniquement. L'endroit était désert ; la catastrophe avait dû se produire à un moment où les gens se trouvaient chez eux. Des plantes vertes, toujours régulièrement arrosées par des robots dévolus à cette tâche, avaient poussé jusqu'à occuper la plus grande partie de certains bureaux. La vagabonde ne se risqua pas dans les ascenseurs, dont elle devinait l'usage mais ne comprenait pas bien le fonctionnement ; craignant de s'en retrouver prisonnière, elle préféra se rendre au sommet par les escaliers de secours. Des centaines d'étages à monter dans une sorte de tunnel vertical en béton, mais cela ne fit pas reculer la vagabonde rompue aux longs cheminements solitaires.

À chaque marche gravie, elle scandait mentalement une syllabe des mots publicitaires imprimés dans son esprit : « Maman, donne-moi du Chocomiam. » ; elle se demanda bien pourquoi. Ce qu'elle ignorait, c'était que le robot promotionnel avait la possibilité de transmettre un message directement à son cerveau sans passer par

le filtre des sens et des perceptions conscientes, de sorte qu'il lui faudra plusieurs jours pour s'en débarrasser. À l'apogée de cette technologie, ces dispositifs étaient omniprésents ; il était impossible d'y échapper. Ils conditionnaient les gens afin de les contraindre à consommer toujours plus de ce dont ils n'avaient pas vraiment besoin : c'étaient des envies compulsives qui s'infiltraient dans l'inconscient et que l'on ne pouvait pas expliquer par des mots, à moins de connaître le secret de la transmission cérébrale publicitaire, connu seulement d'une poignée de possédants et de techniciens dévoués à leur cause.

« C'est absurde, » se dit-elle en parlant fort afin de tenter de faire taire cette agaçante petite voix. J'ignore complètement qui est ma mère. Comment pourrait-elle encore me donner à manger ? D'ailleurs, je n'ai pas faim. Drôle de spectacle…

Une fois arrivée en haut, elle découvrit, ébahie, que la vue valait l'effort. Les débris de la civilisation disparue recouvraient la Terre en totalité, dans un aménagement qui ne laissait absolument aucune place à la vie sauvage. Aussi loin que portait le regard se trouvait une maison, un immeuble, en entrepôt, une route. Le soleil venait de se coucher. Dans le crépuscule, elle remarqua des oiseaux migrateurs en train de traverser le ciel. Le sol était sombre, sauf en quelques points curieusement lumineux qui formaient de longues lignes comme allumées d'étranges feux qui ne tremblaient pas. Des cris résonnaient, surtout vers le Nord. Velléda désira plus que tout une présence humaine ; elle décida de progresser dans cette direction.

Dans le nouveau temple

En chemin, Velléda eut soif. Comme elle se méfiait avec raison de l'eau de pluie, elle chercha autre chose pour se désaltérer. Elle avisa un bâtiment où étaient entreposées toutes sortes de marchandises, presque intact en dépit des bombes. L'enseigne au-dessus de l'entrée représentait la tête d'un éléphant peinte de la couleur de l'or et dont la trompe immense, disproportionnée, se dressait vers le ciel, symbole phallique à peine masqué du désir de consommer toujours plus ; cependant, l'extrémité de cet appendice avait été sectionnée par une explosion et les morceaux de plastique étaient éparpillés au sol. Elle dégagea du pied les débris qui gênaient le passage et entra.

Par l'abondance des marchandises, cela ressemblait aux échoppes de Babylone, mais incroyablement plus grand – Velléda ignorait bien sûr qu'il s'agissait d'un hypermarché. Il y avait ici et là des cadavres que la guerre avait produits, pourrissant lentement dans une odeur infecte alors que l'instant d'avant de succomber ils se déplaçaient à bord de grands chariots à propulsion électrique qui permettaient de ne pas avoir à marcher, remplis à ras-bord de produits et d'aliments divers. Il y avait là une fabuleuse abondance de denrées, et l'endroit était si vaste qu'il fallait plus d'une heure, en marchant d'un bon pas, pour le parcourir d'une extrémité à l'autre. À la poissonnerie, des monceaux d'huîtres s'empilaient, toutes desséchées depuis longtemps. C'était la grande affaire de tout un peuple qui, par milliards, voulait vivre dans le luxe d'un roi.

Velléda dut chercher longtemps avant de découvrir l'endroit où étaient entreposées les bouteilles d'eau, entre détergents et surgelés depuis longtemps dégelés. Le regard attiré par l'étiquette colorée, elle en ouvrit une au hasard et en but une gorge qu'elle cracha aussitôt en se disant qu'elle n'avait jamais rien trouvé d'aussi infect, pas même l'eau saumâtre des marigots du désert ; il s'agissait d'un soda extrêmement sucré dont les enfants raffolaient pourtant, aux temps de l'abondance. Un peu plus loin, elle dénicha des bouteilles de vin. Il lui fallut de la patience pour comprendre l'usage d'un tire-bouchon, mais trouva ce breuvage tout à fait acceptable, voire même excellent, autant que l'était celui que lui avait servi Nabuchodonosor ; elle s'enivra sans s'en rendre compte, ce qui la mit de bonne humeur pour déambuler dans les allées, curieuse de découvrir les produits de cette nouvelle époque.

La catastrophe ayant eu lieu à l'approche de Noël, il y avait un fabuleux amoncellement de jouets de toutes sortes : des poupées alignées à perte de vue, des jeux électroniques sophistiqués, des peluches de différentes taille, des doudous... Velléda trouva cela merveilleux ; elle aurait aimé pouvoir offrir cela aux petits qu'elle avait élevés, aux siens, à Nob et Laa, et se demanda comment un peuple qui portait une telle adulation à ses enfants avait pu ainsi disparaître au lieu de leur construire un avenir meilleur.

Dans une vitrine se trouvaient des gens qui semblaient bizarrement avoir survécu, tous munis d'une étiquette : « Girly » dans la catégorie des femmes – ou plutôt des jeunes adultes – et « KenJoie » pour celle des hommes. Girly se déclinait en GirlyNordique aux cheveux blonds, GirlyLatino, GirlyAfro, GirlyAsiatique ; mêmes variations ethniques pour son équivalent masculin, plus un qui était recouvert d'une épaisse fourrure, appelé KenMagnon. Un grand écran publicitaire vantait en continu les fonctions de ces drôles de compagnons au moyen d'images assez explicites d'étreintes en positions variées : il s'agissait de satisfaire les besoins charnels d'une population dont la grande majorité vivait dans la solitude

la plus complète, en n'ayant presque pas d'interactions avec leurs semblables. Il leur fallait donc des robots pour les satisfaire : des machines très sophistiquées imitant les humains d'une manière si réaliste que Velléda les avait pris pour de véritables personnes enfermées dans une cage de verre depuis des années, ce qu'elle trouva d'une cruauté épouvantable ; elle eut pitié d'eux, comme de ceux qu'elle avait découverts crucifiés à l'époque romaine.

Sans plus hésiter, d'un vigoureux coup de pied elle fracassa la vitrine. Une alarme sonore se déclencha aussitôt, accompagnée d'un gyrophare, ce qui lui causa un instant de frayeur car elle ne comprenait pas ce qu'il se produisait, mais le bruit et la lumière s'arrêtèrent bientôt sans que rien de dangereux ne survienne. Les personnages prisonniers ne bougèrent pas. Intriguée par la passivité de ce comportement, Velléda poursuivit son exploration. Pour activer chacun des Girly et des Ken, il suffisait de leur toucher une main.

De petites cabines alignées étaient disponibles pour bénéficier d'un peu d'intimité pour celles et ceux qui, ne pouvant acheter ces modèles et les emporter chez eux, se contentaient de les louer pour un quart d'heure de plaisir. Certains dépensaient ainsi leur salaire. Ce lieu était désert, mais avant la catastrophe, même lorsqu'une foule compacte s'y pressait afin de découvrir les nouveaux modèles, les gens s'ignoraient totalement entre eux dans une sorte d'indifférence polie, évitant soigneusement tout contact du regard ou tactile – les dragueurs qui tentaient de séduire une femme humaine plutôt que de profiter des androïdes féminines étaient aussitôt expulsés par les vigiles – de sorte qu'ils se divertissaient exactement de la même manière que Velléda le faisait en n'étant entourée que de corps sans vie, victimes des radiations nucléaires.

Allongée au milieu de l'allée centrale, elle passa un moment tendre avec KenMagnon qui lui répétait toujours « Câline-moi, caresse-moi, dorlote-moi, je suis doux, je suis pour toi ! » Il y avait quelque chose d'immature dans la sexualité de ce peuple qui

s'était construit ces partenaires de luxure à son image, comme un immense vide affectif à combler d'une manière factice. Comme ce gentil garçon n'était pas capable de lui raconter autre chose que ces trivialités sucrées, Velléda finit par comprendre qu'il s'agissait d'une machine, même si cette imitation d'un homme en devenait effrayante. Bandant à volonté, il possédait une inépuisable virilité, semblait jouir avec un bonheur sans cesse renouvelé – jusqu'à ses gémissements de joie qui semblaient authentiques – et son pelage était si doux et si parfumé que Velléda prit beaucoup de plaisir à s'y blottir, sans se méfier du fait que ces androïdes étaient susceptibles de causer de terribles addictions à cause des substances biologiques dont ils étaient imprégnés, des phéromones humaines. Ils étaient d'ailleurs destinés à cela, afin d'affaiblir les esprits critiques sous de voluptueuses caresses, et que l'asservissement en devienne indolore. Grâce à sa technologie, cette époque n'avait plus besoin de fouets, de galères et de croix pour rendre le peuple obéissant.

La robuste GirlyLatino, au regard doux, ressemblait vaguement à Sîn. Mais lorsque Velléda voulut l'enlacer après l'avoir retirée de son présentoir, la jolie fille aux cheveux de nuit tenta d'étrangler la vagabonde qui fut obligée, pour se défendre, de lui fracasser la tête sur une gondole de sous-vêtements féminins. Les composants électroniques apparurent dans une gerbe d'étincelles sous la peau déchirée, ce que Velléda trouva bien plus effroyable que du sang. La raison de cet écart de conduite était la suivante : les radiations, qui ne sont pas délétères seulement pour les humains, avaient parfois pour effet de dérégler les intelligences artificielles, menant les robots à des comportements soudainement violents, à l'opposé de ce pour quoi ils étaient programmés.

Elle passa quelques jours dans l'hypermarché, seule, entre orgies sexuelles avec des robots, beuveries d'alcools variés et festins de boîtes de conserves, goûtant à quantités d'aliments nouveaux et abusant de chocolat. Elle dormit profondément, négligea de méditer, se choisit des vêtements afin de s'habiller d'une manière très

excentrique et riait beaucoup de se voir ainsi accoutrée dans un miroir.

Dans le parking souterrain, il y avait d'étonnants véhicules capables de se déplacer d'une manière autonome. Si la plupart étaient en panne, quelques-uns fonctionnaient encore. Velléda, sous l'effet de l'ivresse, trouva très amusant de les conduire pour faire des tours dans les allées, en roulant de plus en plus vite jusqu'à heurter un poteau en ratant un virage et se blesser au bras. Cet accident, heureusement sans gravité, lui remit brutalement les idées en ordre et la décida à quitter cette nouvelle Babylone des tristes joies solitaires.

Elle marcha seule deux journées entières.

La dernière prêtresse

Dans sa marche, en traversant de nuit une petite ville presque entièrement rasée par les bombes, Velléda avisa un bâtiment qui lui sembla étrange, presque intact à l'exception des vitres soufflées et d'un trou dans le toit, alors qu'il ne restait rien des maisons autour. Il était muni d'une tour au sommet pointu, et ses fenêtres avaient la forme d'ogives. Elle poussa la lourde porte et entra.

Dans la première salle qu'elle visita poussait un grand sapin, juste au milieu, le tronc émergeant de la dalle de béton fendillée par endroits. Fidèle à son habitude, elle toucha le tronc du bout des doigts, doucement, afin d'entrer en contact avec l'arbre, et tout d'abord le saluer ; le végétal lui rendit son salut et lui souhaita la bienvenue dans le lieu qui était une église catholique. Il n'était pas fréquent de voir un arbre pousser au milieu d'un narthex, mais l'ouverture dans le toit lui apportait la lumière et la pluie bienfaisantes, et plus aucun homme ne se trouvait là pour considérer qu'il gênait le passage.

Velléda poussa alors un battant de la porte faisant face à l'entrée et pénétra dans le vaste cœur de l'église. Une femme se tenait debout, à l'autre extrémité, derrière l'autel. Elle était vêtue d'une aube blanche et tenait quelque chose de rond à bout de bras levés vers le ciel.

Les deux femmes se regardèrent silencieusement.

— Il n'y a plus rien à piller ici, dit la prêtresse en la fusillant du regard.

— Je ne suis pas venue là pour ça. Me permettez-vous d'assister à votre culte ? Je vous promets que je ne vous dérangerai pas.

— Si vous voulez. Dans ce cas, asseyez-vous sur un banc ; ce ne sont pas les places qui manquent. Taisez-vous, et écoutez.

Velléda resta au fond de l'église et assista à la fin de l'office que la prêtresse avait l'habitude, de toute évidence, de célébrer seule. La voix de l'officiante chevrotait ; c'était une femme âgée dont les cheveux blancs brillaient sous la lumière de la grande bougie posée à côté de l'autel. Soudain, alors que la messe se terminait, la vagabonde remarqua le grand crucifix positionné sur le bord d'une allée latérale.

— Puis-je vous poser une question ? demanda Velléda.

— Allez-y.

— Vous crucifiez beaucoup de gens, dans les sacrifices que vous pratiquez pour votre divinité ?

La question était si incongrue que la prêtresse ne comprit pas immédiatement.

— Jésus, qui était le Christ, le fils de Dieu vivant parmi les hommes, est mort pour sauver les hommes du péché il y a 2 500 ans environ, puis il est ressuscité au troisième jour. Mais ce sont les Romains qui l'ont crucifié, pas nous.

— Croyez-le ou non, j'ai moi-même fait l'expérience de la croix à l'époque romaine, et je peux vous dire d'une part que c'est extrêmement douloureux, et d'autre part qu'il est rare qu'on y survive.

— Vous voulez dire que vous êtes ressuscitée d'entre les morts ? Vous vous prenez pour un nouveau messie, c'est ça ? Depuis que j'exerce ma vocation, j'en ai vus pas mal, des illuminés de votre espèce. Ils semblent se multiplier quand les temps se font durs.

— Ressuscitée ? Non, pas du tout : quelqu'un est venu à temps pour retirer les clous qui m'immobilisaient et me descendre de la croix. Vous voulez voir les traces que j'en porte encore ?

Elle montra ses plaies circulaires aux mains et aux pieds. La prêtresse la regarda avec de grands yeux ronds et fut obligée de la croire, au moins sur ce point.

— Je m'appelle Marie, dit la prêtresse. Je dois avouer que je n'ai jamais rien vu de pareil, depuis que j'ai été ordonnée il y a soixante ans. Avant, seuls les hommes pouvaient être prêtres, mais il n'y a plus d'hommes, plus un seul. Il a bien fallu s'adapter.

— S'il vous plaît, racontez-moi l'histoire de cet homme qui est mort et ressuscité, demanda Velléda.

— Volontiers. Mais avant, permettez que je m'assoie, parce que j'ai mal au dos. La nuit est calme, et nous avons tout le temps. Excusez ma rudesse de tout à l'heure ; ce n'est pas souvent qu'on me demande cela. D'ailleurs, cela fait longtemps que plus personne ne fréquente les églises. C'est même la première fois qu'on me demande ça depuis la guerre. Par les temps qui courent, les bandes de filles qui écument la région viennent plutôt pour piller et tuer que pour se convertir. Nous allons partir de zéro, parce que vous n'y connaissez absolument rien dans ce domaine, n'est-ce pas ? Donc, cette histoire est écrite dans un livre qui s'appelle l'Évangile, et qui est inclus dans un autre beaucoup plus long : la Bible. Je ne peux pas vous raconter toute la Bible, ce serait trop long. Par contre, je vais vous parler d'un homme qui s'appelait Jésus...

À la lueur du cierge pascal qui resta allumé toute la nuit, Marie raconta à Velléda l'histoire de Jésus, de la nativité à la Pentecôte, lorsque l'Esprit de feu descendit sur les douze apôtres pour leur donner le pouvoir d'illuminer le monde.

— Mais dans l'histoire des hommes, son action a été vaine, finalement, conclut Marie. À présent, toute espérance est perdue. Nous sommes plongées dans une nuit à laquelle aucun jour ne succèdera, car le mal a envahi le monde d'une manière irréversible, et Dieu, à bout de patience, a fini par retirer son Esprit aux humains écervelés, sans cœur ni raison, qui se sont fourvoyés dans leur orgueil démesuré. Je suis probablement la dernière prêtresse, et

l'Église s'éteindra lorsque je mourrai, c'est à dire bientôt parce que je suis déjà une vieille femme et que, lorsque je célèbre l'Eucharistie, je perçois de plus en plus nettement, sur ma nuque, le souffle glacé de la mort. Pour les autres religions qui proclamaient l'amour d'un Dieu unique, la situation est identique. Lorsqu'il y en avait encore, les gens ne croyaient plus qu'en l'astrologie et autres pratiques divinatoires qui les enfermaient dans un carcan de superstitions plutôt que les libérer. Mais il est déjà trop tard : le verger de la création est devenu stérile.

— Je voudrais encore te demander quelque chose, Marie, demanda Velléda.

— Tout ce que tu veux. Personne n'est jamais resté aussi longtemps que toi pour m'écouter.

— Je voudrais que tu me baptises, comme Jésus l'a été par Jean-Baptiste au début de sa vie publique.

— À quoi bon te baptiser dans l'Esprit, puisque je te dis qu'il nous a été retiré ? Enfin, comme tu veux : je ne me vois pas te refuser ce service.

Le baptistère de pierre, où personne n'avait reçu ce sacrement depuis plusieurs décennies, ne contenait plus qu'une eau croupie. Velléda y entra cependant et fut baptisée.

— Surtout, ne perds pas courage, Marie, dit-elle sur le point de partir, une main posée sur l'épaule fatiguée de la prêtresse. Continue à veiller et à prier pour moi, parce que crois que je vais en avoir grand besoin...

Appuyée contre un pilier de son église, Marie la regarda s'éloigner alors que l'aube grisaillait, se demandant si cette inconnue serait capable d'offrir à l'humanité une lumière nouvelle.

Les guerrières du désespoir

Quelques jours plus tard, le chemin de Velléda croisa celui d'une bande d'une dizaine de guerrières armées de fusils automatiques. En ces temps obscurs, point de message de bienvenue ni de temps d'observation : l'affrontement fut immédiat. Celle qui semblait être leur chef s'avisa rapidement du manque de connaissances de cette inconnue en matière d'armement moderne. Elle lui proposa un combat singulier, à l'arme blanche, nues. La proposition ne laissait guère de choix, avec pour seul viatique une paire de ciseaux à bouts pointus. La pluie redoubla d'intensité : les deux adversaires

pataugeaient dans une boue mêlée de déchets de plastique qui collait aux pieds et risquait de les déséquilibrer à tout moment.

Elles se toisèrent un court instant. La guerrière, sûre de son aptitude au combat, la fixa d'un regard impitoyable. L'étrangère, bien que plus grande et plus robuste, était pauvrement armée et visiblement en proie au doute. L'issue paraissait quasiment certaine.

Puis elles se jetèrent l'une sur l'autre. La hargne de la guerrière, qui criait afin d'impressionner son adversaire, tranchait avec le calme désespéré de la vagabonde. Rapidement, elles se retrouvèrent au sol, chacune bloquant le poignet de l'autre. Seule la force physique pouvait décider de l'issue du combat. Le couteau à la longue lame aiguisée déchira la peau d'un sein de Velléda. Son adversaire crut que la douleur allait lui offrir la victoire, mais elle dut déchanter lorsque les ciseaux la blessèrent au bras. Les deux femmes saignaient abondamment sous le regard amusé d'une dizaine de spectatrices.

Celle-qui-venait-des-étoiles obtint la victoire d'un fulgurant coup de coude décoché au niveau de la nuque. Momentanément assommée, son adversaire desserra son poing et se retrouva désarmée.

— Ne m'épargne pas. Rien ne serait pire pour moi que la défaite : je perdrais mon leadership sur la bande et n'aurais plus aucune autorité. Mes filles t'appartiennent maintenant : fais-en ce que tu veux. Quant à moi, je n'ai qu'une requête à te faire : achève-moi, vite. Je suis prête.

— Non, dit Velléda en regardant son adversaire dans les yeux. Il y a eu assez de morts comme ça, je crois. Quel est ton nom ?

— Tanit. Tu as tort, tu sais. Je ne sais pas d'où tu viens, l'étrangère, mais tes yeux sont encore plein de douceur, celle du monde d'avant. Il faudra que tu t'endurcisses si tu veux survivre ici.

Velléda se releva péniblement, épuisée, blessée, souillée d'une boue immonde mêlée de sang, puis tendit sa main pour aider

Tanit à se relever. Elle pleura amèrement le destin tragique d'une humanité malade de sa violence au point d'en être arrivée à son crépuscule.

— Tu as de la chance d'être encore capable de pleurer, dit Tanit en crachant par terre. J'aimerais bien pouvoir faire comme toi, mais je n'en suis plus capable. Regarde-moi : j'ai trente ans, je suis en bonne santé – enfin, autant qu'il est possible de l'être dans ce coin pourri – et pourtant je suis déjà morte dans ma tête ; et pour les autres, c'est pareil. Et tu sais pourquoi ? Je vais te dire : parce que l'amour est mort ! Il a disparu, comme le soleil, comme tous les hommes, jusqu'au dernier. Nous sommes toutes maudites autant que nous sommes, à cause de ce que nous et nos parents ont fait du temps de l'abondance. Autrefois, je vivais avec mon compagnon et nous étions heureux, même si nous ne nous en rendions pas compte. Nous avions tout, le nécessaire et le superflu, surtout le superflu, et nous l'avons gaspillé sans y penser. Et puis une nuit, l'apocalypse est arrivée. Elle nous a surpris en train de dormir, et tout s'est écroulé autour de moi. Celui que j'aimais est mort avec les autres hommes. Ce que nous faisons toutes pour survivre est sans espoir, et pourtant je ne peux pas m'empêcher de tenter de vivre un jour, puis un autre ; et si j'essaie de penser à demain ou à hier, le désespoir me prend.

— C'est peut-être une chance : il fallait cela pour t'éprouver, pour que tu t'éveilles et te sentes vivante, vraiment vivante. On m'appelle Velléda, bien que j'ignore mon identité véritable que j'ai oubliée dans la nuit des temps. Quand nous aurons le temps, je vous raconterai mon parcours, si toutefois vous parvenez à me croire.

Les autres femmes du groupe écoutaient la conversation avec intérêt. Il y en avait de tous les âges, et beaucoup exposaient de vilaines blessures pansées avec des moyens de fortune.

— Vous souffrez, mais vous n'avez jamais été aussi libres qu'aujourd'hui. En effet, il n'y a plus personne pour vous dicter ce

que vous devez penser, ce que vous devez faire, et ce que vous devez préférer ou aimer. Non, ne vous croyez pas maudites, bien au contraire : vous êtes la nouvelle humanité obligée de se lever et de marcher, de repartir de zéro sur un tas de poussière. Venez avec moi, même si tout ce que je peux vous promettre, c'est du danger, de l'aventure et du sang, mais pas en vain. Ensemble, nous allons bâtir un monde nouveau, une société de femmes où nous éviterons de reproduire les errements du passé, et notre nuit de douleur et d'angoisse fera place au jour. Car ce n'est pas moi qui vous libèrerai de la dictature de l'apparence et du fric tout-puissant : vous vous libèrerez vous-mêmes !

Elle se fit chaleureusement acclamer, puis elle reprit la route avec ses nouvelles compagnes dont elle accepta le rôle de chef, non pour satisfaire quelque absurde ego, mais pour ne pas les abandonner. Malgré sa popularité, elle dut apprendre à se faire respecter, quitte à user de ses poings pour remettre les indociles à leur place. Son don naturel de comprendre et parler toutes les langues, sa capacité d'écoute et son empathie firent le reste. Elle se forma rapidement à manier les armes sophistiquées de sa nouvelle époque.

Au moment de leur rencontre, elles n'étaient que onze, affamées, fatiguées, et souvent malades car les radiations nucléaires des explosions passées, les pluies toxiques ainsi que le stress affaiblissaient leurs défenses immunitaires. Il était impossible de vieillir dans un pareil environnement, et pourtant elles marchaient sans jamais se plaindre dans la direction indiquée par leur guide, fumant pour se distraire les mégots de cigarettes qu'elles trouvaient ici et là, se nourrissant comme elles pouvaient, au hasard des découvertes d'anciens stocks alimentaires.

Leur route ne fut jalonnée que de ruines encore fumantes d'une civilisation technologique et mondialisée déchue après un millénaire de gloire, agonisante sur des cendres radioactives. D'autres groupes féminins armés jusqu'aux dents croisèrent leur route, et il fallut

toute la persuasion et l'intelligence relationnelle de Velléda pour éviter la confrontation immédiate.

Lorsque le combat était nécessaire, une fois l'évitement ou la fuite exclus des options possibles, la vagabonde faisait preuve d'un instinct sûr de la bataille, sachant limiter les pertes au minimum et gagnait, avec la victoire, de nouvelles recrues et surtout une aura extraordinaire. Elle savait parler en donnant à ses discours un ton qui enflammait les cœurs en n'appelant jamais à la haine, en s'abstenant de céder à la facilité en excitant les pulsions grégaires. Elle se fit aimer de femmes qui ne l'avaient aperçue que de loin, aimer d'un amour tel que l'on donnait sa vie en se jetant sous le feu des ennemies.

Pour la première fois depuis longtemps, on n'abandonnait plus les cadavres de celles qui perdaient la vie au combat sans autre forme de célébration, mais on les enterrait avec respect. Il fallut mettre fin à l'anthropophagie à laquelle on avait parfois recours dans les situations de famine. Timidement, progressivement, l'humanité commençait à reprendre ses droits.

Mais les survivantes étaient loin d'en avoir terminé avec la malédiction technologique du passé.

Les fléaux technologiques

Dans le ciel toujours gris apparaissaient parfois d'étranges engins volants, mus par des pales qui produisaient un bruit infernal, et terriblement rapides. Ils avaient été inventés pour mener une guerre sans fin, complètement autonomes, et continuaient le combat même après la disparition tant de leurs concepteurs que de leurs ennemis initiaux. Capables de planer en altitude durant plusieurs jours, moteur coupé, afin de s'approcher silencieusement, ils semblaient tout à coup surgir de nulle part, et il fallait très vite se cacher sous un tas de détritus sous peine de finir hachée par les balles que ces appareils, surnommés « dragons », crachaient sur toutes celles restées à découvert avant de s'éloigner à la recherche de nouvelles victimes : tout être humain non pourvu d'un émetteur radio émettant un code cryptographique définissant le camp ami.

Malheureusement, il ne restait plus un seul de ces boîtiers en état de fonctionnement.

Il était très difficile de les abattre en plein vol. Parfois, ils se posaient sur ce qui semblait être des stations de ravitaillement, mais d'une manière très brève, avant de décoller à nouveau à la recherche de leurs cibles. À ce moment-là, il était possible de détruire un dragon, mais il fallait beaucoup de chance pour le découvrir pendant sa période de vulnérabilité.

Cette terre obscure possédait également, conçus dans le même esprit diabolique, bien d'autres pièges mortels que Velléda dut apprendre à combattre au contact de ses sœurs d'infortune. Durant la nuit pouvaient attaquer d'étranges araignées métalliques dont

les pattes étaient montées sur des vérins et prolongées de patins en mousse. Peints en noir et d'environ deux mètres de diamètre, ces engins arachniformes se déplaçaient silencieusement, aussi vite que n'importe quel véhicule sur roues, parcourant les déserts en groupes d'une dizaine d'appareils, mus par une intelligence artificielle qui les rendait particulièrement redoutables.

Ces araignées de métal attaquaient en priorité les campements les moins bien défendus. Dépourvues d'armes à feu, elles étaient par contre munies d'un long aiguillon d'acier injectant un venin dans le corps de leur victime qui mourait après quelques heures de convulsions, dans de grandes souffrances, sans qu'il soit possible de la soulager, sinon en l'achevant. Elles étaient recouvertes d'un blindage en uranium appauvri sur lequel même les balles explosives étaient sans effet, rebondissant à leur surface, même à bout portant. Personne ne savait lutter contre elles : le seul salut éventuel pour le groupe était dans la fuite dans des directions différentes, car elles n'étaient généralement pas suffisamment nombreuses pour être capables de poursuivre toutes les survivantes en même temps.

Velléda se souvint de l'araignée de Babylone et découvrit la seule façon possible de neutraliser ces engins diaboliques : il fallait se jeter entre les pattes, sous l'abdomen, en prenant garde à éviter l'aiguillon, afin de coller une charge de plastic en un emplacement précis qui constituait leur point faible, au plus près de leur ordinateur de bord, puis fuir rapidement en se faufilant de nouveau sans se laisser piétiner juste avant qu'explose la bombe, réduisant l'arachniforme en un tas informe de métal tordu. C'était bien sûr extrêmement dangereux.

Velléda expérimenta cette procédure et la reproduisit plusieurs fois avant de l'enseigner à ses compagnes qui l'imitèrent. La seule apparence, sous l'éclairage lunaire, de ces engins de mort aux déplacements rapides avait déjà de quoi terroriser quiconque les apercevait. Répandre la terreur était bien sûr le but de celui qui

les avait conçues et les avait fait fabriquer par millions afin d'en infester le monde.

Mais à côté de ces heures d'effroi, cette communauté de femmes connaissait aussi des moments de joie que leur chef parvint à leur ménager. À l'aide de déchets qu'elle avait trouvés ici et là, elle sut se fabriquer à nouveau son instrument à cordes dont elle aimait jouer. Elle chantait en même temps des airs entraînants, et ses compagnes dansaient, inlassablement, sur les ruines fumantes du monde que les rêves déments de dictateurs mégalomanes avaient conduit à sa destruction. Elle fredonnait des chansons de paix quand bien même la sororité était harcelée par des bandes rivales ainsi que toute une panoplie d'engins tueurs. Elle leur apprit, ou réapprit pour les plus anciennes, une chose depuis longtemps oubliée : à rire et à s'amuser, non pas d'une manière frivole comme avant, mais en pleine conscience de leur tragédie.

En l'absence d'hommes – la cause réelle de la disparition complète de ceux-ci restait un mystère –, il n'était plus question de repeupler la planète. L'avenir de l'humanité semblait bouché : la dernière génération ne tenait qu'à peine debout. Alors, dans un élan désespéré de leur chair maladive, les survivantes s'accouplaient entre elles, et à défaut d'être fécondées elles vivaient leurs étreintes d'une manière extraordinairement intense. Souvent, après la marche harassante et les combats acharnés, elles s'unissaient au cours de vastes orgies lesbiennes d'où émanaient des hurlements de plaisir et de désespoir. Les armes étaient jetées en tas et l'on s'unissait sans penser au lendemain. Velléda prenait part, elle aussi, à ces étreintes de groupe qui calmaient son angoisse. Chacune vociférait pour oublier que tout était absurde et qu'il n'y avait plus d'espoir.

Velléda n'avait pas encore découvert toute l'horreur qu'avait pu produire le sombre génie des hommes ; elle en avait seulement entendu parler à voix basse, d'un murmure, la gorge serrée, comme pour ne pas provoquer l'apparition soudaine de ces créatures qui peuplaient ce monde de cauchemar. Puis elle en aperçut au loin,

en compagnie de Tanit, devenue l'une de ses fidèles lieutenantes, dont le visage décomposé et la fuite immédiate suggéraient le pire : c'était les hommes-serpents, appelés aussi « ophimorphes », issu de modifications de l'ADN humain afin de remplacer leurs jambes par un long corps écailleux et froid d'une dizaine de mètres environ. Ils avaient de grands yeux orangés en forme d'amande, dépourvus de paupières, et deux rangées de crocs pointus avec de puissantes mâchoires, comme des requins. Capables de se déplacer en silence, ils attaquaient en bandes de cinq ou six individus, seulement la nuit car ils se cachaient dans des trous durant la journée.

Ils ne se contentaient pas de dévorer leurs proies : ils les violaient impitoyablement, empalant leurs victimes sur leur sexe qu'ils avaient plus imposant que les hommes ordinaires, que la plupart des survivantes n'avaient jamais vus. Celles qui se laissaient surprendre, veilleuses après du feu qui, épuisées, se laissaient glisser malgré elles dans le sommeil, éclaireuses inattentives ou seulement malchanceuses, n'avaient aucune chance : elles étaient rapidement désarmées par les bras puissants des ophimorphes, immobilisées par la queue serpentiforme, et aussitôt pénétrées d'une façon très brutale. Souvent elles retournaient leur arme contre elles-mêmes, préférant se suicider qu'avoir à subir cela. Rares étaient celles pouvant se vanter d'en avoir vus de près, mais celles-là en garderaient longtemps un souvenir d'effroi.

Une nuit, le groupe constitué autour de Velléda partageait du pain ; elles avaient eu la chance de découvrir un entrepôt rempli de sacs de farine, et Salma, qui avait été boulangère, savait préparer de délicieuses miches dorées au feu, à l'odeur si douce que des survivantes venues d'autres groupes les rejoignaient spontanément, prêtant allégeance à la commandante, seulement pour y goûter.

Velléda émit l'idée que la semence des ophimorphes était peut-être féconde, afin d'engendrer à nouveau des garçons. Tanit éclata de rire.

— J'en ai déjà vues qui ont des fantasmes assez épicés, mais là, qui serait assez cinglée pour tenter un truc aussi dingo ? Tu sais, Velléda, ces bestioles n'ont pas trop le sens de l'humour. Si par miracle la téméraire qui veut jouer à ça parvient à ne pas de faire dévorer par la bête – ce qui serait déjà un bel exploit – elle accouchera sans doute d'un petit ophimorphe qui ne prendra même pas la peine de sortir par les voies naturelles et bouffera sa mère de l'intérieur avec ses petites dents pointues.

— Tu veux savoir qui serait assez cinglée pour tenter l'expérience ? Moi... avec votre aide à toutes, bien sûr. Si on n'essaie pas, on ne saura jamais si ça aurait pu bicher, et l'humanité crèvera alors que, si ça se trouve, il y a là une solution au problème. Même s'il n'y a qu'une chance sur mille, il faut tenter le coup.

Bouche bée, comprenant qu'elle ne pourrait jamais la faire changer d'avis, Tanit en laissa tomber son morceau de pain par terre. Velléda en profita pour le lui voler et l'avaler, et manqua de s'étouffer en riant. Elle n'avait jamais ri de si bon cœur en voyant l'expression de stupéfaction sur le visage de son amie.

Deux semaines plus tard, la commandante se sentit prête, c'est à dire son ventre disposé à recevoir la vie de la part d'un ophimorphe. Un chalut récupéré dans un port de pêche permit de préparer de grands et solides filets. Velléda servit d'appât en restant seule durant la nuit alors qu'une dizaine de filles la surveillaient, cachées. Les hommes-serpents repéraient leurs proies à l'odeur, et il était connu que celle de la cyprine les attirait particulièrement. Velléda se masturba afin d'en sécréter plus, d'une main, en tendant fermement son pistolet de l'autre.

Comme prévu, les ophimorphes attaquèrent sans tarder. Il y en avait une dizaine ; le but était d'en capturer au moins un vivant avec les filets, quitte à abattre les autres. Velléda se jeta de côté afin d'éviter d'être elle-même capturée, puis ouvrit le feu. Une autre créature essaya à son tour de la saisir, mais un filet tomba sur elle, puis un autre ; la bête se débattit, tenta de couper les

cordes avec ses crocs, mais un coup de bâton asséné derrière la tête par Tanit l'envoya pour quelque temps au pays de Morphée.

Ligotée, muselée, la créature mi-serpent mi humaine était réellement effrayante sous la lumière du feu du camp. Les dents acérées apparaissaient sous la solide muselière de fer qui forçait la gueule à demeurer ouverte, inoffensive. Plusieurs tours de corde immobilisaient les bras. La longue queue, d'une couleur indéfinissable située entre le jeune et le vert avec des nuances de marron, était également bloquée par des liens. Sous la flamme, les yeux orangés étaient plus luisants et plus terrifiants que jamais. Velléda pensa aussitôt à ceux des harpies du désert, et aux siens qu'elle voyait ainsi dans le miroir lorsqu'elle était possédée par le désir de vengeance.

La plupart des femmes du groupe – une cinquantaine – faisaient cercle autour de l'ophimorphe ; même rendu inoffensif, il restait terrifiant par son aspect monstrueux où sa figure vaguement humaine renforçait son allure effroyable. Et si certaines ressentaient de la curiosité et s'approchaient pour mieux voir, beaucoup éprouvaient un sentiment de nausée devant une telle créature et restaient prudemment à distance. Surtout, l'homme-serpent était pourvu d'une imposante érection qui impressionnait beaucoup les filles les plus jeunes, celles qui n'avaient jamais vu d'homme de leur vie. Elles se demandaient comment Velléda allait s'ensemencer.

Ce fut pourtant simple : elle s'assit sur son prisonnier couché sur le dos et inséra le phallus dans sa gaine vulvaire, puis agita circulairement son bassin. L'expression du visage de la commandante n'exprimait aucune peur ; au contraire, tout montrait qu'elle éprouvait de la volupté. Elle ne fuyait pas le regard de l'ophimorphe qui, loin de rester inexpressif, semblait exprimer un lointain reliquat d'humanité. Velléda éprouva une jouissance d'une intensité qui la surprit, la saisissant d'un plaisir qui lui incendia d'un seul coup le bassin et les seins pour la conduire à émettre un râle trahissant sa joie. Tanit eut peur et lui demanda si tout allait bien, prête

à abattre le prisonnier qu'elle tenait en joue à la moindre alerte, mais la commandante la rassura d'un signe de la tête.

Velléda croyait les ophimorphes incapables d'éprouver des sentiments de par leur cerveau reptilien, prisonniers de leurs pulsions. Mais à l'acmé du plaisir, alors que son partenaire laissait déborder son abondante semence, le contact des pensées s'établit soudain, clair et brutal, comme le cri d'un cauchemar au milieu d'une nuit silencieuse. Sans ouvrir sa bouche, il lui parla ainsi :

Vois ! Mon humanité s'est perdue, dévoyée
Aux méandres étranges et noirs de démesure.
Telle est ma destinée, ma profonde nature :
Ma conscience aujourd'hui s'est perdue, s'est noyée.

L'humanité ainsi s'est sciemment rayée
Du monde des vivants dans sa version future.
Nos concepteurs ont vu en nous leur géniture,
La perfection maudite où la grâce est broyée.

Je suis un cauchemar, mais un rêve éveillé :
Quand l'espérance a fui, la mort peut festoyer
Dans un déferlement technique abominable.

Tue-moi, je t'en supplie, mets fin à la douleur
Que mon corps monstrueux a rendu intenable,
Toi qui pourtant sait de toute la vie la valeur.

Les filles les plus jeunes n'avaient jamais assisté à un accouplement hétérosexuel. Assister à la scène les troublait ; elle étaient à la fois séduites et terrifiées, surtout à l'idée de devoir imiter Velléda dans l'hypothèse où le procédé s'avérerait efficace pour engendrer une descendance.

L'ophimorphe ne bougea plus, prêt à recevoir enfin l'estocade qui viendrait le délivrer de ce corps abominable. Ses grands yeux orangés suppliaient Velléda, silencieusement, pour qu'elle fît ce qu'elle avait à faire. Elle prit son pistolet et tira trois coups, ce qui

arracha la tête de l'homme-serpent qui trépassa sans souffrir. Telle une mante religieuse, elle ne voulait pas laisser vivre son partenaire qui aurait fait courir un danger aux filles qui l'accompagnaient.

Un mois plus tard, elle n'avait toujours pas eu ses règles : tous les espoirs étaient permis. Joyeusement, la petite communauté fit la fête ; on ouvrit les boîtes des meilleures nourritures qu'on avait pu trouver et qu'on gardait pour les occasions comme celle-ci.

Le ventre de Velléda s'arrondissait de jour en jour. Sur le conseil de Tanit, le groupe se mit en quête de matériel de gynécologie afin de surveiller la grossesse et de préparer l'accouchement. On trouva ce qu'il fallait parmi les décombres d'une métropole, mais encore fallut-il transporter le grand fauteuil et les appareils jusqu'au pied d'une éolienne afin de disposer d'énergie car le réseau électrique était complètement hors d'usage. Cela fut réalisé en deux jours et deux nuits de sueur intense pendant que Velléda avait été invitée à se reposer.

Entourée d'une partie de ses compagnes, pendant que les autres montaient la garde à l'extérieur, elle s'allongea enfin dans le fauteuil d'examen. Les yeux s'écarquillèrent d'horreur devant l'écran de l'échographe qui montrait clairement que l'embryon que portait Velléda était celui d'un ophimorphe, avec une longue queue et des membres supérieurs déjà bien formés. Il n'y avait malheureusement aucun doute là-dessus.

Velléda pleura et envisagea de le garder, mais, sur les conseils de Tanit, elle dut se rendre à l'évidence : vouloir accoucher d'un petit ophimorphe serait suicidaire, celui-ci ayant toutes les chances de dévorer sa mère. Avec le matériel disponible, Tanit se mit en devoir de procéder à un avortement, opération à haut risque, n'ayant aucune expérience dans ce domaine, si ce n'est d'avoir elle-même fait interrompre sa grossesse dans les temps du confort et de l'abondance, quand elle était encore dans l'adolescence.

Cela ne se passa pas bien. Certes, l'embryon fut retiré, et déjà vivace, il s'en fallut de peu pour qu'il ne mordît avec ses minuscules

dents pointues Tanit qui le manipulait à l'extrémité d'une pince. Velléda perdit beaucoup de sang et fut prise d'une fièvre qui ne tombait pas.

Les filles se relayaient à son chevet et lui tenaient la main. Elles avaient si peur de perdre celle qui savait les guider qu'elles se reprochaient de ne pas avoir tenté l'expérience à sa place. Tanit, comme toujours, ne pleurait pas et se contentait de poser son regard grave sur son amie en lui tenant la main, épongeant la sueur qui coulait de son front sous ses longs cheveux blonds.

Pendant trois jours et trois nuits, Velléda flotta un état de semi-conscience où la douleur ne s'éloigna jamais. Quand elle fermait les yeux, elle voyait à nouveau les harpies aux yeux orange qui la harcelaient continuellement, comme dans le désert, lorsqu'elle avait été mordue par un serpent. Cette morsure-là, celle qui venait du sexe, était plus redoutable encore. Elle les entendait se moquer d'elle, s'éloigner et revenir aussitôt, et frapper de leur bec son ventre douloureux. Tanit vit son amie faire désespérément des moulinets avec ses bras pour chasser d'invisibles intrus, et pas un seul instant ne cessa de veiller sur elle.

De nouveau, Velléda survécut à l'épreuve. Elle se releva et emmena ses compagnes avec elle à la recherche d'une autre solution.

Six mois plus tard, alors qu'elle se trouvait déjà à la tête d'effectifs bien plus importants, elle découvrit l'usine où étaient fabriqués les dragons et les araignées mécaniques, et où les ophimorphes naissaient dans des utérus artificiels, le tout dans un environnement totalement automatisé où chaque robot effectuait sa tâche depuis peut-être un siècle.

Velléda ordonna de disséminer des charges de dynamite dans tous les bâtiments, notamment au niveau du dépôt de carburant, puis éloigna la troupe et fit tout sauter. Les explosions projetèrent quantité de débris autour des survivantes, dont un sexe minuscule d'ophimorphe en gestation, sanglant et visqueux. Une fille décida de le garder en souvenir.

Puis elles reprirent leur route d'errance et de conquêtes, sans guère d'espoir de sauver l'espèce humaine de la disparition, mais soudées dans une sororité que rien n'entamait.

Un jour, l'une de ses soldates nommée Iris – une fille qui, ainsi que beaucoup d'autres, l'aimait plus que sa propre vie – lui offrit une pierre lisse qu'elle avait trouvée dans les décombres, décorée d'étranges motifs vermillon, qu'elle gardait sur elle depuis longtemps en guise de porte-bonheur. Alors Velléda se souvint de la nuit où elle avait peint ce dessin avec le sang de ses menstrues, sous la clarté de la lune, sans comprendre ce qu'elle représentait.

Par miracle, le caillou avait traversé les millénaires pour revenir vers elle, presque intact. Elle regarda le tracé sur la surface calcaire, et soudain tout lui parut clair. Elle sut enfin son véritable nom, celui qu'elle portait avant d'émerger de l'océan et qu'elle avait oublié sur la Terre. Elle embrassa chaleureusement Iris qui ne comprenait pas l'enthousiasme de sa commandante et lut enfin dans sa tête ce qui ne peut se prononcer dans aucune langue humaine, un vocable provenant des profondeurs de la voûte céleste où la voix est radicalement différente de celle des hommes. Concrètement, on y voyait représenté un soleil dont seule la partie inférieure était remplie, entouré d'une sorte de vague aux traits précis.

Velléda fit percer cette pierre au vilebrequin de part en part afin de la porter autour du cou comme un talisman. À compter de ce jour, une vision claire de son destin lui apparut et s'imposa, incontournable : elle sut qu'elle était appelée à régner sur le monde afin de le sauver, et la peur disparut de son esprit.

La mort de Tanit

Deux ans plus tard, *Celle-qui-venait-des-étoiles* se trouva à la tête d'une armée de quatre cent mille femmes, pour la plupart aguerries par des officiers qu'elle avait pris soin de former elle-même. L'année suivante, leur nombre dépassait le million, ce qui représentait environ 25 % de la population globale des survivantes que comptait encore le monde. Dans les immenses colonnes à l'armement hétéroclite, on parlait toutes les langues de la Terre et priait toutes sortes de dieux. Malgré la diversité de la troupe, chacune était prête à suivre Velléda n'importe où, et à mourir pour elle à tout moment.

Conformément à la tradition, elle s'était fait tatouer les seins de signes de couleurs vives qui représentaient à la fois son groupe et son territoire d'origine. Chaque nouvelle conquête lui permettait d'en ajouter les symboles comme autant de trophées de guerre lisibles seulement des initiées. Ses guerrières avait été tant de fois victorieuses que les succès se lisaient aussi sur son cou et son ventre. Les régions qui n'avaient pas été conquises par les armes l'avaient été par la négociation, mais les soldates qu'elle commandait n'avaient jamais reculé, même à une contre dix.

On s'inclinait respectueusement devant Velléda, non que celle-ci en éprouvât le moindre orgueil personnel, mais il lui fallait asseoir son autorité pour ne pas laisser son empire retomber dans le chaos. La solitude du pouvoir pesait lourdement sur des épaules ; elle ne s'estimait pas préparée à assumer cette tâche. Seuls ses longs moments de méditation nocturnes lui apportaient le ressourcement

nécessaire à la construction de son empire. Constamment, on sollicitait ses ordres pour différents problèmes et il lui fallait réagir dans l'instant. Tout en faisant preuve de réalisme, elle tenait à combattre les injustices et ne distribuait les responsabilités qu'à celles qui avaient fait preuve de leur courage et de leurs capacités.

Par une nuit torride d'été, alors qu'elle ne parvenait pas à trouver le sommeil, Tanit quitta seule le camp afin de prendre l'air. Mal lui en prit : après avoir parcouru une centaine de mètres, sans doute lasse d'être toujours sur ses gardes, elle se laissa surprendre par une araignée mécanique qui subsistait encore malgré la destruction de leur usine. Elle put rentrer seule, péniblement, mais le venin injecté par l'aiguillon dans sa jambe s'était déjà répandu dans tout son organisme. Chacune savait qu'il n'y avait plus rien à faire pour la sauver.

Elle demeura fière et refusa qu'on l'achève. Elle mourut deux jours plus tard en serrant les dents et, fidèle à son habitude, sans verser une seule larme, dans les bras de Velléda qui, éperdue de chagrin, organisa pour elle des funérailles grandioses où l'ensemble de son armée fut réunie. Elle avait fait à son amie le serment de trouver une solution au problème de l'absence d'hommes, car même si elle n'avait aucune idée de la manière de s'en sortir pour que l'humanité ne disparaisse pas, elle savait intuitivement qu'il y en avait une.

Alors, sur la tombe de son amie, au sommet d'une colline, elle prononça ce discours :

> Mes amies voyez le chemin de liberté
> S'ouvrant devant nos pas, lumineux d'espérance !
> Vous qui avez choisi de me faire confiance,
> Notre marche sera la voie de la fierté.
>
> La nuit fut sur vous quand l'espoir a déserté ;
> Maintenant se fait jour un horizon immense :
> Voici que l'aube vient, la nouvelle émergence
> Du désir de la vie dont je vois la clarté !

Soyons toutes unies vers notre destinée ;
Partons pour une vie d'amour illuminée
Qui jusque dans la mort est voie de dignité.

Je sais que notre route est pleine de menaces,
Mais nous sommes soudées dans la diversité
Où nous trouverons force et courage et audace !

De l'endroit où elle se trouvait, elle pouvait voir à des dizaines de kilomètres la foule compacte de son armée rassemblée en silence pour l'écouter. Et dès le dernier mot prononcé, ce fut un tonnerre d'acclamations qui dura plus d'une heure. Velléda fut alors effrayée par sa popularité, plus qu'elle l'avait été par les dragons, les araignées mécaniques qui avaient tué son amie, et les ophimorphes. Elle serra son talisman dans son poing fermé et retrouva confiance, puis leva un bras vers le ciel afin de prolonger l'ovation.

La source inattendue

Un soir, à la tête d'un détachement, elle arriva devant un immense cèdre au milieu d'une vaste lande battue par les vents. La plupart des grands arbres avaient déjà brûlé au cours des précédents conflits : cette rencontre tenait du miracle. Velléda ordonna d'installer le camp à cet endroit.

Dès la nuit suivante, elle s'isola au pied du conifère, interdisant qu'on la dérange. Elle effleura le tronc de ses deux mains en fermant les yeux, se laissant imprégner par l'odeur de l'écorce. Immédiatement, elle sentit l'esprit du cèdre communiquer avec elle :

— Te souviens-tu de moi ? Tu étais toute mouillée à cause de la tempête, et tu as fait sécher ton vêtement sur l'une de mes branches tout en chantonnant. Je me rappelle encore ta chanson joyeuse et ta jument à côté de toi. C'était il y a trois mille ans... je suis si vieux à présent ! Et tant de souvenirs des bruits étranges de cette Terre peuplée d'hommes et de femmes bien peu sages, par lesquels tant des miens ont péri abattus ou brûlés. Il est étrange que je sois toujours vivant, mais ainsi est mon destin.

— Oui, je m'en souviens maintenant. Je ne reconnaissais rien : le paysage a tant changé autour de toi !

Au travers des fumées, vois le disque lunaire.

L'arbre fit une pause silencieuse, puis reprit :

Je perçois en toi force et profondeur prouvant
La valeur qui t'anime et les dangers bravant ;
Tu progresses droite, et ton cœur est visionnaire.

Je suis le cèdre au tronc immense et millénaire,
Aveugle, certes, mais j'ai écouté le vent
Évoquer notre monde aujourd'hui et avant :
Ainsi je connais que tu viens pour clore une ère.

Tu es l'Imperator aux conquêtes glorieuses.
Tes soldates te suivent en tes voies belliqueuses ;
Cependant tu n'es pas assoiffée de pouvoir.

Ton action changera la face de la Terre ;
C'est le souffle nouveau, la brise salutaire,
L'espérance que rien ne laissait entrevoir.

L'espérance ? Le mot laissa dubitative la générale à laquelle pourtant toute action réussissait. Chaque année passée en détruisait le peu qui restait. On avait beau fouiller partout : nulle trace masculine, ni à la surface de la Terre, ni dans les profondeurs des abris et des grottes. Chaque nuit, Velléda tournait sa tête vers le ciel et criait sa désespérance d'être à la tête du dernier groupe humain encore organisé et cependant voué d'une manière certaine à la disparition à cause de l'absence d'hommes. Chacune pouvait l'entendre, cependant sans s'approcher d'elle à ce moment-là car elle l'interdisait, exigeant d'être seule pour méditer. Elle sentait la folie la guetter ; et si, grâce à son talisman, elle ne craignait plus rien, une sorte de rage la prenait parfois ; elle aurait tué de ses mains quiconque l'aurait dérangée.

Avec la permission du cèdre, elle préleva une branche encore verte et s'en fabriqua un arc, comme le jour de sa première émergence. Ayant eu l'idée de fixer un bâton de dynamite sur chaque flèche, elle réussit à abattre ainsi des dragons en plein vol, un exploit qui n'avait jamais été accompli jusque là. À la suite de cette

invention, la légende de Velléda, guerrière invincible, se répandit avec encore plus de force qu'auparavant.

Une nuit, le même corbeau que celui qui lui avait parlé sur la croix plusieurs milliers d'années auparavant revint après un long vol circulaire.

Tu as tant crié que l'Étoile a eu pitié.
Les hommes ont disparu par trop de démesure ;
Leur âme corrompue avait trop de noirçure :
Leur genre fut ainsi maudit, puis châtié.

Mais voici que l'humain, cependant amnistié,
Sera finalement guéri de sa blessure ;
Il ne s'éteindra pas : ainsi je te rassure
Car nous vous conservons toujours notre amitié.

Il n'est pas terminé, le dur temps des épreuves !
Mais il faut à présent que les femmes s'abreuvent
À la source abondante issue d'un ciel fécond.

Demain se lèvera un grand soleil de joie !
À l'aube admirez donc, dès que l'astre rougeoie,
Ce qu'un ciel généreux offre d'un blanc flocon.

Velléda médita ces paroles jusqu'au lever du soleil sans en comprendre le sens. De la neige ? Elle n'en avait observé qu'aux époques antiques, car l'abus des combustibles fossiles avait fortement augmenté la température terrestre : après la fonte complète des glaciers, les océans s'étaient mis à rejeter le carbone qu'ils avaient jusque là patiemment absorbé, de sorte que la machine climatique s'était brusquement emballée.

Étrangement, il lui sembla que la luminosité était exceptionnellement forte, lui rappelant les journées anciennes où il fallait plisser les yeux pour regarder l'azur. Ses compagnes n'avaient jamais vu cela et se trouvaient éblouies avant même que le jour se fût levé. Certaines criaient et commençaient à paniquer car elles n'y comprenaient rien. La couverture de cendres grises qui masquait l'astre

solaire s'était déchirée par endroits, et il semblait soudainement que la nuit prenait fin.

En effet, il neigea, mais d'une neige étrange qui n'était pas froide ; ce n'était pas non plus de la pluie, pas même le liquide nauséabond qui tombait parfois et dont il fallait se protéger.

Velléda comprit la première pour se trouver la seule, à part peut-être les plus anciennes, à connaître cela : c'était du sperme, tiède, et au goût salé. Oui, la semence masculine, la sève des hommes disparus, tombait d'un ciel sans nuages. D'où venait-elle, pourquoi, comment ce miracle : mystère. Mais ce mystérieux nectar était vital et il fallait en profiter immédiatement. Chacune reçut l'ordre de s'allonger jambes écartées et le sexe tourné vers le ciel. Il fallut à la commandante toute son autorité pour que chacune obéisse à un ordre aussi étrange, car ses soldates craignaient ce qu'elles ne comprenaient pas.

Les averses fécondes, qui ne duraient que quelques minutes, se reproduisaient chaque matin. Après avoir compris de quoi il retournait, les femmes dansaient de joie après avoir accueilli la manne fécondante dans leur vagin ouvert. Seule Velléda se tenait à l'écart de cette orgie fertile afin de rester pleinement disponible pour celles qui lui faisaient confiance.

Neuf mois plus tard, elle courait d'un accouchement à l'autre pour aider, encourager, parfois consoler les amies de celles qui mouraient en couches, car il fallait se débrouiller avec des moyens de fortune et ce qu'il restait de l'humanité féminine avait oublié depuis longtemps comment il fallait procéder afin de donner la vie.

En l'absence de media, la nouvelle se répandit sur toute la Terre au rythme du bouche-à-oreille. Les femmes venaient de partout, à pied le plus souvent, parfois dans de curieux engins motorisés réparés et bricolés, pour celles qui avaient pu se procurer du carburant. Toutes se soumettaient librement à l'autorité de celle qui avait su mettre un terme à la malédiction. Celle-ci était vraiment

levée, car parmi les nouveau-nés se trouvaient autant de garçons que de filles.

Un an plus tard, les averses de semence cessèrent. Une nouvelle génération comportant des mâles était enfin venue, et plus tard il fallut réapprendre à s'étreindre entre personnes de sexes différents et rétablir les usages de la séduction.

Partout l'espoir renaissait, car tout devenait possible. Il restait à fonder une nouvelle civilisation sur une couche de poussière. Table rase sur les erreurs du passé, les rêves orgueilleux de contrôle et de puissance, les destructions inconsidérées de l'environnement.

Celle-qui-venait-des-étoiles fut élevée au rang de première impératrice de l'ère nouvelle, aimée autant que respectée, indulgente et compréhensive la plupart du temps mais ferme et sachant condamner lorsqu'il le fallait.

Velléda impératrice

Durant sa période d'errance, Velléda avait lu des livres et elle avait compris ce qui n'avait pas fonctionné. Progressivement, les villes furent rebâties et les communications rétablies, ainsi que la production industrielle et les échanges commerciaux, mais sur un mode plus raisonnable et plus équitable qu'auparavant. Une éducation axée sur la fraternité, le dialogue et la paix fut donnée à tous et toutes, sous l'attentive supervision de l'impératrice qui n'hésitait pas à venir à la rencontre des tout-petits comme des adolescents pour leur enseigner longuement la sagesse qu'elle avait

acquise au cours de ses pérégrinations à travers les époques. Chacun et chacune l'écoutait, non pas uniquement en vertu de son rang parce qu'elle commandait au monde entier, mais parce que sa voix captivait et que son charisme enflammait les esprits, et l'on ressortait de ses cours plein d'espérance et d'énergie.

Durant ses discours officiels, l'impératrice portait souvent des lunettes de soleil afin de s'interdire de séduire par son regard. Elle ne voulait que ses seuls mots pour convaincre, et non l'ascendant que lui procurait son charme.

Quand la nouvelle génération fut en âge de comprendre les enjeux de son temps, un corbeau freux vient se poser sur le trône de Velléda alors que celle-ci, fidèle à son habitude, méditait en pleine nuit. Alors qu'elle restait seule à veiller dans le silence, dans la fraîcheur du jardin de son palais, l'oiseau vint la sortir de sa contemplation du ciel étoilé par la fenêtre ouverte. De son bec s'échappèrent de nouvelles paroles :

Il est temps à présent, car ton œuvre s'achève,
Que tu quittes ces lieux où l'on trouve la paix.
Tu as su de leur âme une peine extirper ;
D'autres après toi sauront assumer la relève.

Lentement se construit le monde de ton rêve :
Les hommes vont cesser enfin de s'étriper,
À la disparition ils viennent d'échapper.
Le règne de l'amour succède au temps du glaive.

Ta mission accomplie, tu pourras retrouver
Tous ceux de ta famille auxquels tu as prouvé
La valeur de ton cœur, et de ton bras la force.

Sois fière : il est fini, le temps amer des larmes ;
L'humanité enfin a déposé les armes :
Une ère de sagesse à cet instant s'amorce.

Son règne aurait pu être quasi éternel. Elle aurait pu ordonner qu'on l'adorât comme une déesse au pouvoir d'immortalité. Pour

avoir été celle qui avait apporté la paix, elle aurait obtenu cela sans difficulté ni aucune violence, tant les gens l'aimaient sincèrement. Mais elle répugnait à cette idolâtrie. Il lui fallait au contraire lutter constamment contre le trop-plein d'amour que le monde entier déversait sur elle car cela stérilisait toute initiative politique. Or elle souhaitait développer l'expression libre des idées et que soient parfois contestés ses choix de société : elle préférait des peuples debout aux brebis fidèles bêlant à sa gloire et acceptant tout ce qu'elle ordonnait sans réfléchir. Face à ces risques de dérive, elle prit alors – conformément au conseil du corbeau – la décision de partir.

Afin de ne pas laisser derrière elle un chaos qui aurait probablement ouvert à nouveau un temps de violence et de destruction, Velléda prit le temps d'organiser sa succession. Après deux cents ans de règne solitaire, elle se choisit un époux nommé Mithras, un anonyme que rien ne semblait distinguer dans la foule, ni plus grand, ni plus beau, ni plus intelligent que la moyenne ; simplement un homme doux et patient qui s'avéra, aux côtés de l'impératrice qui conservait le pouvoir suprême, un monarque attentif et efficace à trancher les conflits qu'il arbitrait.

Le jour de leur mariage, il fut décidé qu'ils auraient un enfant unique et que celui-ci règnerait, quel que soit son sexe, dès l'âge de vingt ans. Ce fut une fille, et elle fut nommée Xénia en souvenir de celle que l'impératrice avait aimée. La Constitution précisait qu'elle était destinée à être la dernière à régner en raison de son sang, la démocratie prenant ensuite le relais.

Quotidiennement, des vaisseaux spatiaux s'élançaient dans le système solaire afin de collecter les matières premières dont l'humanité avait besoin pour rebâtir ses infrastructures détruites par la guerre. Platine, iridium, indium, autres métaux précieux ainsi que terres rares, extraits d'astéroïdes capturés sur leur orbite lointaine, étaient ramenés via des tunnels gravitationnels à proximité de la Terre par de puissants cargos remorqueurs.

Progressivement, les ruines se relevaient et le monde se repeuplait au fur et à mesure que diminuait le niveau des radiations, l'héritage mortel des temps obscurs. Certains quittèrent définitivement la Terre pour s'installer sur la Lune et Mars, puis Ganymède, Titan, et enfin Europe et Callisto pour y collecter la précieuse eau qui se trouve sous leur surface. Certes, il y eut encore des disputes entre groupes constitués et même des conflits armés, car même l'extrême habileté à gouverner de la famille impériale ne pouvait changer la nature humaine. Mais le niveau de violence ne dépassait plus le seuil au-delà duquel plus aucune valeur n'a cours et dans lequel sombrent les civilisations décadentes.

Les anciennes, survivantes du cataclysme qui avait dévasté le monde jusqu'à presque l'anéantir, avaient chacune laissé leur témoignage des erreurs que les hommes devaient absolument éviter pour ne pas retourner dans les folies du passé. C'était leur avertissement, le fruit du sacrifice de leur génération massacrée.

Leurs mémoires racontaient l'absurde compétition pour produire toujours plus de biens inutiles, les désirs artificiels créés de toutes pièces par l'omniprésente publicité, la sensation de vide, de superficialité, de soif de plus être – jamais étanchée – que l'illusion de satisfaire ces envies donnait, le nombre toujours croissant d'exclus que le système générait et dont la révolte avait fini par tout détruire.

Velléda se souvenait du temps où elle vivait au milieu d'une forêt avec ceux qu'elle aimait, dans un dénuement qui n'avait rien d'une privation mais au contraire les emplissait d'être et de profondeur, les fortifiant chaque jour, en intime communion avec chacun des membres du monde minéral et du monde vivant. Pour que ce bonheur soit accessible à tous, il ne fallait pas de trop grandes densités humaines, tout en laissant chacun libre de procréer comme elle ou il le désirait, d'autant que les progrès médicaux avaient permis de repousser les limites de l'espérance de vie au-delà de ce qu'on croyait possible.

Ce fut la raison pour laquelle elle décida de peupler le système solaire de la manière la plus homogène possible, et en même temps de lancer de vastes et confortables vaisseaux à destination des étoiles de la Voie Lactée, même si l'immensité des distances interstellaires impliquait des voyages s'étalant sur plusieurs dizaines, voire centaines de générations, malgré de nouvelles technologies de propulsion permettant de s'approcher de la vitesse de la lumière. Ces immenses chantiers situés sur l'orbite terrestre furent la grande affaire de tout un siècle de progrès techniques, donnant du travail à plusieurs millions d'artisans et d'ingénieurs.

Elle n'avait pas oublié les immenses parties fines entre guerrières, qui faisaient partie intégrante du mythe fondateur de son empire. Pour elle, religiosité et sexualité étaient liées, soudées par l'adversité, et devaient le rester dans les temps favorables. Pour cela, elle organisait des cérémonies de méditation qu'elle présidait, avec une assistance uniquement féminine, et qui finissaient toujours en de vastes orgies saphiques que commentaient ainsi les corbeaux témoins de la scène :

L'impératrice, nue parmi ses hétaïres,
Poursuit l'incantation brûlante du ciel noir.
Nul ne peut contester son transcendant savoir :
Fidèlement, toujours on transcrit tous ses dires.

Ignorant les envieux qui dans son dos conspirent,
Créant des lendemains qui sont chargés d'espoir,
Célébrant l'amour dans un lubrique foutoir,
Elle oublie le destin tragique des empires.

Parée de ses bijoux et parfums impériaux,
Entourée de fidèles et gardes prétoriaux,
Elle chante l'amour, l'exquise chair des femmes.

Les fragrances des corps se mêlent à l'encens
Qui brûle abondamment, exacerbant les sens ;
Ses discours enflammés toujours la paix proclament.

Le départ de Velléda

L'humanité entière s'arrêta de travailler et retint son souffle pour le couronnement de Xénia, le jour de son vingtième anniversaire ; ce fut immédiatement après que l'impératrice mère effectua son départ. Suivie de sa cour - mais de loin -, observée en direct par des milliards de paires d'yeux, elle s'enfonça dans les eaux de l'océan après avoir remis à sa fille, sur la plage de galets, sa robe d'apparat brodée d'or. C'était à l'endroit même où elle avait émergé plusieurs millénaires auparavant ; chaque détail lui revenait en mémoire. Elle marcha lentement, s'enfonçant dans l'océan, avant d'être engloutie sous les vagues. Des corbeaux, si nombreux que leurs nuées obscurcissaient le ciel, observaient en commentant entre eux ces événements :

Velléda s'immergea au creux sombre des flots
Rejoindre les étoiles où était sa lignée.
La foule contemplait l'héroïne éloignée ;
Un océan bruissait de soupirs et sanglots.

Les humains reprenaient leurs difficiles lots
De libertés et de violence résignée ;
Riches cependant de la vertu enseignée,
Des cœurs s'étaient ouverts à des projets éclos.

L'impératrice entrait au fond des eaux, altière,
Franchissant de mondes inconnus la frontière,
Plus belle que jamais sans l'habit impérial.

Renonçant à la terre ainsi qu'elle fut venue
Le soir d'un équinoxe, elle s'avança nue
Pour clore sa légende au lustre immémorial.

Il y eut ensuite un puissant éclair lumineux qui balaya la surface océanique, éblouissant chaque témoin de la scène. Nulle trace de l'impératrice ne subsista, pas même un corps noyé.

Les hommes et les femmes la pleurèrent longtemps, et des troubles se produisirent. En effet, l'héritière eut la tentation d'abuser de son pouvoir afin de le conserver pour ses propres enfants, contrairement à ce que prévoyait la Constitution écrite par sa mère et validée par référendum. Il y eut des temps difficiles, des temps meurtriers, et l'utilisation d'armes interdites qui étaient restées cachées à l'insu de Velléda par des hommes fourbes et assoiffés de pouvoir. Il y eut à nouveau des destructions, des morts par millions, les pulsions autodestructrices de l'humanité reprenant le dessus, et la civilisation de *Celle-qui-venait-des-étoiles* vacilla sur ses fondations.

Xénia, épouvantée par les conséquences de ses choix calamiteux, dépassée par les événements, incapable de tenir plus longtemps les rênes du pouvoir, se retrancha dans son palais fortifié aux salles profondément enfouies sous la terre, croyant ainsi se protéger de la vindicte de peuples. Elle abdiqua finalement avant de partir rejoindre secrètement une colonie interstellaire, et plus personne n'entendit jamais parler d'elle.

Le trône vacant fut rapidement occupé par une dictature qui imposa son joug cruel à l'ensemble du système solaire, avec à sa tête une femme impitoyable qui prétendait être Velléda, profitant d'une certaine ressemblance physique. L'usurpatrice se nommait en réalité Lilith, née à l'époque sombre sur les décombres de la civilisation, fruit des amours étranges d'un ophimorphe et d'une survivante d'un clan rival à celui de Velléda. Par les hasards de la génétique, malgré sa parenté elle possédait des jambes et non une queue écailleuse, ainsi qu'une apparence générale bien humaine.

Cependant ses yeux, qui étaient orangés tout comme ceux des hommes-serpents, risquaient à tout moment de la trahir, de sorte qu'elle était obligée de masquer en permanence son regard par des lunettes noires, comme avait coutume de le faire celle qu'elle imitait, mais pour d'autres raisons.

Absolument dépourvue de tout scrupule et de tout sentiment d'humanisme, elle organisa avec soin un culte grandiloquent de sa personnalité ainsi que l'élimination systématique de celles et ceux qui avaient l'audace de s'opposer à son pouvoir absolu. Son esprit reptilien raffolait de stupre violent. Ses désirs charnels ne connaissaient pas de bornes, et seuls ses proches la savaient nymphomane jusqu'à l'extrême, en permanence la proie de ses pulsions démesurées auxquelles les prérogatives qu'elle s'était arrogées lui permettait de donner libre cours.

Chaque nuit, les sous-sols du palais impérial étaient le théâtre d'incroyables orgies auxquelles elle s'adonnait en compagnie des derniers ophimorphes vivants ainsi que de jeunes amants, gracieux éphèbes à peine sortis de l'adolescence ou bien sportifs aux muscles saillants choisis par elle dans les stades, enlevés puis dopés à la testostérone, huilés de musc et d'argan parfumé, tous choisis pour leur beauté virile. Ils étaient emmenés enchaînés, descendant les marches de pierre, vers le lieu de leur extase sexuelle entre les bras de la nouvelle impératrice qui les vidait de leur semence jusqu'à l'ultime goutte. Quelques-uns, parmi les plus chanceux, succombaient sous l'effet de trop de volupté, secoués par la transe orgasmique et les yeux écarquillés plongés dans le regard bizarre de leur perverse partenaire.

Parfois, certains égarés qui avaient eu vent de ces parties démentes, étaient volontaires et se présentaient à la porte de la résidence impériale tout en sachant qu'ils n'y survivraient pas. Tous, hommes libres comme esclaves, finissaient leur vie en se voyant, dans de vastes miroirs aux cadres d'or massif, lentement dévorés par les crocs des hommes-serpents après avoir été sodomisés par

eux. Souvent Lilith prenait part à ces sinistres repas en compagnie de ses effroyables amants aux yeux comme elle orangés, et son rire dément résonnait et se perdait dans les couloirs de son gigantesque palais.

Lorsqu'il fut connu que celle qui régnait n'était pas Velléda, il était trop tard : le joug d'acier était déjà tombé sur les épaules du monde. Lilith sut habilement tirer profit des perversions et de la cupidité humaine : la peur de la répression comme le goût du lucre firent leur office afin de préserver son pouvoir. Comme dans l'ancienne civilisation dont les ruines fumaient encore, l'argent commanda de nouveau en maître, et la surveillance de la population, caméras vidéo omniprésentes et primes à la délation à l'appui, fit le reste. Ce fut l'époque des sycophantes et des tueurs à gages, ainsi que des robots de propagande destinés à prendre le contrôle des esprits.

Tous les peuples guettaient inlassablement, à la surface des océans, le retour de Velléda qu'ils espéraient afin de les sauver, mais cela ne se produisit pas. Les corbeaux tournoyaient au-dessus des charniers qui entouraient le palais impérial et témoignaient des folies de la dictatrice, commentant entre eux la sanglante autocratie. Ils laissèrent les femmes et les hommes se débrouiller entre eux, estimant que celle qui les avait déjà tirés d'affaire méritait de se reposer.

Ce règne de fer, quoique solidement implanté, n'en fut pas moins balayé une génération plus tard par une révolution des plus sanglantes à l'issue de laquelle Mithras, le roi centenaire qui fut l'époux de Velléda, resté fidèle à son idéal, caché à la surface d'une planète de glace aux confins du système solaire afin d'échapper à la répression, rentra triomphalement sur Terre et se fit élire afin de rétablir la paix, restaurant immédiatement la démocratie.

La révélation publique des crimes de Lilith fut un choc. Après avoir massacré la garde prétorienne sur les marches du palais, les révolutionnaires éliminèrent les derniers ophimorphes qui se

dissimulaient dans le dédale des couloirs, puis découvrirent sur un lit les restes de la dictatrice, vidée de son sang et à moitié dévorée par ses sinistres amants ophimorphes. Elle avait laissé, sur sa table de chevet, une lettre manuscrite qui lui faisait office de testament :

Pauvres hommes à genoux devant ma grâce altière,
Sentez-vous sur vos reins le fouet du désir ?
Ma seule religion est celle du plaisir,
La joie de dévorer l'humanité entière.

Vous ne parviendrez pas, car je suis bien trop fière,
À me juger : non, vous n'aurez pas ce loisir.
Je préfère mourir et peux encore choisir
Les crocs, ainsi périr de sanglante manière.

Vous, humains misérables, allez donc en enfer
Afin de me rejoindre où le feu et le fer
Nous tourmenteront tous de leur peine éternelle !

Je suis Lilith au cœur imprégné de noirceur,
Fille d'un ophimorphe, à l'âme criminelle,
Le négatif pervers de Velléda, ma sœur.

Dans l'histoire tourmentée de l'humanité, il y eut encore des soubresauts, des accès de violence et des périodes de calme. Les peuples furent dirigés tant par des guides humanistes et clairvoyants que par d'infatués donneurs de leçons, cruels autant qu'imbus d'eux-mêmes. Mais nulle autre que *Celle-qui-venait-des-étoiles* n'aura tant marqué les hommes ni transformé leur destinée.

Sources des illustrations

p. 31 : Pixabay - mary1826, licence CC0

p. 91 : Pixabay - drassy, licence CC0

p. 116 : *La médecine* - Gustav Klimt (1862-1918)

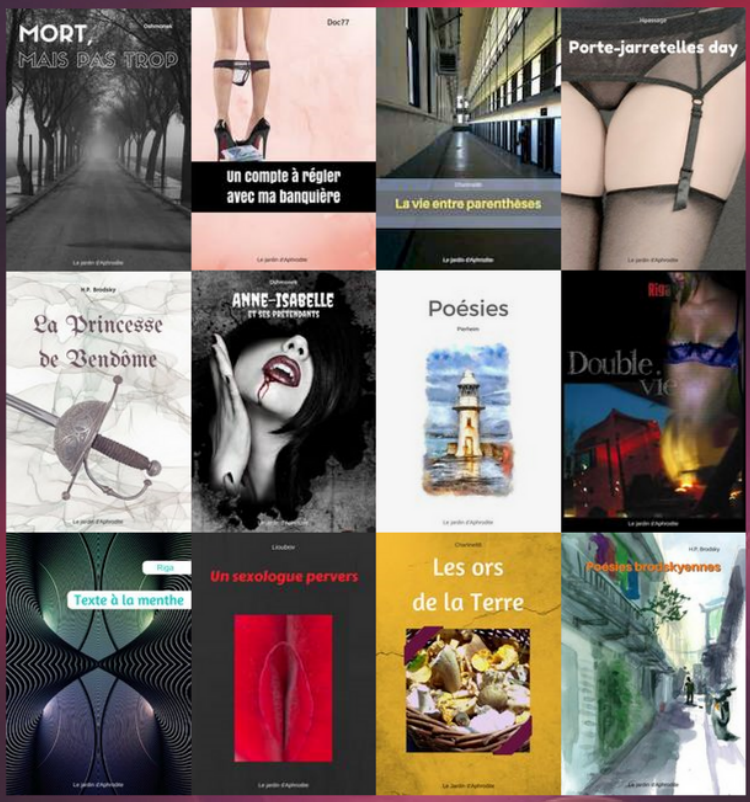
Cette œuvre ne se trouve dans aucun musée car son original a été détruit, parmi d'autres, en mai 1945 par les SS allemands aux abois, afin d'éviter qu'elle ne tombe entre les mains des Russes.

p. 121 : *Le déluge* - Louis-Léon Comerre (1850-1916)

p. 147 : Pixabay - Alexas Fotos, licence CC0

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite